

# Carême40 2026 – Évangile de saint Marc

## DÉBUT DU CARÊME

### 01

#### L'évangile que tout chrétien devrait lire d'abord

(Père Réginald-Marie Rivoire)

« Convertissez-vous et croyez à l'Évangile ! »

Mes chers amis, telles sont les toutes premières paroles de notre Seigneur Jésus-Christ, rapportées par l'évangéliste saint Marc : « Le temps est accompli, le Règne de Dieu est proche ; convertissez-vous et croyez à l'Évangile. »

## GÉNÉRIQUE

Peut-on trouver meilleure entrée en matière pour notre Carême ?

Alors, puisque nous allons prendre pour guide saint Marc pendant ces quarante jours, voyons qui il était, les caractéristiques de son évangile, et surtout le but qui est le sien.

## L'identité de saint Marc

Marc, de son vrai nom Jean (Marc était son surnom romain), était un disciple de saint Pierre qu'il suivit jusqu'à Rome, et qui, selon la tradition, alla plus tard en Égypte. Il est très proche de Pierre, qui l'appelle « mon fils Marc » à la fin de sa première épître (peut-être l'apôtre l'avait-il lui-même baptisé). Par les Actes des apôtres, nous savons aussi que Marc était le fils d'une certaine Marie (évidemment pas la sainte Vierge : beaucoup de femmes portaient ce nom à cette époque), et cette Marie possédait à Jérusalem une maison où se réunissaient les premiers chrétiens. Mais Marc était aussi le cousin de Barnabé, très proche donc de Paul, et il fut à ce titre associé un temps à l'apostolat de saint Paul.

Certaines expressions qu'il utilise sont d'ailleurs typiquement pauliniennes, comme, justement, celle de la « plénitude des temps » ou de « croire à l'Évangile ».

Mais quand, où, et pour qui saint Marc écrivit-il son évangile ?

Saint Irénée de Lyon, un Père de l'Église qui écrivait au II<sup>e</sup> siècle, situe la rédaction de l'évangile de Marc juste après la mort de saint Pierre, qui serait survenue autour de l'an 65. Selon saint Clément d'Alexandrie, contemporain de saint Irénée, l'évangile de Marc aurait même été écrit du vivant même de Pierre. Quoi qu'il en soit, la tradition a toujours considéré que son évangile est un reflet fidèle et comme un résumé de la prédication de Pierre.

Marc l'a probablement écrit pour des païens. Nous pouvons le conjecturer, car il prend le soin de traduire les termes araméens et d'expliquer les usages des juifs, ce qui n'aurait pas lieu d'être s'il s'adressait, comme saint Matthieu, par exemple, à des Hébreux. Marc s'adresse donc à des païens, et plus précisément à des Latins (car bien qu'il écrive en grec, il utilise fréquemment des mots, des expressions et des tournures qui sont typiquement latines).

Des quatre évangiles, celui de Marc est de loin le plus court et plusieurs spécialistes pensent qu'il fut le premier à être rédigé. Beaucoup estiment aussi que Matthieu et Luc l'utilisèrent comme une source pour écrire leur propre évangile.

## Les caractères de l'évangile de Marc

L'évangile de Marc se caractérise par sa concision, sa brièveté, mais aussi la rapidité, la vivacité de son rythme. Le mot favori de Marc, c'est « aussitôt » « et aussitôt » – il l'emploie plus de 40 fois. Si son style peut nous déconcerter par son caractère un peu fruste (Marc paraît quelque peu fâché avec la grammaire, notamment avec la concordance des temps), on ne s'ennuie jamais à le lire. Son récit est plein de fraîcheur et de détails concrets et pittoresques : le coussin, par exemple, sur lequel dormait Jésus dans la barque, les 200 deniers de pain nécessaires pour nourrir la foule, la blancheur du vêtement de Jésus lors de la Transfiguration, le nom de l'aveugle guéri à Jéricho et son bondissement pour aller à la rencontre de Jésus, le nom aussi des fils de Simon de Cyrène, Alexandre et Rufus, et bien d'autres détails encore, qui semblent directement tirés de sa familiarité avec saint Pierre. Si bien que, quand nous lisons Marc, nous croyons entendre Pierre qui nous parle. C'est pourquoi il est si attachant.

Marc inclut aussi un fait étrange qu'aucun autre évangéliste ne rapporte. Après que Jésus fut arrêté, les autorités le conduisirent chez le grand-prêtre et tous les disciples prirent la fuite. « Or, nous dit saint Marc, un jeune homme le suivit, n'ayant pour vêtement qu'un drap, et on le saisit ; mais lui, lâchant le drap, s'enfuit tout nu. » Pourquoi Marc rapporte-t-il cet incident ? Beaucoup de

commentateurs ont vu dans ce jeune homme l'évangéliste lui-même qui ajouta ce petit détail pour rappeler aux gens qui le connaissaient qu'il avait été lui-même témoin oculaire des événements.

Cependant, s'il nous rapporte bien des événements de la vie de Jésus, en insistant d'ailleurs plus sur ses miracles que sur ses paroles, Marc n'entend pas écrire à proprement parler une « vie de Jésus ». Son évangile est plutôt un portrait ; il n'est pas une chronologie. Par une sélection, un choix d'actions et de paroles qui dessinent peu à peu la mission du Sauveur, saint Marc entend nous révéler progressivement le vrai visage du Christ.

## La vraie identité de Jésus

Dès les premières lignes de son évangile, Marc nous en donne l'objet principal : « Commencement de l'évangile de Jésus, Messie, Fils de Dieu ». Le lecteur ne sait pas encore ce que signifient ces deux titres, mais il est invité à le découvrir. Que veut-on dire quand on affirme que Jésus est Messie et Fils de Dieu ?

Marc entend montrer que l'on ne peut accéder à la vraie connaissance de Jésus comme Christ et comme Fils de Dieu qu'en passant par sa croix. Jésus n'est pas un Messie qui vient régner avec la puissance terrestre, mais un messie crucifié. L'évangile de Marc, c'est le dévoilement progressif, de plus en plus explicite, mais toujours très difficilement accepté par ses disciples, de la destinée souffrante de Jésus. Il apparaît que toute la vie de Jésus est polarisée par la croix. Pour saint Marc, Jésus est avant tout le « Crucifié ». C'est le titre qu'il lui donne, tout à la fin de son évangile : le titre de « Crucifié ». En effet, aux saintes femmes qui découvrent au matin de Pâques le tombeau vide, l'ange dit : « Ne vous effrayez pas. C'est Jésus de Nazareth que vous cherchez, le Crucifié : il est ressuscité, il n'est pas ici. Maintenant, allez dire à ses disciples, et notamment à Pierre, qu'il vous précède en Galilée : là, vous le verrez... »

Que veut nous faire comprendre saint Marc par ces paroles ? Que, pour retrouver Jésus ressuscité en Galilée, il faut d'abord monter à Jérusalem pour y être crucifié avec lui. Il nous faut nous mettre en route et porter notre croix à la suite du Maître. Marc souligne constamment que la vie du disciple du Christ sera aussi une vie crucifiée, « avec des persécutions ».

Alors, mes chers amis, en avant vers Jérusalem ! « Le temps est accompli » : c'est le *kairos*, le moment convenable et opportun, le temps favorable : c'est maintenant !

« Le Règne de Dieu est proche » : il s'agit de disposer nos âmes à recevoir la grâce. Le Seigneur est là, tout proche ; il se tient à la porte.

Mais il y a pour cela deux conditions : la pénitence (« convertissez-vous ») et la foi (« croyez à la Bonne nouvelle » du salut).

Je vous souhaite à tous un saint Carême avec saint Marc ; un Carême qui soit à la fois un temps d'efforts et de sacrifices, mais aussi de vrai enrichissement spirituel de votre foi et de progrès dans la charité, en vous faisant connaître et aimer notre Seigneur Jésus-Christ et sa Très sainte Mère !

Saint Carême à tous !

## 02

### *Lectio divina* : comment prier avec la Bible ?

(Père Antoine-Marie de Araujo)

Chers amis,

Ce Carême, nous aurons la joie de parcourir ensemble l'évangile de saint Marc. Dans son *Catéchisme de la vie spirituelle*, le cardinal Sarah nous rappelle combien nous avons besoin de lire l'Écriture sainte, pour nourrir notre vie chrétienne, faire barrage au mal, et grandir dans l'amitié avec Dieu.

Pourquoi pratiquer la lecture méditée de la Bible, comment s'y prendre ? C'est ce que nous allons voir aujourd'hui.

### GÉNÉRIQUE

En latin, *lectio divina* signifie la « lecture divine », littéralement. Cela consiste à lire la Parole de Dieu, une lecture méditée, dans le but de trouver Dieu et de s'unir à lui. Cette pratique a derrière elle une longue tradition.

### Qu'est-ce que la *lectio divina* ?

Dans l'Ancien Testament déjà, les amis de Dieu méditaient longuement l'Écriture. Le roi David, par exemple, dans le psaume 118, dit au Seigneur : « Que j'aime ta loi ! tout le jour, je la médite... »

Lire les saintes Écritures était une des occupations favorites de saint Paul également. Il écrivait à son cher disciple et collaborateur, Timothée : « En attendant que je vienne, consacre-toi à la lecture » (1 Tm 4, 13).

Les moines ont retenu ce précepte. À côté du chant des Psaumes et de la liturgie, la lecture de la Bible occupe une place centrale dans leur vie. Saint Benoît, dans sa règle, demande à ses moines de consacrer deux heures par jour à la *lectio divina*. Saint Dominique avait toujours sur lui l'évangile de saint Matthieu et les épîtres de saint Paul, les méditant sans cesse. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus trouvait dans l'Évangile force et consolation. Aujourd'hui même, moines et moniales, dans le monde entier, lisent tous les jours l'Écriture Sainte.

## Pourquoi faire la *lectio divina* ?

Pourquoi les saints ont-ils tous pratiqué assidûment la *lectio divina* ? Parce que la vie chrétienne consiste à s'unir à Dieu, par la foi et la charité.

Or on ne peut aimer quelqu'un sans le connaître. Mais c'est dans l'Écriture sainte, la Bible, que Dieu se fait connaître. En le fréquentant par la *lectio divina*, nous apprenons à le connaître et donc à l'aimer. Comme dit saint Grégoire le Grand, « c'est là qu'on apprend à connaître le cœur de Dieu dans les paroles de Dieu » – le cœur de Dieu dans les paroles de Dieu. En fréquentant la Bible, on apprend combien Notre-Seigneur est bon.

L'Écriture sainte est la Parole de Dieu. Réfléchissons. Le simple fait que Dieu nous parle révèle combien il nous aime. Mais, si notre Dieu nous écrit, il serait fou de ne pas lire son message, au moins un peu, pour savoir ce qu'il a à nous dire !

Fréquenter Dieu dans la Bible, surtout fréquenter Jésus dans les évangiles nous purifie, nous donne envie de progresser, de cheminer avec lui et de l'imiter. On en sort déterminé à le suivre, coûte que coûte. C'est une puissante éducation, surtout si elle s'accompagne de la prière et de la pénitence. Comme dit le cardinal Sarah : « La Parole de Dieu est sève nourricière de notre vie de baptisés ; elle est aussi le lieu de notre rencontre avec Dieu, l'éducatrice de nos relations avec lui. »

L'Écriture nous indique la route, et c'est pourquoi le psaume 118 la compare à une lampe : « Tu as posé une lampe sur mes pas, une lumière sur ma route : ta parole, Seigneur. » Dans l'Évangile, nous pouvons rencontrer Jésus. Et Jésus nous y apprend comment marcher à sa suite.

Maintenant que nous voyons l'importance d'une lecture méditée de la Bible, comment concrètement nous y prendre ?

## Comment faire la *lectio divina* ?

La première étape consiste à lire le texte, tout simplement. Cette lecture doit être *attentive*. Il faut la faire sans hâte, de façon détendue, et gratuite. On ne cherche pas à tout étudier ni à tout comprendre. On lit tranquillement, en étant présent, comme dans une conversation avec un ami.

Deuxième étape, la méditation. Durant la lecture, un passage peut me toucher, m'interroger. Par exemple, je suis touché par la compassion de Jésus devant le lépreux qu'il guérit. Ou je suis frappé par la figure de saint Jean-Baptiste, qui était vêtu de poils de chameau et se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage... Dans cette deuxième étape, je ne cherche pas seulement à lire et à comprendre. Je me

demande ce que Dieu me dit, à moi personnellement. Je médite, cherchant à entendre ce que Dieu me dit, même si c'est un peu confus dans mon esprit. Et, tant que ce passage me nourrit, je le savoure..., comme l'abeille s'arrête sur la fleur jusqu'à ce qu'elle en ait extrait tout le nectar.

On arrive ainsi, en troisième lieu, à la prière : en réponse à la Parole du Seigneur, je lui parle. Par exemple, je loue le Seigneur de sa miséricorde envers les pauvres et les pécheurs... Je lui demande pardon, j'implore son aide, sa lumière... Ainsi, la méditation engendre la prière. Comme le dit Saint Bernard : « Je rumine ces choses avec suavité, tout mon être s'emplit de joie, de mon corps germe la louange. »

Enfin, la lecture méditée et priante nous *dispose à la contemplation*, ce simple regard de l'âme vers Dieu. Ainsi, la *lectio divina* est une porte d'entrée vers l'oraison silencieuse en présence de Dieu, notre ami. On comprend pourquoi saint Isidore de Séville la compare à « un pré spirituel et un paradis de délices ».

Pour terminer, quelques conseils pour bien pratiquer la *lectio divina*.

En premier lieu, il faut lire avec esprit de foi, persuadé que, par ce livre, Dieu lui-même veut se faire entendre à moi, à mon âme.

Avant la lecture, on commence donc par se mettre en présence de Dieu, et l'on cherche à poursuivre la lecture en sa présence.

Ensuite, il faut lire avec simplicité, en évitant une mentalité critique, ou bien une curiosité qui lit pour se satisfaire. Face à un passage vraiment difficile, on peut recourir aux bons commentateurs catholiques, comme les Pères de l'Église ou bien à des auteurs plus récents (je pense par exemple à Scott Hahn). La Parole de Dieu doit être lue, non de façon individualiste, mais de façon ecclésiale, c'est-à-dire à l'aide des Pères et des docteurs de l'Église, et du magistère catholique.

Après la lecture, on remercie Dieu des grâces reçues.

Mes bien chers frères et sœurs, le meilleur modèle pour la *lectio divina*, c'est Marie. Elle « *conservait avec soin toutes ces choses en son cœur, en les méditant* ». Alors, avec Marie, lisons et méditons l'Écriture, nous y puiserons amour, force et lumière...

## 03

### Cendres : pourquoi l'Église vous rappelle que vous allez mourir

(Père Jourdain-Marie Groetz)

**« Chaque jour, pense à la grande affaire de ton salut. »**

Cette phrase est marquée sur une vieille feuille affichée dans la sacristie d'une église de campagne où je vais régulièrement. Elle avait été mise là en souvenir d'une mission paroissiale prêchée en ce lieu, il y a une centaine d'années, par des prêtres rédemptoristes.

**« La grande affaire »**, et **« chaque jour »**. Voilà deux paroles à méditer en ce **mercredi des Cendres**.

### GÉNÉRIQUE

**Pourquoi le salut est-il la grande affaire ?**

Le salut, c'est la grande affaire pour au moins **trois raisons**.

**Premièrement**, parce que le salut concerne tous les hommes sans exception. Il n'existe aucune catégorie d'hommes dispensée **de cette question : savants ou ignorants, riches ou pauvres, puissants ou impuissants, croyants ou incroyants**.

Pourquoi ? Parce que **chaque homme a une âme immortelle**, et que **chaque homme comparaitra devant Dieu**. C'est ce que nous dit en toutes lettres le *Catéchisme de l'Église catholique* : « Chaque homme reçoit dans son âme immortelle sa rétribution éternelle dès sa mort, en un jugement particulier qui réfère sa vie au Christ, soit à travers une purification, soit pour entrer immédiatement dans la béatitude du Ciel, soit pour se damner immédiatement pour toujours » (CEC, n° 1022).

**Deuxièmement**, le salut est la grande affaire par son enjeu.

Dans l'affaire du salut, **il y va de notre bonheur ou de notre malheur éternel**. Il est impossible d'échapper à cette alternative : soit je me sauve ou je me perds pour toujours, soit je vis une éternité de joies ou une éternité de supplices, soit je serai à jamais heureux ou à jamais malheureux.

On peut ignorer cette affaire, on peut la repousser, on peut la nier — **mais on ne peut pas y échapper.**

Comme dit saint François de Sales : « C'est chose assurée que l'état auquel nous nous trouverons à la fin de nos jours, lorsque Dieu coupera le fil de notre vie, sera celui où nous demeurerons pour toute l'éternité. »

**Troisièmement, le salut est la grande affaire aussi parce qu'aucun âge n'y échappe.**

Personne ne peut dire : « *Je suis jeune, j'ai le temps, ce n'est pas à l'ordre du jour.* »

Je pense ici à l'histoire que m'a racontée un prêtre ami.

À l'époque, il était chef scout. Avec les autres chefs scouts, ils s'étaient rassemblés au kraal le soir. Les scouts étaient déjà couchés et, autour du feu, ils ont commencé à parler de choses sérieuses, ils ont parlé de ce qu'ils voudraient faire de leur vie, ce qu'ils voudraient faire dans leur vie. Et chacun de ces chefs donnait ses aspirations, le métier qu'il voudrait faire, etc. Mais l'intendant de la troupe, lui, a dit : « Eh bien, vous savez, mes amis, je n'ai pas d'idée là-dessus, et je ne me prends pas la tête, parce que j'ai encore toute ma vie devant moi. » Et c'est vrai. Il avait toute sa vie devant lui. Mais, ce que ce jeune homme ne savait pas, c'est que le lendemain, en allant faire les courses pour les scouts, il allait avoir un accident de voiture mortel.

**« Chaque jour, pense à la grande affaire de ton salut. »**

Oui, vraiment chaque jour.

Car la grande affaire du salut concerne **toute notre vie**, jusque dans les plus petits choix. Notre salut ne se joue pas seulement à l'heure de notre mort, mais **à chaque seconde de notre vie.**

Chaque acte que je pose, même le plus petit, chaque minute que je vis, soit me rapproche du salut, soit m'en éloigne.

Plus important encore : chaque acte **façonne imperceptiblement mon âme**, et il me rend par conséquent **plus facile ou plus difficile la marche vers le salut.**

Je vous donne un exemple : à chaque fois que je commets un péché de médisance, que je dis du mal de mon prochain, il me devient plus difficile d'y résister la fois suivante ; et, au contraire, à chaque fois que je dis sincèrement du bien de quelqu'un, il me devient plus facile de voir et de dire le bien qui est en chaque homme. Dans la voie du salut, soit on avance, soit on recule.

**« Chaque jour, pense à la grande affaire de ton salut. »**

Tout ce que vous venez d'entendre a été merveilleusement résumé dans un sonnet, par **l'abbé de Rancé**, réformateur de l'abbaye de la Trappe au XVII<sup>e</sup> siècle.

Je vais vous le lire pour terminer :

*Ce peu de temps qui fuit d'un cours imperceptible,  
Et qui ne m'est donné qu'afin de me sauver,  
Tôt ou tard par la mort doit enfin s'achever ;  
Et de mes jours comptés le terme est infaillible.*

*D'être surpris coupable en ce moment terrible,  
Et de laisser à Dieu de quoi me réprover,  
Dans quel affreux malheur ce serait me trouver !  
Et toutefois, hélas ! ce malheur est possible.*

*Ce malheur est possible ! et je chante et je ris !  
Et des objets mortels mon cœur se sent épris !  
Dans quel sommeil mon âme est-elle ensevelie ?*

*Que fais-je ? Qu'ai-je fait du temps que j'ai passé ?  
Ah ! mon amusement me convainc de folie :  
Vivre sans vivre en saint, c'est vivre en insensé.*

## 04

### Le cri du prophète qui change des vies

(Père Albert-Marie Crignon)

Chers amis,

« Le lion a rugi : qui ne craindrait ? Le Seigneur Yahvé a parlé : qui ne prophétiserait ? » (Am 3, 8). C'est en ces termes que le prophète Amos, au VIII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, justifiait l'audace de sa prédication. Huit siècles après, une autre voix rugit dans le désert de Judée, la voix de Jean-Baptiste, le dernier et le plus grand des prophètes. Il appelle au repentir et à la conversion, il baptise dans le Jourdain pour la rémission des péchés. Mais il n'est que le précurseur d'un plus grand que lui. Il prépare les juifs à accueillir le baptême dans l'Esprit Saint, que seul pourra leur donner celui qui vient après lui, Jésus-Christ.

### GÉNÉRIQUE

Nous aussi, mes amis, nous entrons en Carême pour nous convertir et nous disposer à recevoir la grâce d'une vie nouvelle dans le Christ ressuscité, à la fête de Pâques. Se convertir, c'est se détourner de ce qui fait obstacle au règne de Dieu dans notre vie. Quels sont ces obstacles ? Ils sont trois : la sensualité, l'orgueil et la lâcheté. Voyons donc comment Jean-Baptiste dénonce ces vices et quels remèdes il nous propose pour les extirper de notre cœur.

#### Contre la sensualité

La première chose à faire pour préparer la venue du Seigneur dans notre cœur, c'est de « rendre droit ses sentiers » (Mc 1, 3), de lui faire une route bien droite, égale, sans rien qui entrave, en quelque sorte, les pas de l'Époux divin. Quand on sait qu'une personne très aimée doit venir nous voir, on met en ordre la maison et on prend soin du chemin qui y conduit. Or ce qui rend notre cœur tortueux, c'est d'abord la sensualité, l'amour immodéré des plaisirs, le fait de poursuivre tout ce qui flatte nos sens et de fuir tout ce qui leur déplaît. Notre sensualité nous éparpille, nous jette de-ci, de-là, tantôt sur tel plaisir, tantôt sur tel autre. Comment le Seigneur viendrait-il dans un tel chaos ?

Contre la sensualité, cet ennemi intime, Jean-Baptiste nous propose les armes de la mortification, et spécialement du jeûne. Le jeûne, pratiqué régulièrement, par exemple tous les vendredis du Carême, est un puissant purgatif spirituel. Il affaiblit la concupiscence, il éveille le désir de Dieu et des biens spirituels. En jeûnant, nous tenons un peu compagnie à Jésus au désert, nous partageons ses peines, selon notre petite mesure. Si nous l'aimons, que pouvons-nous désirer de mieux ? Commençons donc sans tarder le combat contre notre mollesse. « Mon frère l'âne », comme disait saint François en parlant de son corps, marche habituellement bien mieux au bâton qu'à la carotte.

## Contre l'orgueil

L'amour de nos aises est, certes, un grand obstacle au progrès de la charité dans notre cœur. Mais il y a un autre ennemi, bien plus redoutable, parce que plus caché et bien plus obstiné : l'orgueil. L'amour désordonné de notre propre grandeur, qui nous pousse à imposer à tous notre volonté propre, à vouloir tout régler selon nos idées. Il se manifeste, par exemple, par la crainte excessive d'être trouvé en faute, de laisser voir nos défauts à autrui. Il se manifeste par la colère quand nous sommes contredits, même de manière juste et modérée. Il se trahit, encore, par le dépit de voir quelqu'un réussir et être loué, plutôt que nous. Enfin, c'est un monstre insatiable, qui nous rend toujours mécontent de tout et de tous.

Ne nous y trompons pas, chers amis. Ce qui nous rend tristes, c'est, disons, à au moins 90 %, non pas les problèmes extérieurs – le temps maussade, le boulot ennuyeux, ma femme bavarde, mon mari qui n'écoute rien – ce n'est rien de tout cela, en réalité, mais bien le fait de vouloir maîtriser le réel comme si j'étais à la place de Dieu. C'est épuisant et, au fond, c'est très bête.

Pour combattre l'orgueil, Jean-Baptiste nous offre l'admirable exemple de son humilité : « Il vient derrière moi, celui qui est plus fort que moi, et dont je ne suis pas digne, en me courbant, de délier la courroie de ses sandales » (Mc 1, 7). Jean est humble parce qu'il est dans la vérité. Il sait qu'en face de Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, toute grandeur humaine s'évanouit, elle est comme rien. La grandeur de Jean est bien réelle, elle est immense, Jésus lui-même le dira, mais c'est la grandeur d'une créature et non du Créateur. Sa dignité est celle d'un serviteur, seul Jésus est Seigneur.

Nous aussi, nous sommes, par nature, des serviteurs, des êtres que Dieu a créés pour l'adorer, pour l'aimer par-dessus, pour le servir et trouver en lui notre béatitude. Restons à notre place, trouvons bon que Dieu soit Dieu et que nous ne le soyons pas. Sa béatitude, c'est de nous donner du trop-plein de sa richesse infinie. La nôtre, c'est d'être de pures capacités, des vases vides de nous-mêmes, qui se laissent remplir de lui jusqu'à déborder. Jésus disait à sainte Catherine de Sienne : « Fais toi capacité, je me ferai torrent. » Oui, Seigneur, pendant ce Carême, je veux me faire capacité par l'humilité devant

vous et devant les hommes. Et vous verserez dans mon sein, selon votre promesse, « une bonne mesure » de grâce, une mesure « tassée, secouée, débordante » (Lc 6, 38).

## Contre la lâcheté

Il y a encore un grand obstacle au règne de Dieu en nous : notre lâcheté. Le cardinal Daniélou a déclaré un jour que le plus grand péché du monde moderne était le manque de courage. Et il est bien vrai que la société de consommation, le confort tous azimuts, et l'habitude de nous faire remplacer par des machines, nous ont rendus très faibles. Nous ne tolérons aucune frustration, nous prétendons avoir droit à tout, et tout de suite, en un clic. Comment, dans ces conditions, se refuser un plaisir coupable, entreprendre un travail long et difficile, faire preuve de courage dans l'adversité ?

Et pourtant, il en faut, du courage, pour vivre au milieu de ce monde qui devient chaque jour plus dur, plus inhumain. Pour continuer à aimer dans un monde qui ne veut que jouir. Allons donc puiser le courage aux bonnes sources. Je vous en indique une : la vie et les livres de sainte Thérèse d'Avila. Lisez sa biographie par Marcelle Auclair : c'est un pur chef-d'œuvre, captivant au possible. Lisez le livre des *Fondations* de sainte Thérèse, lisez son *Chemin de la perfection*, enfin tout ce que vous pourrez. Partout, vous sentirez sa générosité débordante pour le service de Jésus-Christ et de son Église. Vous pouvez en croire saint Charles de Foucauld, un autre modèle sublime de force chrétienne, quand il écrit : « Après l'avoir lue, vous la relirez : sainte Thérèse [d'Avila] est un de ces auteurs dont on fait son pain quotidien. »

Mes amis, un dernier conseil : soyez généreux dans vos sacrifices librement choisis, mais surtout, laissez Jésus vous faire lui-même des croix. Laissez-le contrarier de mille manières votre volonté propre. L'amour-propre, l'égoïsme, est notre prison intime et ses barreaux sont solides. Il faudra à Jésus bien des coups de lime, et parfois très énergiques, pour qu'ils cèdent enfin et que nous ne soyons plus les tristes prisonniers de nous-mêmes. Et alors, vive la liberté, la liberté pour Jésus et en Jésus !

## 05

### Ce que le baptême du Christ révèle sur le vôtre

(Père Louis-Marie de Blignières)

Chers amis,

Jésus descend dans le fleuve du Jourdain, Jean l'immerge tout entier dans l'eau et l'en retire. Au sortir des eaux, une exaltation inouïe couronne l'humiliation sans précédent à laquelle celui qui est sans péché a voulu se soumettre. Sous les regards étonnés de ceux qui assistent à cette scène, se déroule une somptueuse manifestation de Dieu, une superbe « théophanie ».

### GÉNÉRIQUE

Elle est bien digne des anciens temps, dont elle marque la fin, et elle ouvre la carrière messianique du Christ. Les *Cieux* sont ouverts, comme au départ vers le Ciel d'Élie le prophète ; la *colombe* de l'Esprit repose sur Jésus, qui est l'Arche véritable, comme elle planait sur l'arche de Noé ; la voix de *Celui qui est* se fait entendre, comme elle se fait entendre à Moïse sur le Sinaï.

### Une théophanie trinitaire et messianique

Mais, ici, cette voix du Tout-Puissant a le ton d'une confidence, douce et grave comme un secret de famille. « Tu es mon Fils bien-aimé, en toi je me suis complu » (Lc 3, 22). C'est la voix d'un père qui nous confie son fils unique : « C'est mon Fils, il comble mon amour » (cf. Mt 3, 17). « C'est l'Époux d'Israël » (cf. Jn 3, 29). C'est « l'Agneau de Dieu, il sera immolé pour enlever nos péchés » (Jn 1, 29), dira Jean l'évangéliste.

Remarquons que cette extraordinaire théophanie du Jourdain est à la fois *trinitaire* et *messianique*. Elle est *trinitaire*, c'est la première manifestation du secret fondamental de Dieu. Dieu est Être, il l'a révélé dans l'Ancien Testament (cf. Ex 3, 14). Il est Esprit, Jésus le rappellera à la Samaritaine (cf. Jn 4, 24). Il est Amour, saint Jean l'enseignera (1 Jn 4, 8). Mais ce que la théophanie du Jourdain manifeste, c'est que ces trois noms sont ceux de trois Personnes subsistant dans l'unique essence. Dieu est *Père*, la voix entendue le manifeste ; Dieu est *Fils* en qui le Père peut se complaire sans limites ; Dieu est *l'Esprit*

d'amour symbolisé par la colombe. « Au baptême du Christ, dit saint Jérôme, c'est le mystère de la Trinité qui se manifeste » (*Commentaire sur Mt 3*).

« Le Père ne se fait connaître par une voix que comme l'auteur de cette voix, ou celui qui parle par elle. Et, parce qu'il est propre au Père de produire le Verbe, ce qui est "dire" ou "parler", il convient parfaitement que le Père se manifeste par la voix, laquelle signifie le Verbe. Il en résulte que la voix émise par le Père atteste la filiation du Verbe » (saint Thomas, *ST*, III, q. 39, a. 8, ad 2).

Ce qui est ainsi manifesté ici au début de la vie publique de Jésus sera confirmé à la veille de sa Passion par une seconde théophanie trinitaire : celle de la Transfiguration. Dans cette dernière, le Saint-Esprit sera symbolisé par une nuée lumineuse. Ainsi la révélation du « mystère des mystères », la Trinité, encadre la vie publique du Sauveur, qui est venu pour nous le rendre accessible.

La théophanie du Jourdain est aussi messianique. Car le geste qu'a fait Jésus en son baptême est, selon l'expression d'un théologien dominicain, « une pantomime de toute sa destinée, de toute son histoire, et dans la meilleure tradition de la pantomime, à la fois éloquente, suggestive et elliptique ». C'est une annonce imagée de toute la vie du Christ. C'est la prophétie de sa descente dans la mort, la prédiction du fait qu'il va écraser la tête du dragon infernal en descendant dans les Enfers, et l'image du fait qu'il va ressusciter victorieux.

En méditant ce moment où la tête du Sauveur ressort ruisselante des eaux du fleuve, nous revivons, au plus intime de notre cœur, le mystère pascal : Jésus va descendre dans l'abîme de la mort, briser la tête du dragon infernal, ressusciter et ouvrir pour nous les Cieux. La voix du Père le présente comme ce qu'il est : son Fils bien-aimé. La descente de l'Esprit sous forme de colombe sur Jésus réalise la prophétie d'Isaïe : « Sur lui *reposera* l'esprit du Seigneur : esprit de sagesse et de d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de crainte du Seigneur » (Is 11, 2). Voilà qui accrédite sa mission auprès des hommes. « La divinité du Christ ne devait pas se manifester à tous dès sa naissance, mais plutôt se cacher sous les faiblesses de l'enfance. Mais, dès qu'il est venu à l'âge parfait, où il lui fallait enseigner, faire des miracles et attirer à lui les hommes, c'est alors que sa divinité devait être manifestée par le témoignage du Père pour rendre son enseignement plus crédible » (saint Thomas, *ST*, III, q. 39, a. 8, ad 3).

Jésus reprendra ce mime sacré de sa carrière, qui symbolise ce que saint Paul ira jusqu'à appeler « son anéantissement, sa *kénose* » (Ph 2, 7), avant de s'offrir en sacrifice, le Jeudi Saint, au lavement des pieds.

## Le prototype de notre baptême

« Le baptême du Christ – écrit Thomas d'Aquin – est le prototype de notre baptême. C'est pourquoi il devait montrer tout ce qui s'accomplit dans notre baptême. Or le baptême que reçoivent les fidèles est consacré par l'invocation et la vertu de la Trinité, selon saint Matthieu : “Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit” (Mt 28, 19) » (*ST*, III, q. 39, a. 8).

Au Jourdain, « le Ciel fut ouvert alors que Jésus priait » (Lc 3, 21). Notons avec saint Jérôme : « Les Cieux s'ouvrirent pour le Christ baptisé, non par une ouverture matérielle, mais pour les yeux de son esprit, ces yeux avec lesquels Ézéchiél aussi les vit ouverts, comme il le rapporte au début de son livre » (*Commentaire sur Mt 3*).

Saint Thomas donne plusieurs raisons de cette symbolique « ouverture des Cieux ». La première est de montrer que le baptême participe d'un ordre surnaturel et que sa vertu de sanctification vient du Ciel : « La vertu principale d'où le baptême tient son efficacité est une vertu céleste. C'est pourquoi, au baptême du Christ, le Ciel s'est ouvert pour montrer que désormais une vertu céleste sanctifierait notre baptême. »

Une deuxième raison est en relation avec la chute de notre premier père. Il s'agit de faire voir que le baptême répare la faute d'Adam qui nous avait fermé le Paradis : « C'est spécialement par le baptême du Christ que nous est ouverte l'entrée du Royaume céleste, que le péché avait fermée au premier homme. Aussi, au baptême du Christ, les Cieux s'ouvrirent-ils afin de montrer que le chemin du Ciel était ouvert aux baptisés. »

Une troisième raison est de souligner le caractère singulier de la vertu théologale de foi, qui nous donne une connaissance surnaturelle de la réalité divine : « Ce qui agit pour l'efficacité du baptême, c'est la foi de l'Église et de celui qui est baptisé ; de là vient que les baptisés professent la foi et que le baptême est appelé “sacrement de la foi”. Or, par la foi, notre regard pénètre les mystères célestes qui dépassent le sens et la raison de l'homme. C'est pour symboliser cela que les Cieux se sont ouverts après le baptême du Christ » (*ST*, III, q. 39, a. 5). C'est pourquoi les anciens Pères, à la suite de l'épître aux Hébreux (He 10, 32), appellent le baptême « illumination ».

Mes chers amis, lorsque nous avons été baptisés, nous avons professé la foi de l'Église, avec une intelligence mystérieusement illuminée par la foi et pénétrant les mystères célestes. Lorsque, comme parent ou parrain, nous présentons un enfant au baptême ; ou que nous assistons à un baptême, pensons que se réalise de nouveau invisiblement la théophanie du Jourdain et que de nouveau les Cieux s'ouvrent pour que la colombe d'une âme chrétienne entre dans le Royaume de Dieu commencé sur terre qui est l'Église.



## 06

### Face à vos tentations, Jésus vous donne la clé

(Père Ambroise-Marie Pellaumail)

Chers amis,

Après le baptême dans le Jourdain, que nous méditons hier, l'Évangile nous parle des trois tentations du Christ au désert. Le Christ est mené au désert par l'Esprit (avec une majuscule), qui désigne le Saint-Esprit. Le but de ce séjour est d'être tenté par le diable, ennemi de Dieu et du genre humain. Paradoxalement, Dieu qui veut toujours le bien, utilise l'action mauvaise du diable pour en tirer un bien.

### GÉNÉRIQUE

Le Christ, en effet, a voulu tout connaître de notre vie, y compris la tentation. La tentation fait partie de notre vie et elle est un bien pour nous. Les trois tentations subies par le Christ ont quelque chose à nous dire. Regardons les réponses que fait le Christ au diable : elles sont riches d'enseignement pour nous. Ces réponses nous conduisent à trois nourritures que le Christ nous donne dans l'Évangile. En prenant ces trois nourritures à la suite du Christ, nous saurons résister aux tentations et le suivre de plus près sur la route de la sainteté.

### La tentation des pains

La première tentation, qui concerne la faim, est la tentation de la satisfaction des plaisirs charnels. Le Christ répond au diable en utilisant le livre du Deutéronome qui nous dit : « L'homme ne vit pas de pain seulement, mais l'homme vit de tout ce qui sort de la bouche de Dieu. » Ailleurs, l'Écriture nous enseigne dans le même sens : « Les décrets de Yahweh sont vrais : ils sont tous justes. Ils sont plus précieux que l'or, que beaucoup d'or fin ; plus doux que le miel, que celui qui coule des rayons. » La réponse du Christ est une invitation à la tempérance par la lecture de la Sainte Écriture. Celle-ci est un trésor plus estimable que l'or et l'argent et elle s'avère être une véritable nourriture pour notre âme. La méditation de la parole de Dieu est comme une rumination de la nourriture. La parole de Dieu s'y révèle n'être pas seulement une connaissance intellectuelle, mais une connaissance de vie, une parole qui

nous fait vivre. La fréquentation assidue de la Parole de Dieu, soit par la lecture directe de la Bible, soit par la lecture des textes que nous donne chaque jour la liturgie du Carême, nous fait connaître de plus en plus celui qui est venu en notre chair, pour nous donner le salut et la vie éternelle. La parole de Dieu nous révèle les biens spirituels, plus désirables que les biens terrestres. Ainsi, elle nous permet de nous détacher de ces derniers biens, pour nous attacher plus sûrement à la personne du Sauveur. Plus nous le connaissons, plus nous l'aimerons. Plus nous l'aimerons, plus le chercherons à le connaître.

## La tentation de Dieu

La deuxième tentation qui consiste à mettre Dieu à l'épreuve est une tentation d'orgueil. Le Christ répond clairement qu'il ne faut pas mettre Dieu à l'épreuve ou le tenter. Quand nous tentons Dieu, nous montrons notre orgueil en voulant mettre Dieu à notre service au lieu de nous mettre humblement à son service. La réponse du Christ est une invitation à exercer l'humilité en nous mettant au service de Dieu. Ce n'est pas lui qui doit être mis à notre service, mais c'est nous qui devons le servir et le remercier de tous ses bienfaits. Se mettre au service de Dieu, c'est chercher à faire sa sainte volonté. La volonté de Dieu est la deuxième nourriture que nous donne le Seigneur. Jésus nous le dit à la fin de l'épisode de la Samaritaine. À ses apôtres qui lui proposent des nourritures terrestres à manger, il répond : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. » Et les disciples se disaient les uns aux autres : « Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ? » Jésus leur dit : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. » Ainsi, faire la volonté de Dieu est une nourriture qui nous unit à lui. Alors, comment faire sa volonté ? Tout simplement en suivant ses commandements, car, comme Jésus le dit dans saint Jean : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime. » En aimant Dieu, nous voudrions son bien et nous ferons sa volonté. Il faut garder les commandements de la loi naturelle, pour accomplir les commandements de la loi évangélique, que sont l'amour de Dieu par-dessus toute chose et l'amour du prochain comme soi-même.

## La tentation des royaumes

Enfin, La dernière tentation, qui est celle de la possession des royaumes terrestres, est une tentation de convoitise, où le diable marchande les royaumes contre un culte en son honneur. Le Christ répond que c'est devant Dieu seul que nous devons nous prosterner, sous-entendu que c'est à Dieu seul que nous devons un culte d'adoration. La réponse du Christ est une invitation à la dépendance vis-à-vis de Dieu en le reconnaissant Créateur et Maître de toute chose. Pour ces deux qualités, Dieu seul a droit au plus haut culte qu'il soit possible de rendre. Le seul culte agréable et agréé par Dieu est le culte que

lui rend son Fils Jésus-Christ par le sacrifice de la croix, rendu présent de façon non sanglante au cours de la messe. C'est donc en nous associant au sacrifice du Christ lors de la messe et en mangeant son Corps que nous rendrons le culte adéquat et agréable à Dieu. Ainsi, la dernière nourriture que nous donne Jésus, c'est son propre Corps, l'Eucharistie. Comme dit le Seigneur : « Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour le salut du monde. » Pendant ce Carême, renouvelons notre vie sacramentelle en venant puiser à la source de la miséricorde qu'est le sacrement de pénitence et en recevant le pain du salut qu'est la sainte Eucharistie. En écartant le péché de notre âme par la confession, nous nous détachons des biens qui peuvent entraver notre route vers le Ciel, et nous pouvons recevoir la nourriture dont a besoin notre âme : l'Eucharistie. Comme l'Eucharistie est le sacrement qui nous unit à la personne de Jésus-Christ, cette nourriture céleste nous attachera plus intensément à notre Seigneur.

Chers amis, imitons le Christ lors de ses trois tentations au désert. Ses réponses au diable sont des invitations à la tempérance, à l'humilité et à la dépendance vis-à-vis de Dieu. Le Christ nous indique pour cela trois nourritures, la parole de Dieu, la volonté du Père et son propre Corps. En nous abreuvant de ces nourritures, nous pourrions nous attacher plus intensément et plus intimement à la personne de notre Sauveur. Demandons alors la grâce d'avoir une grande faim de ces nourritures, de la parole de Dieu par la fréquentation assidue de la Sainte Écriture, de l'Eucharistie, ce vrai pain des anges qui nous unit à la personne du Christ, et de la volonté de Dieu, en gardant les commandements de Dieu donnés à Moïse et rendus parfaits par la loi évangélique.

## 1<sup>ÈRE</sup> SEMAINE DU CARÊME

07

### Quand Jésus vous dit : « Viens et suis-moi »

(Père Joseph-Marie Gilliot)

Chers amis,

Imaginez-vous tranquillement occupés à vos activités quotidiennes. Voici qu'un homme survient, vous demande de tout quitter pour le suivre. Sans doute serez-vous quelque peu surpris, et à juste titre ! C'est pourtant cette expérience qu'ont vécue les premiers disciples de Jésus.

### GÉNÉRIQUE

Simon et André, Jacques et Jean étaient occupés à leurs activités de pêche. Et Jésus leur dit : « Suivez-moi. » Aussitôt, précise saint Marc, ils laissèrent leurs filets, leur père, et ils le suivirent.

Jésus nous appelle aussi. Bien sûr, il n'est pas demandé à tout le monde de quitter sa famille et son métier. Mais, à tous, il est demandé de suivre le Christ. Et, pour cela, il faut se libérer des chaînes spirituelles qui nous retiennent et nous emprisonnent. Ces chaînes, ce sont nos péchés.

### Le péché nous emprisonne

Oui, chers amis, le péché nous prive de liberté : il suffit de regarder notre cœur avec un minimum de lucidité ; en péchant, je crée en moi-même une zone sur laquelle je n'ai plus vraiment de maîtrise. À force de poser des actes contraires à la loi de Dieu, je prends de mauvais plis, de mauvaises habitudes, je crée des dépendances morales et psychologiques. Et les mères de famille qui ont l'habitude du repassage le savent : il est très difficile de rattraper un faux pli ! Saint Thomas d'Aquin a bien perçu cette dynamique infernale du péché : « En péchant une première fois – écrit-il – on s' imagine qu'on pourra ensuite s'abstenir du péché ; mais c'est tout le contraire qui arrive, car le premier péché nous affaiblit et nous rend plus enclins au péché. » Au début, on se croit assez malin pour frôler l'interdit :

rien qu'une fois, rien qu'un verre, rien qu'un clic... Mais très vite, le piège se referme, et souvent avec une grande violence : car la volonté humaine est faite pour le bien infini, pour la fin ultime, pour Dieu. Pécher, c'est précisément se détourner de sa fin dernière pour se porter vers un bien fini et limité comme si c'était le bien infini. Tant que notre amour n'est pas rectifié, on devient esclave des choses que l'on aime. Tel Harpagon, l'avare de Molière, qui place tout son désir dans la possession de l'argent. Certes, il a ce qu'il veut, en un sens, mais à quel prix : il devient littéralement *possédé* par l'argent. Ou, exemple plus éloquent encore : Gollum dans le Seigneur des anneaux. La domination que l'anneau exerce sur lui est si profonde que Gollum en vient à perdre son identité. Il est, au sens propre, aliéné, autre que lui-même. Si je m'attache de façon désordonnée aux biens créés, en retour, ces derniers s'attacheront à moi, et viendront briser l'élan de mon ascension vers Dieu. Et accepter de se laisser posséder par un bien qui n'est pas Dieu, c'est abdiquer notre dignité d'homme libre et de chrétien.

## Tout quitter pour suivre Jésus

Face à cette menace, il existe une réponse bouleversante. C'est le mystère de la rédemption, le dessein bienveillant que Dieu a formé de ramener toute chose sous un seul chef, le Christ (Ep 1, 10). Tous les hommes sont invités à participer à ce mystère, à entrer dans ce dessein bienveillant. L'attitude des disciples dans l'Évangile illustre à merveille ce processus. « Laissant tout, ils le suivirent » (Lc 5, 11). Tout quitter pour suivre Jésus. C'est l'exact opposé de l'attitude du pécheur : pécher, c'est quitter Jésus pour suivre le monde.

La proposition de Jésus s'adresse également à nous : nous sommes à la croisée des chemins. Un choix s'offre : ou bien l'autoroute attrayante de la conformité au monde, ou bien la sente escarpée du calvaire. Car ne nous y trompons pas : il n'y a pas de troisième voie. On ne peut suivre Jésus sans quitter le monde ; et se conformer au monde, c'est cesser de suivre Jésus. Ce choix porte un nom : conversion. Se convertir signifie passer d'un amour à un autre, déplacer le centre de gravité de son existence. Se libérer des servitudes de ce monde, pour être pleinement orienté vers les choses éternelles, vers Dieu. C'est l'œuvre de toute une vie, bien sûr, mais il existe un moyen assez simple de savoir où nous en sommes. Il consiste tout simplement à répondre à cette question : « Qu'est-ce qui compte vraiment pour moi ? Qu'y a-t-il de plus précieux à mes yeux, ce pour quoi je suis prêt à sacrifier tout le reste ? » Est-ce ma carrière, ma réputation, mon compte en banque ? Est-ce la recherche du plaisir, des honneurs, de la considération d'autrui ? Ou bien est-ce Jésus ? Le message de l'Évangile sur ce point est d'une parfaite clarté : « Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi » (Mt 10, 37) ; « Quiconque a mis la main à la charrue et regarde en arrière est impropre au Royaume de Dieu » (Lc 9, 62).

Mes amis, en cet instant, Jésus pose son regard sur nous. Un regard transperçant et plein d'amour. Un regard auquel rien n'échappe, pas même nos pensées les plus secrètes. Et il murmure à l'oreille de notre âme : « Laisse tout, et suis-moi. Remets ta vie entre mes mains, accepte de rompre les liens qui arriment ton cœur aux biens de ce monde. » Quelle sera notre réponse ? Allons-nous, comme les foules au début de notre évangile, nous jeter pleins d'amour sur Jésus ? Ou bien allons-nous détourner le regard, tourner les talons, et retourner chez nous, tout tristes de ne pas avoir eu le courage d'abandonner nos grands biens ?

Sans doute la perspective de tout quitter pour Jésus a-t-elle de quoi nous effrayer : les crochets de notre cœur qui nous attachent aux biens de la terre nous donnent des petites satisfactions, et bien souvent notre équilibre personnel et affectif s'est construit par rapport à eux. Se délester de ces crochets, de nos mauvaises habitudes, c'est donc accepter une part d'inconnu ; le chrétien qui veut se convertir ressemble à un parachutiste juste avant de passer la portière : il faut accepter de quitter la sécurité de l'avion pour sauter dans le vide. Et le parachute ne s'ouvrira pas avant d'avoir sauté... Si nous nous livrons sans réserve à Jésus, c'est lui qui désormais aura la main sur la barre de notre existence. Nous devons accepter de nous laisser guider au gré de sa volonté. Mais c'est là qu'est la vraie liberté chrétienne, la liberté des enfants de Dieu, dont nous parle saint Paul. Être libre, ce n'est pas seulement pouvoir choisir entre de multiples options ; mais c'est d'abord et avant tout consentir généreusement à la volonté de Dieu sur nous.

Chers amis, les temps que nous vivons sont durs. Dans l'Église, dans notre pays, dans nos familles parfois aussi. Mais n'oublions pas que, quelles que soient les circonstances, dans la prospérité comme dans l'adversité, nous avons un choix important à poser : tout quitter pour suivre Jésus, à l'exemple des premiers disciples. C'est là l'unique nécessaire. Si nous sommes fidèles à cet appel du Christ, tout le reste nous sera donné par surcroît.

## 08

### **Guérison du lépreux : la puissance de la foi**

**(Père Dominique-Marie de Saint Laumer)**

Chers amis,

Au début de sa vie publique, après son baptême dans le Jourdain et les quarante jours passés au désert, Jésus parcourt la Galilée.

Il annonce le Royaume de Dieu : « Les temps sont accomplis : le règne de Dieu est tout proche. Convertissez-vous et croyez à l'Évangile. »

### **GÉNÉRIQUE**

Au bord du lac de Tibériade, Jésus a appelé ses premiers disciples, qui ont tout quitté pour le suivre. Il enseigne avec autorité dans les synagogues.

« Il guérit beaucoup de gens atteints de toutes sortes de maladies, dit saint Marc, et il expulsa beaucoup de démons... »

Parmi ses premiers miracles, il guérit un lépreux, puis un paralytique.

### **La lèpre, symbole du péché**

« Un lépreux vient auprès de lui, dit saint Marc ; il le supplie et, tombant à ses genoux, lui dit : “Si tu le veux, tu peux me purifier”. »

Connue depuis la nuit des temps, la lèpre est une maladie terrible. Elle ronge les chairs du malade, les transforme en pourriture. Le lépreux, défiguré, devient hideux et repoussant. La maladie était considérée comme le châtimement d'une faute personnelle du malade ou de ses parents.

Dans l'Ancien Testament, les lépreux devaient rester à l'écart de la société, hors des villes, et crier : « Impur, impur », pour que personne ne s'approche d'eux. Au Moyen Âge, il y avait encore des léproseries, ou maladreries, à l'écart des villages, où les malades vivaient loin des autres habitants. Ceux-ci leur apportaient leur nourriture à un endroit marqué d'une croix, où les malades venaient ensuite la récupérer, sans s'approcher des gens bien portants.

On voit donc l'audace de ce lépreux qui, non seulement ne reste pas à l'écart de la ville, mais vient « auprès du Christ », se prosterne même à ses pieds. Sa foi est admirable. Il croit que Jésus peut le guérir. Il suffit qu'il le veuille. « Si tu le veux, tu peux me purifier. »

Jésus est « saisi de compassion ». Il voit le malheur de ce pauvre homme, et il est profondément touché par sa foi. Aussitôt, il étend sa main, touche le malade, sans crainte de la contagion, et contrairement à la Loi juive, qui interdisait tout contact avec de telles personnes, sous peine d'impureté.

Jésus dit simplement, en réponse à la demande du lépreux : « Je le veux, sois purifié. » Le malade avait dit : « Si tu le veux. » Jésus dit : « Je le veux. » Le malade avait dit : « Tu peux me purifier. » Jésus dit : « Sois purifié. »

« À l'instant même, la lèpre le quitta et il fut purifié. » Le geste d'imposition des mains, joint à la parole du Christ, agit comme un sacrement, qui opère ipso facto la guérison.

La lèpre était considérée comme la conséquence du péché. Elle est encore pour nous le symbole du péché qui ronge l'âme, la défigure, et la fait mourir peu à peu. En guérissant le lépreux, Jésus a donc implicitement montré qu'il voulait délivrer aussi son âme du péché.

## Jésus au paralytique : « Lève-toi et marche »

Ce lien entre la maladie et le péché, entre la purification extérieure et la purification intérieure, apparaît encore mieux dans un autre miracle que Jésus accomplit peu après : la guérison du paralytique.

Jésus avait ordonné au lépreux de se taire, car il ne veut pas que les foules, émerveillées par ses miracles, le prennent pour un Messie prodigieux et fassent de lui le roi guerrier qui va délivrer Israël par la force. Jésus ne veut pas qu'on s'attache au sensationnel. Ce qu'il veut, c'est la conversion des cœurs, que l'on comprenne qu'il vient sauver les âmes plus que les corps. Mais le lépreux, tout à sa joie, ne peut s'empêcher de proclamer partout la bonne nouvelle, « de sorte que Jésus ne pouvait plus entrer ouvertement dans une ville, mais restait à l'écart, dans des endroits déserts. De partout cependant on venait à lui. »

Cependant, quelques jours plus tard, Jésus revient à Capharnaüm, et il enseigne dans une maison. Les foules se pressent tellement pour l'entendre que personne ne peut plus entrer.

« Arrivent des gens qui lui amènent un paralysé, porté par quatre hommes. Comme ils ne peuvent l'approcher à cause de la foule, ils découvrent le toit au-dessus de lui, ils font une ouverture, et descendent le brancard sur lequel était couché le paralysé. Voyant leur foi, Jésus dit au paralysé : “Mon enfant, tes péchés sont pardonnés”. »

Le paralytique espérait certainement obtenir sa guérison. Or Jésus lui remet ses péchés ! Des scribes qui étaient là, se scandalisent : « Pourquoi celui-là parle-t-il ainsi ? se disent-ils en eux-mêmes. Il blasphème. Qui donc peut pardonner les péchés, sinon Dieu seul ? »

Ils ont raison : seul Dieu peut pardonner les péchés. Mais Jésus, précisément, veut ouvrir leur cœur au grand mystère de sa Personne. Il est le Fils de Dieu venu sauver les hommes, « l'Agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde ». Il pénètre aussi leurs pensées. « Pourquoi tenez-vous de tels raisonnements ? leur dit-il. Qu'est-ce qui est le plus facile ? Dire à ce paralysé : “Tes péchés sont pardonnés”, ou bien lui dire : “Lève-toi, prends ton brancard et marche” ? Eh bien ! Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a autorité pour pardonner les péchés sur la terre... – Jésus s'adressa au paralysé – je te le dis, lève-toi, prends ton brancard, et rentre dans ta maison. »

Et aussitôt le paralytique se leva, prit son brancard, et sortit devant tout le monde. Tous étaient frappés de stupeur et rendaient gloire à Dieu, en disant : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil. »

## La confession

Jésus, en accomplissant ce nouveau miracle, a donc manifesté sa puissance divine aux yeux de tous, et prouvé qu'il pouvait donc réellement aussi remettre les péchés. Saint Matthieu, en rapportant ce même miracle, dit que « les foules furent saisies de crainte, et rendirent gloire à Dieu qui a donné un tel pouvoir aux hommes ». Des hommes ont le pouvoir de remettre les péchés ! C'est ce qui se réalisera par le sacrement de la pénitence, ou confession. Jésus donnera à ses apôtres, le jour de Pâques, le pouvoir de remettre les péchés. « Recevez l'Esprit Saint. À qui vous remettrez ses péchés, ils seront remis ; à qui vous maintiendrez ses péchés, ils seront maintenus. »

Jésus a purifié le lépreux, il a délivré le paralytique. Mais, à travers ces miracles, il nous montre qu'il veut délivrer nos âmes du péché, ce mal qui ronge nos âmes, qui les rend impuissantes à faire le bien. Comme les foules émerveillées, rendons gloire à Dieu qui nous délivre du mal, qui nous remet nos péchés par la parole du prêtre agissant au nom du Christ. À condition que nous nous approchions de lui avec foi et humilité, comme le lépreux et le paralytique.

## 09

### Pourquoi Jésus préfère les pécheurs aux justes

(Père Joseph-Marie Gilliot)

Chers amis,

Ma sœur a divorcé de son mari, et s'est remariée civilement avec un autre homme ; mon petit fils a décidé de changer de sexe ; mon fils est homosexuel, et vit avec son compagnon. Autant de situations difficiles, malheureusement de plus en plus nombreuses, auxquelles nous sommes déjà peut-être confrontés. Nous nous sentons souvent démunis, ne sachant pas comment réagir, tiraillés entre l'affection que nous portons à ces personnes et la désapprobation que nous inspirent leurs choix.

### GÉNÉRIQUE

La bonne nouvelle, c'est que nous ne sommes pas seuls : Jésus, lui dont toutes les actions sont notre instruction, nous a donné un exemple de l'attitude à tenir. Elle tient en deux mots : bienveillance pour le pécheur, intransigeance pour le péché.

Imaginons la scène : Jésus est à table avec des publicains et des gens de mauvaise vie. Les scribes et les pharisiens sont choqués : comment se fait-il que Jésus se permette une telle familiarité avec les pécheurs ? La réponse de Jésus ne se fait pas attendre : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs. »

Quelle leçon en tirer pour nos propres vies ?

### Un sujet délicat : trois préalables

Avant de rentrer plus précisément dans le sujet, quelques remarques pour dissiper les malentendus.

1. Nous sommes tous pécheurs. C'est-à-dire que nous pouvons tous nous identifier, à différents niveaux, aux publicains et aux gens de mauvaise vie qui sont à table avec Jésus. Comme il le dit à propos de la femme adultère : que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre. Il faut donc

commencer par faire le ménage dans nos propres vies, et, avant de regarder la paille dans l'œil de mon prochain, que je commence par m'attaquer à la poutre qui habite le mien.

2. Savoir comment se comporter avec des personnes dont la vie est manifestement en opposition avec le message de l'Évangile et la doctrine morale de l'Église est une question délicate. Il y a quelques grands principes, que je vais tâcher d'exposer, mais chaque situation est unique, et appellera sans doute une solution différenciée à chaque fois.

3. Ce n'est pas parce qu'une personne a un avis différent du mien, y compris sur des points qui peuvent être importants, que je dois la considérer comme un pécheur public ! On peut avoir des désaccords sur la liturgie, sur le réchauffement climatique, sur les vaccins, sur l'écologie, sur la politique, et c'est même sain de ne pouvoir échanger sereinement sur ces questions. Le cas que nous envisageons ici dans cette vidéo vaut pour les personnes qui mènent une vie objectivement et manifestement désordonnée, c'est-à-dire qui contrevient, en matière grave, à l'enseignement moral de l'Église.

## La correction fraternelle

« Si quelqu'un est surpris en quelque faute, vous qui êtes spirituels, relevez-le avec douceur », écrit saint Paul. C'est ce que j'appelle la correction fraternelle, qui consiste à aider notre prochain à sortir d'une situation dangereuse pour son salut. Saint Augustin nous avertit : « Notre-Seigneur nous recommande de ne pas rester indifférents aux péchés les uns des autres, en cherchant, non pas précisément à reprendre, mais à corriger. Car c'est l'amour qui doit inspirer la correction, et non pas le désir de faire de la peine. » La correction fraternelle n'a donc rien à voir avec le tropisme du Schtroumf à lunettes, qui reprend à tort et à travers tout le monde tout le temps. Pour que la correction soit faite avec fruit et selon ce que Dieu veut, il faut trois conditions :

1. La rectitude de l'intention : s'il s'agit pour moi d'écraser l'autre, de le mettre mal à l'aise en voulant prouver que je suis un meilleur chrétien que lui, mon intention n'est pas bonne. Mon but doit être d'ôter un obstacle sur le chemin de sainteté de mon prochain, de contribuer à éclairer un point de la morale chrétienne qu'il néglige, dans un esprit de charité.

2. L'opportunité : il faut avoir un espoir raisonnable que la correction portera du fruit. Sinon, le risque est que la correction produise l'effet inverse, à savoir un endurcissement. C'est là que l'on voit l'importance de la relation interpersonnelle avec la personne que l'on reprend : si cette dernière a confiance en nous, ce sera beaucoup plus facile pour elle d'écouter et d'entendre la correction. C'est d'ailleurs la démarche de Jésus qui prend le temps de bâtir une relation de confiance avec les pécheurs, afin de pouvoir toucher plus efficacement leurs cœurs.

3. Enfin, choisir le bon moment et le lieu adapté : si je viens de me disputer avec la personne, ou bien si elle est fatiguée ou malade, ce n'est pas le bon moment. De même, la correction n'est pas un règlement de comptes public : il faut que ce soit fait discrètement, sans mettre la personne en difficulté (sachant que c'est déjà assez difficile de recevoir un reproche).

### Trois dispositions pour exercer la correction

1. La première est la bienveillance. Je fais cette correction parce que je perçois que la situation de la personne met en péril son salut éternel. C'est donc parce que je lui veux du bien (c'est le sens du mot « bienveillance ») que je la reprends). La personne sentira tout de suite, d'ailleurs, si la remarque est inspirée par une authentique charité.

2. L'exigence : c'est l'autre volet de la bienveillance, son complément ; si j'aime vraiment la personne, j'ai le droit, et même le devoir d'être exigeant avec elle. Trop de mollesse ou une fausse miséricorde ne seraient pas adaptées. Cette exigence peut dans certains cas exiger des décisions difficiles : par exemple, ce serait un contre-témoignage de recevoir à loger chez soi un couple en situation irrégulière (divorcés remariés ou personnes homosexuelles vivant ensemble) comme si de rien n'était, et les laisser dormir dans la même chambre. Agir différemment serait occasion de scandale, notamment si nous avons des enfants ou des adolescents à la maison.

3. La délicatesse : être délicat, c'est la capacité à ne rien lâcher sur les principes tout en aimant vraiment les personnes, avec la douceur dont parle saint Paul. La délicatesse se nourrit du discernement : on ne traitera pas de la même façon une personne qui découvre tout juste les exigences de l'Évangile et un chrétien de longue date qui sait très bien que son comportement est contraire à l'enseignement de l'Église. Cette délicatesse, même si elle dépend en partie de nos efforts, est aussi un fruit de l'action de l'Esprit Saint en nous : si nous sommes confrontés à une situation qui demande une correction fraternelle, prions, prions beaucoup pour trouver la juste attitude à tenir. Le Seigneur ne permet jamais qu'une situation soit inextricable : il y a toujours une solution, même si nous mettons du temps à la trouver. Bien souvent, nous ressemblons à des gens qui veulent sortir d'une pièce sans porte ni fenêtre, mais privée de toit : les yeux rivés, on se cogne aux quatre murs... avant de découvrir qu'il existe une solution par le haut : cette solution est celle que Dieu veut que nous trouvions !

## 10

### Le jeûne : cette pratique oubliée qui change tout

(Père Henri-Marie Favelin)

Chers amis,

Jésus veut-il vraiment que nous jeûnions ? À l'entendre dans ce passage, il semblerait que non :

« Les disciples de Jean et les pharisiens jeûnaient. On vient dire à Jésus : “Pourquoi les disciples de Jean et les disciples des pharisiens jeûnent-ils, alors que tes disciples ne jeûnent pas ?” Jésus leur dit : “Les invités de la noce peuvent-ils jeûner pendant que l'Époux est avec eux ? Tant qu'ils ont l'Époux avec eux, ils ne peuvent pas jeûner. Des jours viendront où l'Époux leur sera enlevé ; alors, ce jour-là, ils jeûneront” » (Mc 2, 18-20).

### GÉNÉRIQUE

Mes amis, le Christ nous a été enlevé, il est monté aux cieux et nous sommes donc entrés dans le temps du jeûne.

Le jeûne du Carême (au-delà des deux seuls jours obligatoires, que vous connaissez : Mercredi des Cendres et le Vendredi Saint) est un acte plein de sens. Il nous met dans cette triple attitude que je vais vous vous exposer dans cette vidéo.

#### « Jésus jeûne en moi »

« Quand l'Époux est là, on ne jeûne pas » : Jésus donc ne supprime pas le jeûne ; il le déplace. Tant qu'il était visiblement parmi les disciples, le jeûne n'était pas opportun : sa présence suffisait. Mais, dès l'Ascension, où il prend sa place à la droite du Père, cette absence du Christ parmi nous nous précipite dans le jeûne pour le faire revenir en nous.

Le père Matta el Maskine, mort en 2006, moine copte du monastère Saint-Macaire en Égypte, dont le nom se traduit par « Matthieu le pauvre », est à l'origine du renouveau du monachisme égyptien au XX<sup>e</sup> siècle. C'est un grand auteur spirituel dont je voudrais vous faire découvrir la pensée sur le

jeûne. Il écrit : « Le vrai jeûne commence quand le Christ commence à jeûner en nous. Il prend notre chair, il prend notre faim, il prend notre soif, et il les transforme en désir de Dieu. »

Quand nous jeûnons selon la tradition – un seul repas dans la journée, avec aussi, si l'on veut, abstinence de viande, comme les anciens, comme nos frères chrétiens d'Orient –, soit les vendredis de carême seulement, soit tous les jours de carême hors le dimanche, ce n'est pas nous qui jeûnons d'abord : c'est Jésus qui jeûne en nous. Il reprend en notre corps son propre jeûne de quarante jours au désert. « Le jeûne, dit le père Matta el Maskine, est le lieu où le Christ se cache pour nous attirer à lui. » Ainsi, chaque pincement d'estomac, chaque faiblesse du corps devient une voix secrète : « Je suis là. Je jeûne avec toi. Je jeûne en toi. » Ne cherchons pas d'abord la performance ascétique ; cherchons la présence du Christ. Le jeûne n'est pas d'abord une œuvre que nous offrons à Dieu ; c'est une œuvre que Dieu accomplit en nous.

### « Je me vide des créatures pour me remplir de Dieu »

Le père Matta el Maskine a une formule fulgurante : « Le jeûne est la kénose (le dépouillement en grec) de l'estomac pour que s'accomplisse la plénitude du cœur. »

Se vider des créatures : non seulement de la nourriture, mais de tout ce qui remplit le cœur sans le combler. « L'homme moderne, écrit-il, est un estomac ambulante : il mange des images, des informations, des plaisirs, des relations, des succès... et son âme reste vide, un vide intérieur qui ne fait que grandir. » Le jeûne du Carême, dans l'esprit des Pères du désert, est une mise à nu : je retire les béquilles, je cesse de me gaver de bruit, de sucre, d'écrans, de paroles inutiles, pour que se révèle le vide abyssal que seul Dieu peut remplir.

Saint Jean de la Croix disait : « Pour posséder le Tout, il faut ne rien vouloir posséder. » Le jeûne est donc un acte d'amour : je dis non aux créatures, non parce qu'elles sont mauvaises, mais parce que je veux dire un oui plus grand à l'Époux. « Quand tu jeûnes, dit Matta el Maskine, ne te regarde pas toi-même en train de jeûner ; regarde Celui qui prend la place de ce que tu abandonnes. » Le jeûne crée un désert dans l'âme, et c'est dans ce désert que Dieu marche. Là, sa voix n'a plus d'obstacles.

Ainsi le vide devient plénitude : « Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant » (Ps 41, 3).

### Le jeûne pour devenir « pauvre du Christ »

Voici la pointe la plus bouleversante de la spiritualité de Matta el Maskine. Il écrit dans son livre, *Le Jeûne chrétien* : « Quand tu jeûnes, tu deviens semblable au pauvre qui n'a pas de quoi manger. Et le

Christ, qui s'est fait pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté (2 Co 8, 9), ne peut résister à l'appel de celui qui lui ressemble. »

Le jeûne nous fait entrer dans la peau de ceux que le monde oublie : les affamés, les petits, les persécutés, les enfants qui n'ont pas de pain ce soir, les âmes qui meurent de faim spirituelle autour de nous. « Le jeûne, dit Matta, est une prière muette qui monte plus haut que toutes les paroles : "Seigneur, regarde-moi, je suis devenu l'un de tes pauvres ; aie pitié de moi et, à travers moi, aie pitié de tous tes pauvres." »

Et, avec le jeûne, je rentre dans la vraie pauvreté spirituelle : je me purge de l'orgueil pour revêtir l'humilité du pauvre jeûneur. Le jeûne brise l'orgueil mieux que n'importe quelle ascèse, car il rappelle à l'homme sa vraie pauvreté. Le jeûne est une brisure douce : une fissure par laquelle la grâce se glisse, sans bruit, jusqu'à l'âme.

Saint Vincent Ferrier, le saint patron de notre Fraternité, prêchant dans les villes pleines de pécheurs du Moyen Âge, jeûnait ardemment pour attirer la miséricorde divine sur les foules. Et il convainquait ses auditeurs de le suivre : « Le jeûne est un remède puissant contre le péché : il affaiblit les passions, éclaire l'intelligence et rend le cœur plus prompt à la charité. » Il remplit donc de l'amour du Christ.

Le père Matta el Maskine ajoute : « Le jour où l'Époux nous est enlevé – c'est-à-dire le jour où nous sentons son absence –, alors nous jeûnons pour le faire revenir. Et il revient toujours plus vite vers celui qui a faim de lui. »

Chers amis, gardons ces trois mystères dans notre cœur tout au long de ce Carême :

1. Ce n'est pas moi qui jeûne : c'est Jésus qui jeûne en moi.
2. Je me vide des créatures, non par haine, mais par amour, pour que Dieu me remplisse.
3. En jeûnant, je deviens semblable aux affamés du Christ, et j'attire sur moi, sur l'Église et sur le monde entier, sa compassion infinie.

Que la Très Sainte Vierge Marie, qui a jeûné avec l'Enfant Jésus en Égypte, les grands jeûneurs de l'Ancien Testament : Élie, Moïse, ceux du Nouveau : Jean-Baptiste et ses disciples, nous obtiennent la grâce d'un jeûne qui ne soit pas seulement du corps, mais de l'âme tout entière. D'un jeûne exigeant, généreux, et plein d'amour.

« Des jours viendront où l'Époux leur sera enlevé ; alors, ce jour-là, ils jeûneront. » Ces jours sont là. L'Époux semble s'être retiré du monde. Alors jeûnons, mes amis, jeûnons ardemment, pour qu'il revienne.

## 11

### **Pourquoi le dimanche n'est pas un jour comme les autres**

**(Frère Simon-Marie Sentis)**

Chers amis,

Un soir de sabbat, des pharisiens se réunissent. Ils tiennent conseil contre Jésus en vue de le perdre. Que s'est-il passé ce jour-là ?

Jésus, qu'ils prennent pour un agitateur, attire à lui de grandes foules. Et voilà qu'aujourd'hui il a remis en cause le repos du sabbat. Par deux fois ! Dans la même journée ! « Cela ne peut plus durer, se disent-ils. Il faut le faire taire. Il ne faut pas qu'il égare les foules plus longtemps. »

### **GÉNÉRIQUE**

Les pharisiens ont-ils compris ce que faisait Jésus ? Jésus est-il réellement venu abolir le sabbat institué par Dieu ?

Non. Il n'est pas venu abolir le sabbat, mais l'accomplir. À ces pharisiens étroits, il explique le vrai sens du sabbat : « Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat ; en sorte que le Fils de l'homme est maître même du sabbat. »

Quel est donc le sens du sabbat ?

### **Le troisième commandement**

Dans le livre de l'Exode, Dieu dit au peuple d'Israël : « Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat, vous travaillerez et vous ferez tous vos ouvrages pendant six jours : mais le septième jour est le sabbat du Seigneur votre Dieu. Vous ne ferez aucune œuvre servile en ce jour [...] ; car le Seigneur a fait en six jours le ciel, et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, et il s'est reposé le septième jour. C'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat. »

C'est le troisième des dix commandements, qui nous demande de rendre à Dieu le culte extérieur, le culte visible qui lui est dû.

En effet, réfléchissons ! Qu'avons-nous reçu de Dieu ? Tout. Tout ce que nous sommes, tout ce qu'il y a de bon en nous. Il nous a créés. Il nous a rachetés ; il nous a sauvés. Que devrions-nous lui rendre pour ces bienfaits ? Tout, jusqu'à notre existence même. Mais nous ne le pouvons pas.

Ce que nous pouvons faire, en revanche, et ce que nous devons impérativement, c'est reconnaître cette dette, c'est louer Dieu, lui rendre grâce, lui demander pardon. Cela, nous le faisons dans le culte que nous lui rendons.

Un jour de la semaine – le sabbat d'abord, dans l'Ancien Testament, puis le dimanche – est particulièrement consacré à ce culte, pour deux raisons :

1. S'il n'y avait aucun jour spécialement consacré à Dieu, nous serions absorbés par toutes nos activités d'ici-bas. Nous en viendrions à oublier Dieu. Nous avons besoin de réserver du temps exclusivement au Seigneur.
2. De plus, le culte parfait qui plaît à Dieu est celui de son peuple, celui de son Église. Ce n'est pas mon seul culte personnel et individuel. Il est donc nécessaire que l'Église se rassemble un même jour pour honorer Dieu. C'est ce qu'elle fait le jour du Seigneur, le dimanche, le jour de sa résurrection et de sa victoire.

## Sanctifier le jour du Seigneur

Le 3<sup>e</sup> commandement ne demande pas seulement d'observer, mais de sanctifier le jour du Seigneur. Or sanctifier signifie à la fois purifier et consacrer. Purifier : c'est ce que nous devons éviter. Consacrer : c'est ce qu'il nous faut faire.

Il nous faut d'abord purifier le dimanche, c'est-à-dire éviter tout ce qui nous empêche de nous approcher de Dieu.

En premier lieu, il faut éviter le péché ! Car c'est lui qui nous éloigne le plus de Dieu. Le péché est toujours un mal, mais le jour consacré au Seigneur, il est encore plus choquant !

Le Seigneur nous demande encore de ne pas travailler ce jour-là, car il faut garder le corps et l'esprit libres pour Dieu. Le *Catéchisme de l'Église catholique* précise : « Les nécessités familiales ou une grande utilité sociale constituent des excuses légitimes vis-à-vis du précepte du repos dominical. » Mais il ajoute cette remarque importante : « Les fidèles veilleront à ce que de légitimes excuses n'introduisent pas des habitudes préjudiciables à la religion, à la vie de famille et à la santé. » Car reconnaissons-le : nous nous inventons très facilement des excuses !

De même, nous devons veiller à ne pas empêcher notre prochain de se reposer et de sanctifier ce jour. Le dimanche, ce n'est pas le jour pour faire nos courses !

Sanctifier signifie aussi consacrer. Notre dimanche doit être consacré à Dieu. Nous le faisons par le culte public, par la prière personnelle, et par l'exercice de la charité.

La messe est le grand acte du culte public. Par elle, nous rendons à Dieu le plus grand honneur possible. Nous donnons Dieu à Dieu ! Nous offrons le Christ à la Trinité. Rien ne peut remplacer la messe. Aucune œuvre n'a plus de valeur aux yeux de Dieu. C'est pourquoi l'Église nous fait un commandement de participer à la messe chaque dimanche et chaque fête d'obligation. Ne pas y assister sans une raison sérieuse est un péché mortel, précise le *Catéchisme de l'Église catholique* (CEC n° 2181).

Il faut au contraire désirer la messe, l'attendre avec impatience. « Souvenez-vous de sanctifier le jour du Seigneur » : c'est comme une invitation tout au long de la semaine à penser à la messe du dimanche. Elle est le sommet de toute notre semaine. Nous y apportons nos joies, nos peines, nos efforts, nos péchés aussi, pour tout donner à Dieu. C'est là que nous puisons des forces pour continuer notre vie chrétienne. La messe dominicale n'est donc pas seulement obligatoire. Elle est nécessaire. « Sans le dimanche, nous ne pouvons pas vivre », disaient les premiers martyrs chrétiens.

## Juste une petite messe ?

Quand je sors de la messe dominicale, ai-je accompli le commandement ? Oui.

Ah ! très bien. Donc je peux aller à la messe basse de 7 h 00. Elle dure 30 minutes, et après, j'ai toute la journée pour moi, pour mon match de foot, pour l'apéro avec les copains, pour mon potager...

Attention ! Oui, c'est vrai, j'ai fait le strict nécessaire. Mais ai-je vraiment mis le Seigneur à la première place ? Le Seigneur ne me dit pas simplement « sanctifie le dimanche », mais : « souviens-toi de sanctifier le dimanche ». Souviens-toi. C'est une invitation qui s'adresse à ma liberté, à ma générosité. Une invitation à faire davantage, pour sa gloire. Une invitation à rechercher son intimité.

Aussi, il est bon de consacrer encore à Dieu du temps dans la prière ou la lecture spirituelle. C'est là le vrai repos dominical. Non pas repos du corps seulement, mais repos de l'âme. « Ces actes religieux seront des repos, non pas si j'en exclus tout effort, mais si je ne m'agite pas pour en voir la fin », disait un moine. « Car prendre un temps de repos pour l'honneur de Dieu, c'est se plaire devant Dieu. Or se plaire devant Dieu, c'est s'attarder devant Dieu... » (P. Jérôme, *Notre cœur contre l'athéisme*, [Essai sur la très noble vertu de religion], p. 99). L'Église recommande tout spécialement l'assistance à l'Office divin, et notamment aux vêpres du dimanche, là où elles sont célébrées.

Chers amis, ce repos dominical est bien grand ! Il est la préfiguration d'un autre repos, du repos éternel, où, si nous sommes fidèles, Dieu essuiera toute larme de nos yeux, et où nous le verrons face à face. Écoutons l'Écriture Sainte nous dire : « Hâtons-nous d'entrer dans ce repos. »

## 12

### Pourquoi Jésus a choisi douze hommes ordinaires

(Père Albert-Marie Crignon)

Chers amis,

Que pensez-vous de cette définition du Royaume de Dieu, donnée en 1900 par le protestant libéral Adolf von Harnack : « Le Royaume de Dieu s'accomplit dans la mesure où il advient dans des hommes individuels. [...] Le Royaume de Dieu est la suprématie du Dieu saint dans chaque cœur » (Harnack, *L'essence du christianisme*) ? Cela vous semble juste ? Eh bien, non !

### GÉNÉRIQUE

Cette définition est déséquilibrée et gravement incomplète. Car, comme l'écrivait Benoît XVI dans ses catéchèses sur les apôtres et les Pères de l'Église : « La mission tout entière [de Jésus] possède une finalité communautaire : il est venu pour unir l'humanité dispersée ; il est venu pour rassembler le peuple de Dieu » (Benoît XVI, *Les bâtisseurs de l'Église*, Salvator, 2008, p. 10). Jésus veut faire advenir le Royaume de Dieu *d'abord* dans l'Église, comme communauté sainte, et *ensuite* dans chaque cœur en particulier, en l'intégrant à l'Église. Ce qui le prouve, c'est l'appel des douze apôtres, dont nous allons parler aujourd'hui avec saint Marc.

### Le rassemblement du nouvel Israël

Jésus a nettement affirmé qu'il était venu pour accomplir l'espérance d'Israël. Or un élément essentiel de cette espérance était le rassemblement de toutes les tribus dispersées d'Israël. Israël avait perdu son unité politique et religieuse, d'abord par un schisme. Après la mort de Salomon, dix des douze tribus s'étaient séparées de la tribu de Juda, alliée à celle de Benjamin. Ces dix tribus formèrent alors le royaume séparé du nord, appelé « Israël » ou « Éphraïm ». Au sud restait le royaume de Juda, réduit à deux tribus.

Mais la division devait encore s'aggraver. En 722 avant Jésus-Christ, le royaume du nord est détruit par les Assyriens, qui déportent les habitants dans leur vaste empire. C'est la fin des dix tribus du nord. 150 ans plus tard, en 587, Nabuchodonosor, roi de Babylone, envahit le royaume de Juda, prend

Jérusalem et déporte une grande partie de la population à Babylone. Le royaume de Juda a vécu. Certes, il y aura un retour d'une partie des Judéens en 538, grâce à la libéralité du vainqueur de Babylone, le roi Cyrus de Perse. Mais les Juifs, aussi bien en Terre Sainte que dans la Diaspora, ne cesseront plus de pleurer leur unité perdue et espèrent qu'au temps du Messie tout Israël sera de nouveau rassemblé.

C'est précisément cette attente que Jésus vient exaucer. Il se présente comme le vrai pasteur, venu pour rassembler les brebis dispersées d'Israël. Et non seulement celles-là, mais encore bien d'autres brebis tirées d'entre les nations : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cet enclos ; celles-là aussi, il faut que je les mène ; elles écouteront ma voix ; et il y aura un seul troupeau, un seul pasteur » (Jn 10, 16). Voilà pourquoi Jésus a voulu appeler à lui douze hommes pour en faire ses « apôtres », c'est-à-dire ses envoyés. Ils seront le fondement d'un nouveau peuple saint, l'Église. Ce peuple sera formé d'hommes et de femmes tirés du peuple juif, mais aussi de toutes les nations païennes. Et, de même que le peuple d'Israël avait eu pour pères les douze fils de Jacob, de même le nouveau peuple élu sera engendré spirituellement par les douze apôtres.

## Les Douze, réellement choisis par Jésus

Il est clair qu'il y a une intention symbolique dans ce nombre de douze apôtres. Nous venons de l'expliquer. Mais c'est un symbole fondé sur une réalité historique. Jésus a vraiment choisi lui-même les Douze. Benoît XVI est catégorique : « Il ne subsiste aucun doute sur le fondement historique de cet appel » (Benoît XVI, *Les bâtisseurs de l'Église*, Salvator, 2008, p. 11).

En effet, le choix des douze apôtres par Jésus est attesté par tout le Nouveau Testament. De plus, la présence de Judas Iscariote à la fin de toutes les listes, avec le rappel de sa trahison, est une sérieuse garantie d'honnêteté historique : les évangélistes auraient-ils osé inventer une chose pareille ?

Considérons encore les noms des apôtres. Ces noms sont aussi une garantie de la réalité de l'appel des Douze et ils révèlent bien l'intention du Christ.

## Les noms des douze apôtres

Tous les apôtres viennent de Galilée, sauf Judas. Son surnom, « l'Ischariote », veut sans doute dire « l'homme de Keriot », un village situé près d'Hébron, dans le centre de la Palestine. Or la population de Galilée était mélangée, l'influence des païens et de la culture grecque y était forte. On remarque justement un mélange de noms hébreux ou araméens et de noms grecs dans le groupe des Douze.

Comme noms hébreux typiques, on trouve deux « Jacques », c'est-à-dire Jacob. Également deux « Simon », Simon-Pierre et Simon, surnommé « le zélé ». Simon est la forme grecque de l'araméen

« Shimeon », « celui qui écoute ». Et encore deux Judas, l'un surnommé « Iscariote » et l'autre « Thaddée », ce qui veut dire, semble-t-il, « l'homme à la poitrine forte ». Saint Jean l'appelle aussi « Jude » et lui donne la parole pendant la dernière Cène.

À côté de ces noms hébreux ou araméens, très courants au temps du Christ, on trouve des noms typiquement grecs comme « André », qui veut dire simplement « homme » et « Philippe », « qui aime les chevaux ». Ce mélange bien galiléen de noms sémites et de noms grecs montre que Jésus avait l'intention de fonder sur les Douze une Église universelle, ouverte à toutes nations.

Notons encore une chose : les listes de saint Marc (Mc 3, 18), saint Matthieu (Mt 10, 3) et saint Luc (Lc 6, 14) mentionnent un certain « Barthélemy ». Il est toujours placé après Philippe. Or Barthélemy n'est pas un nom propre, cela veut seulement dire « fils de Tolmai » en araméen. Il est probable que Barthélemy est le même apôtre que celui que saint Jean appelle Nathanaël. En effet, dans le récit de la vocation de Nathanaël, c'est Philippe qui va le trouver pour lui dire qu'ils ont trouvé le Messie, Jésus de Nazareth. C'est encore un signe d'authenticité : les évangiles de saint Matthieu, saint Marc et saint Luc se sont contentés de désigner Nathanaël par son surnom, « fils de Tolmai ». Mais saint Jean est souvent plus précis, plus riche en détails concrets. Il donne alors à cet apôtre son nom propre, Nathanaël, « don de Dieu ».

Chers amis, l'appel des Douze par Jésus nous apprend finalement une vérité capitale. Laissons à Benoît XVI le soin de conclure : « Les douze apôtres représentent le signe le plus évident de la volonté de Jésus concernant l'existence et la mission de son Église, la garantie qu'il n'existe aucune opposition entre le Christ et l'Église : ils sont inséparables, en dépit des péchés des hommes qui composent l'Église. [...] Le slogan "Jésus oui, l'Église, non" est donc totalement inconciliable avec l'intention du Christ. Ce Jésus individualiste, choisi, est un Jésus de pure fantaisie. Nous ne pouvons pas avoir Jésus sans la réalité qu'il a créée et dans laquelle il se transmet » (Benoît XVI, *Les bâtisseurs de l'Église*, Salvator, 2008, p. 12).

## 2<sup>ÈME</sup> SEMAINE DU CARÊME

### 13

## Ce que Marie vous apprend sur la vie chrétienne

(Père Albert-Marie Crignon)

Chers amis,

La place de la Vierge Marie dans l'évangile selon saint Marc semble, au premier abord, bien modeste. Pendant une controverse avec les Pharisiens, un homme vient avertir le maître : « Voilà que ta mère et tes frères et tes sœurs sont là dehors, qui te cherchent » (Mc 3, 32). En guise de réponse, Jésus affirme que sa mère et ses frères, ce sont ses disciples, et tous ceux qui se mettent à sa suite pour faire la volonté de Dieu (Mc 3, 33-34).

### GÉNÉRIQUE

Que d'énigmes dans cet épisode ! Pourquoi cette apparence de dédain envers sa parenté et surtout envers sa mère, Marie ? Quelle sorte de fraternité d'un nouveau genre lie désormais Jésus à ses disciples ? Et, s'ils forment sa nouvelle famille, se pourrait-il que cette famille soit sans mère ? Non, cette famille a bien une mère et nous allons voir que telle est bien la mission de Marie : mère de Jésus, et de lui seul, selon la chair, elle est aussi la mère de tous ses disciples, ses frères selon l'Esprit de Dieu. Et cela parce qu'elle est elle-même la première et la plus fidèle des disciples de son Fils.

### Jésus, fils unique de Marie

Au chapitre 6 de l'évangile selon saint Marc, les gens de Nazareth se montrent stupéfaits et presque scandalisés de la sagesse et des miracles de Jésus. Ils le désignent ainsi : « Celui-là n'est-il pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joset, de Jude et de Simon ? Et ses sœurs ne sont-elles pas ici chez nous ? » (Mc 6, 3).

Désigner un homme en l'appelant « fils de sa mère » plutôt que de son père est une chose rare dans l'Orient ancien. De façon discrète, mais réelle, saint Marc attire notre attention sur la maternité de Marie. Qu'a-t-elle de spécial ?

Tout d'abord, on peut affirmer, en toute certitude, que Jésus est *le seul fils de Marie*. Je vous renvoie, à ce sujet, à l'excellent article sur les « Frères de Jésus » dans le *Dictionnaire Jésus*, publié par l'École Biblique de Jérusalem. Le grec de saint Marc n'est pas du grec classique, mais un grec plus tardif et très sémitisé, parce que la langue maternelle de saint Marc était l'araméen. Les évangélistes écrivent en grec, mais ils pensent en araméen. En outre, ils sont profondément imprégnés par la Septante, la traduction grecque de l'Ancien Testament. Or, dans la Septante, conformément à l'usage sémitique, les mots *adelphos*, « frère », et *adelphè*, « sœur », ont ordinairement un sens très large. Ils signifient « parent » ou « parente », sans préciser le degré de parenté. Il *peut* s'agir de frères ou de sœurs au sens strict, mais cela n'a rien d'évident a priori. C'est le contexte qui décide. Par exemple, Ésaü et Jacob sont des frères au sens strict. Mais, quand Abraham parle à son neveu Lot, il lui dit : « Nous sommes frères. »

Dans quel sens saint Marc parle-t-il donc des « frères » et des « sœurs » de Jésus ? Rien dans les évangiles ne suggère que Marie ait eu d'autres enfants après Jésus. Donc, il faut prendre ici les mots *adelphos* et *adelphè* dans leur sens biblique le plus fréquent : des parents plus ou moins proches.

Maintenant, que Jésus ait été le seul fils de Marie, est-ce surprenant ? Jésus, le fils unique de Marie, est d'abord le Fils unique de Dieu. Il est Dieu en personne, il est consubstantiel à Dieu le Père, par sa nature divine, qu'il reçoit éternellement du Père ; et il est semblable à nous par sa nature humaine, qu'il a reçue de Marie. Si donc Marie a la dignité unique d'être vraiment Mère de Dieu le Fils, comment sa maternité ne serait-elle pas tout entière concentrée en ce seul Fils ? Non, il n'est pas pensable que Marie ait pu dire « mon fils » à tout autre qu'à Jésus, du moins au sens total, à la fois charnel et spirituel, que ce mot a dans la bouche d'une mère.

Du reste, cette maternité unique, sur le plan charnel, est la condition d'un prodigieux élargissement de son amour et de son pouvoir maternel, sur le plan spirituel.

## Marie, mère des fidèles

Selon saint Paul, le Christ est « la tête du Corps, la tête de l'Église » (Col 1, 18). Or, comme le dit saint Louis-Marie Grignion de Montfort, « une même mère ne met pas au monde la tête ou le chef sans les membres, ni les membres sans la tête » (*Traité de la vraie dévotion à la Vierge*, n° 32). La maternité de Marie s'étend nécessairement de la Tête aux membres du Corps mystique du Christ, autrement dit à toute l'Église.

Cette maternité universelle de Marie à l'égard des fidèles est révélée très progressivement dans le Nouveau Testament. Chez saint Marc, Marie semble encore confondue avec les autres parents de Jésus. Mais déjà, dans les Actes des apôtres, son rôle maternel à l'égard de l'Église naissante se dessine. Enfin, dans l'évangile selon saint Jean, la mission de Marie à l'égard des disciples de Jésus est nettement déclarée. Du haut de la croix, Jésus l'appelle « femme » pour insinuer qu'elle est la nouvelle Ève, chargée d'enfanter, avec lui et par lui, le nouvel Adam, tous les enfants de Dieu. Désormais, pour être frère de Jésus, il faudra faire comme le disciple bien-aimé : il faudra prendre spirituellement Marie « chez soi », la recevoir comme notre mère dans notre vie d'enfant de Dieu.

## **Marie, modèle des disciples de Jésus**

Marie exerce donc une vraie maternité à l'égard des disciples de Jésus, par sa coopération unique à la rédemption du monde et par sa prière constante en leur faveur. Mais elle est aussi un modèle parfait pour tous ceux qui veulent suivre son Fils. Jésus déclare que « celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est pour moi un frère et une sœur et une mère » (Mc 3, 35). Comment douter que cette parole se vérifie au plus haut point en Marie ? Le Ciel l'a jugée digne de prononcer, au nom de toute l'humanité, le « oui » parfait qui a rendu possible la venue de Dieu en personne dans notre monde. Et, depuis ce moment, elle n'a cessé de renouveler et d'approfondir son « oui » à la volonté de Dieu, jusqu'à atteindre, au pied de la croix, des profondeurs insondables d'amour et d'oubli de soi pour que le salut nous soit donné. Nous sommes vraiment tous les enfants de ses douleurs maternelles au Calvaire.

J'aimerais maintenant adresser un appel à tous les non-catholiques qui m'écoutent. Ne vous faites pas une idée trop basse, trop matérielle de la maternité de Marie. Cela n'est pas digne de son divin Fils, qui aime sa mère plus que toute autre créature et a voulu qu'elle soit vraiment « bénie entre les femmes », comme disait Élisabeth. Priez donc Jésus qu'il vous révèle lui-même ce que Marie doit être pour vous et ce que vous devez être pour elle. Il vous fera sûrement comprendre que sa parole, du haut de la croix : « Voici ta mère », est aussi pour vous.

## 14

### Quel terrain êtes-vous pour la grâce de Dieu ?

(Père Ambroise-Marie Pellaumail)

Chers amis,

Dans l'Évangile, nous voyons le Christ utiliser un genre littéraire original pour parler de la vie chrétienne. C'est la parabole, qui se présente sous la forme d'une petite histoire ou d'une description de phénomènes de la nature. Son but est de nous enseigner, à travers ce récit imagé, une réalité de la vie chrétienne.

### GÉNÉRIQUE

Pour la parabole du semeur, l'évangéliste nous rapporte le sens de cette parabole, que le Christ a expliquée à ses apôtres. Le semeur, c'est le Christ. La semence signifie la Parole de Dieu. Elle est jetée dans différents terrains, qui représentent les différentes manières de recevoir cette parole.

La parabole nous présente ainsi les âmes aptes à recevoir avec fruit la Parole de Dieu et celles qui sont entravées par des obstacles qui les empêchent de garder avec fruit cette Parole. Outre la réception de la Parole de Dieu, nous pouvons y voir aussi la réception de la grâce. En effet, Dieu nous donne sa Parole accompagnée de la grâce pour la garder et pour la faire fructifier en notre âme. Nous voyons ainsi que la parabole du semeur nous parle, d'une part des manières infructueuses de recevoir la grâce et, d'autre part, de la bonne manière de la recevoir.

### Les obstacles opposés à la grâce

Dans la parabole, le Christ parle d'abord de trois terrains peu propices pour recevoir la grâce. Tout d'abord, la semence tombe le long du chemin, où la terre est tassée et foulée par les pieds. La semence ne peut pas pénétrer dans cette terre et reste ainsi à la merci des oiseaux. Le Christ nous apprend que les oiseaux représentent le diable qui nous ravit la grâce et l'empêche d'entrer dans l'âme. Le diable est l'ennemi le plus opposé à la sainteté de notre âme. L'âme, représentée par la terre tassée des chemins, ne résiste pas aux tentations du diable, car elle est sans vertus naturelles. Comme la semence a besoin d'une bonne terre pour prendre racine, la grâce a aussi besoin du bon terreau des

vertus morales acquises. Ainsi, par ces vertus, la grâce pourra se déployer dans l'âme et donner la force à la volonté pour résister aux tentations du diable.

Exemple : pour que la vertu surnaturelle de tempérance agisse dans son âme, le buveur invétéré a besoin d'acquérir l'habitude d'éviter les dîners alcoolisés et les bars à alcool.

La semence est jetée ensuite dans un deuxième terrain infructueux qui est l'endroit pierreux. Encombrée par les pierres, la terre y est rare et la semence ne peut pas prendre racine. Pour redonner à la terre sa fertilité, il faut enlever les pierres qui empêchent la semence d'atteindre la terre sous-jacente. Après le diable, nous devons lutter contre nos vices, sources de nos péchés personnels, qui encombrant notre âme. Nous devons enlever les vices de notre âme en luttant contre nous-mêmes. Nous permettrons ainsi à la grâce de s'enraciner dans l'âme. Ayant écarté par le combat spirituel les occasions de pécher et les habitudes des péchés, nous pourrions tenir plus fermes face aux persécutions ou aux tribulations.

Exemple : en déracinant la paresse qui me fait traîner au lit, je me dispose à la grâce d'une charité plus active envers autrui.

Enfin, le troisième terrain infructueux où tombe la semence est le sol où poussent les épines. Le Christ nous apprend que celles-ci représentent les soucis du siècle, les délices de la richesse et les plaisirs de la vie. Nous pouvons y reconnaître les trois sortes de biens terrestres : les soucis du siècle sont les biens de l'âme, comme l'honneur ou la réputation, les délices de la richesse sont les biens extérieurs et les plaisirs de la vie sont les jouissances du corps. Comme les épines qui étouffent la semence poussent sur la terre, ces trois sortes de biens tissent un lien autour de l'âme. En effet, l'âme est souvent attachée à ces biens de façon désordonnée. Pour nous détacher de ces biens créés, il faudra mener un combat spirituel. Pour cela, nous userons de stratégie comme dans tout combat et emploierons à bon escient les trois armes de lumière mises à notre disposition : l'aumône pour nous détacher des biens extérieurs, la mortification corporelle pour nous détacher des biens du corps et la prière pour nous détacher du soin excessif de notre réputation.

Mais les soucis du siècle peuvent aussi désigner une préoccupation excessive des choses d'ici-bas. Jésus nous répond alors : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît. Ne vous faites pas de souci pour demain : demain aura souci de lui-même ; à chaque jour suffit sa peine. » S'il est légitime de prévoir, nous devons remettre entre les mains du bon Dieu ce qui nous préoccupe excessivement. Il nous appelle à un véritable abandon pour que les épines de ces préoccupations excessives n'empêchent pas la grâce de se déployer dans notre âme.

## Une bonne terre accueillant la grâce

Dans toute guerre, les soldats doivent connaître le but de leur mission. Faut de quoi ils manqueront de motivation et, surtout, de courage. Car personne n'accepte de risquer sa vie s'il ne sait pas ce qui est en jeu.

Ayant écarté les obstacles que sont les manières infructueuses de recevoir la grâce de Dieu, nous sommes alors disposés à la recevoir avec fruit. C'est la bonne terre, symbolisant l'âme recevant avec fruit la grâce. Les purifications actives que sont le combat spirituel contre le diable, contre soi et contre le monde et ses convoitises, avec l'aide de la grâce, ont rendu la terre de notre âme bien disposée pour que la grâce s'y déploie.

Dans notre parabole, le Christ indique que la bonne terre porte du fruit de façon différenciée, puisque l'un porte le rendement à trente, l'autre à soixante et le dernier à cent. Des rendements si différents ne dépendent pas seulement de notre bonne volonté aidée par la grâce. Pour de pareils rendements, c'est Dieu qui entreprend de parfaire l'âme. Aussi, après les purifications actives, Dieu agit par les purifications passives. Ainsi la grâce ne détruit pas les bonnes dispositions de la nature, mais les élève et les perfectionne.

Mais comment le Seigneur nous purifie-t-il ? Par les épreuves qu'il permet en vue de notre sainteté. Les épreuves peuvent être de diverses sortes, mais, nous arrivent principalement par les événements et par le prochain. À la différence des purifications actives, où notre collaboration active est requise, nous avons juste à laisser Dieu agir en nous, dans les purifications passives, en acquiesçant à ce que Dieu nous donne à vivre. Si les purifications actives préparent la bonne terre qu'est notre âme, les purifications passives finissent de parfaire cette terre en vue d'accueillir la grâce avec fruit.

La terre labourée par le Seigneur qu'est notre âme apparaît alors comme couverte de larges sillons ouverts vers le ciel, vers les choses d'en haut. Par les différentes purifications, notre âme doit avoir soif de cette semence qu'est la grâce. La nature a horreur du vide. Si la bonne terre qu'est notre âme n'est pas tournée vers les choses célestes, prête à recevoir la grâce de Dieu, elle se tournera vers les choses terrestres en se remplissant de mauvaises herbes. Il faut se laisser ensemer par les choses d'en haut.

Chers amis, soyons la bonne terre de la parabole. Ayons à cœur de labourer notre âme par l'acquisition des vertus morales et par le combat spirituel. Laissons parfaire le labourage de notre âme par le Bon Dieu au moyen des purifications passives. Ainsi, notre âme, comme une bonne terre, sera apte à recevoir la semence de la grâce et produira des fruits abondants.

## 15

### **Pourquoi cacher votre foi est une trahison**

**(Père Dominique-Marie de Saint Laumer)**

Chers amis,

J'ai connu un jeune homme qui a été converti et est venu suivre une retraite à cause d'un simple geste dont il a été le témoin. Un jour, pendant son service militaire, il a vu un de ses camarades, à la cantine, faire un beau signe de croix avant de prendre son repas.

### **GÉNÉRIQUE**

Intrigué, il est allé vers cet individu curieux, pour lui demander le sens de son geste. Et son compagnon chrétien a su trouver les mots pour lui parler de Jésus-Christ et, peu à peu, l'amener à la foi, à la conversion, puis à s'inscrire avec lui à une retraite. C'est un exemple, parmi bien d'autres, qui nous montre que nous ne devons pas cacher notre foi.

### **La lampe sous le boisseau**

Jésus, après avoir expliqué à ses disciples la parabole du semeur, leur dit : « Est-ce que la lampe est apportée pour être mise sous le boisseau ou sous le lit ? N'est-ce pas pour être mise sur le lampadaire ? Car rien n'est caché, sinon pour être manifesté ; rien n'a été gardé secret, sinon pour venir à la clarté » (Mc 4, 21-22).

Nous sommes habitués à l'éclairage électrique. Quand nous ne voyons plus assez clair, nous appuyons sur un bouton et la lumière vient aussitôt. Mais, avant l'invention de l'éclairage électrique (ce qui ne date que de 100 ou 150 ans), lorsque l'obscurité grandissait, il fallait allumer une lampe à huile, ou à pétrole, et l'apporter dans la pièce. Mais, dit Jésus, on ne va pas mettre cette lampe sous un boisseau, c'est-à-dire la recouvrir d'une boîte qui l'empêchera de répandre sa lumière, ou la mettre sous le lit. On la met au contraire sur un lampadaire, un piédestal élevé, d'où la lumière de la lampe peut rayonner dans toute la pièce.

Que veut dire Notre Seigneur par cette petite parabole ? La lumière est faite pour éclairer, non pour être cachée. Et ce qui est dit de la lumière physique, visible, vaut analogiquement pour la lumière intellectuelle, spirituelle. Cette lumière éclaire notre intelligence et lui montre le vrai et le bien.

Dans le passage parallèle, saint Matthieu dit : « Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée. Et l'on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau ; on la met sur le lampadaire, et elle brille pour tous ceux qui sont dans la maison. De même, que votre lumière brille devant les hommes : alors, voyant ce que vous faites de bien, ils rendront gloire à votre Père qui est aux cieux » (Mt 5, 14-16).

## **L'homme est un animal social**

L'homme est un animal, certes, mais un animal raisonnable, qui a une âme spirituelle, douée d'intelligence et de volonté. Par son intelligence, il peut connaître ce qui est, la vérité, et comprendre ce qu'il doit faire pour parvenir à sa fin, qui est le bonheur. Et, par sa volonté, il peut vouloir énergiquement le bien connu par son intelligence et poser les actes pour l'atteindre.

L'homme est aussi un animal social. Il a besoin de vivre en société, en relation avec ses semblables, pour pouvoir, non seulement survivre physiquement, mais aussi développer ses capacités humaines, en particulier son intelligence et sa volonté, acquérir les dispositions bonnes qui lui permettront d'atteindre sa fin.

Il ne peut atteindre seul la vérité. Il a besoin d'être aidé par d'autres dans cette recherche. Ce point est capital. C'est pourquoi, aussitôt après la parabole de la lampe, Jésus nous avertit avec insistance : « Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende ! » Et il leur disait encore : « Faites attention à ce que vous entendez ! La mesure que vous utilisez sera utilisée aussi pour vous, et il vous sera donné encore plus. Car celui qui a, on lui donnera ; celui qui n'a pas, on lui enlèvera même ce qu'il a » (Mc 4, 23-25).

Que veut dire ceci ? C'est que Dieu a donné à chacun d'entre nous des capacités, que Jésus compare à des talents. Nous devons les faire fructifier, utiliser les dons que nous avons reçus. Dans la parabole des talents, celui qui a reçu cinq talents et qui les a fait fructifier en gagnant cinq autres talents, reçoit une grande récompense. Mais celui qui avait reçu un talent et qui n'a pas pris soin de le faire fructifier, perd même ce talent. « Celui qui a, on lui donnera ; celui qui n'a pas, on lui enlèvera même ce qu'il a. »

## Nous devons transmettre la parole

Nous avons eu l'immense grâce de recevoir la foi. La foi est cette lumière divine qui éclaire notre intelligence sur les mystères de Dieu et sur le sens profond de notre vie. Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?

Nous devons faire grandir cette vertu de foi, si nous ne voulons pas être ébranlés par les tempêtes du monde et risquer de perdre notre âme pour l'éternité. « Seigneur, je crois, mais augmentez ma foi », disait le père d'un enfant possédé, venu implorer le Christ de délivrer son fils.

La foi est versée par Dieu dans notre âme. Mais elle se transmet habituellement par la parole. « La foi naît de ce que l'on entend, dit saint Paul ; et ce que l'on entend, c'est la parole du Christ » (Rm 10, 17). Pour être sauvé, il faut croire au Christ et invoquer son nom. « Or, dit encore saint Paul, comment l'invoquer, si on n'a pas mis sa foi en lui ? Comment mettre sa foi en lui, si on ne l'a pas entendu ? Comment entendre si personne ne proclame ? » (Rm 10, 13-14).

Les hommes ont donc le devoir de se transmettre les uns aux autres la parole de Dieu.

Nous devons être, comme dit saint Jean, des « coopérateurs de la vérité » (3 Jn 8).

Saint Paul, lui, s'écriait : « Malheur à moi si je n'annonçais pas l'Évangile ! » (1 Co 9, 16)

« Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour », dit saint Jean de la Croix. Nous serons jugés sur le bien que nous aurons fait – ou que nous n'aurons pas fait – à nos frères. « J'avais faim, et vous m'avez donné à manger... » Mais « l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Mt 4, 4). Et, comme le dit saint Grégoire le Grand : il est meilleur de « nourrir de l'aliment de la parole l'âme qui doit vivre éternellement », plutôt « que rassasier d'un pain terrestre l'estomac d'un corps qui doit mourir un jour ».

Alors, suivons ce que nous demande saint Pierre : « Soyez prêts à tout moment à présenter une défense devant quiconque vous demande de rendre raison de l'espérance qui est en vous ; mais faites-le avec douceur et respect » (1 P 3, 15-16).

## 16

### Quand Jésus commande aux vents et à la mer

(Père Réginald-Marie Rivoire)

Chers amis,

Le court évangile de la tempête apaisée, qui est aujourd'hui proposé à votre méditation, nous montre Jésus en train de dormir à l'arrière de la barque, au plus fort de l'ouragan.

### GÉNÉRIQUE

C'est la seule scène de l'Évangile où l'on nous montre Jésus dormant, lui qui veillait si souvent pour prier. Alors, ne vous endormez pas ! Ce sommeil de Jésus a quelque chose à nous dire.

### Jésus manifeste sa divinité

Tandis que Jésus dort à poings fermés, les apôtres, eux, sont terrorisés. Une forte tempête s'est levée. Les ouragans sont fréquents sur le lac de Génésareth, que l'on appelle aussi lac de Tibériade ou mer de Galilée. Ce lac, de 21 km de long et 13 km de large, est le plus bas lac d'eau douce de la planète, situé dans une dépression à 200 m au-dessous du niveau de la mer. Entouré de montagnes, il forme une cuvette dans laquelle des bourrasques, nées de la différence de température avec les hauteurs environnantes, s'engouffrent et se précipitent. Les tempêtes sont alors fulgurantes et peuvent soulever des vagues de deux mètres de hauteur.

La barque des apôtres, lourdement chargée, prend l'eau de toutes parts : elle est sur le point de sombrer. Cette fois-ci, les apôtres, dont certains sont pourtant des pêcheurs de profession, habitués du lac, sont terrorisés. Ils réveillent Jésus : « Maître, tu ne te soucies pas de ce que nous périssons ? » C'est un appel au secours. C'est aussi comme un reproche, comme s'ils disaient : « Tu choisis bien ton moment pour dormir ! »

Jésus se réveille et il commande à la mer et au vent : « Tais-toi ! Silence ! » Et aussitôt, écrit saint Marc, « le vent tomba, et il se fit un grand calme ».

Deux lignes pour raconter l'un des événements les plus prodigieux de l'Évangile, et c'est tout. Cette simplicité de l'évangéliste, cette sobriété des détails, est un indice très sûr de sa fidélité historique.

Alors, le miracle accompli, Jésus se tourne vers ces disciples et leur dit : « Pourquoi êtes-vous donc si peureux ? N'avez-vous pas encore la foi ? »

Le sentiment qui domine dans l'âme des disciples est très exactement noté par saint Marc. Ce n'est pas la joie d'avoir échappé au péril. C'est la crainte, une grande crainte religieuse, un effroi sacré devant cette manifestation de la puissance cosmique de leur Maître. « Et ils se disaient entre eux : Qui est-il pour que même le vent et la mer lui obéissent ? »

Les apôtres sont de bons connaisseurs du lac : jamais ils n'ont vu une tempête se calmer si soudainement. Et ils savent bien que, même lorsque le vent cesse, la mer ne redevient pas aussitôt d'huile. Elle reste agitée par la houle pendant des heures en raison de l'inertie. La question qu'ils se posent au sujet de la personnalité de Jésus montre bien leur admiration stupéfaite devant un tel prodige et leur conscience d'être en présence d'une manifestation divine. Dans l'Ancien Testament, le vent et la mer n'ont pour maître que Dieu, leur Créateur : « C'est toi qui apaises le fracas des mers, le fracas de leurs flots », dit le psalmiste (Ps 65, 8). Or, de sa propre autorité, sans même adresser une prière à Dieu, Jésus exerce ce pouvoir propre au Créateur lui-même sur les éléments déchaînés, qui lui obéissent instantanément. Il agit en véritable Fils de Dieu.

Quel enseignement en tirer pour nous ?

### « Jésus, j'ai confiance en vous »

Bien souvent, nous nous comportons comme les apôtres. Nous avons l'impression que le Seigneur dort, tandis que nous sommes dans la tempête, qu'il se désintéresse de nous, alors que nous sommes dans l'épreuve : la perte d'un être cher, la ruine d'un projet, la trahison d'un ami... C'est vrai également alors que nous sommes confrontés quasi quotidiennement à la décadence de notre pays ou à la dramatique crise de la foi en Occident. C'est vrai chaque fois que nous sommes confrontés d'une manière générale au scandale du mal. Devant l'injustice, la souffrance et le désarroi, Dieu ne répond pas. Dieu se tait. Dieu se cache. Dieu dort.

Alors, comme les apôtres, nous avons envie de nous écrier : « Réveillez-vous, Seigneur, nous périssons ! » C'est le cri des apôtres, c'est le cri du psalmiste : « Levez-vous, pourquoi dormez-vous, Seigneur ? » (Ps 44, 24). « Répondez-moi, Seigneur, mon Dieu ! » (Ps 13, 4). Comment ne pas faire entendre ce cri ?

Et pourtant, notre Seigneur leur en fait le reproche : « Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? » Les apôtres manquaient-ils de foi ? Ils avaient la foi, puisqu'ils criaient « *Salva nos !* » Mais leur foi était encore faible. Ils ne croyaient pas assez que, même endormi, notre Seigneur pouvait les sauver. Ils manquaient de foi en craignant de sombrer avec le Christ. Or : « Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ? »

Le grand saint Augustin remarque que cet événement de la tempête apaisée peut être appliqué à l'Église, mais aussi à notre âme.

La barque est la figure de l'Église, qui peut connaître les tempêtes, mais non le naufrage, car elle porte le Christ. Elle a les promesses de la vie éternelle. Notre Seigneur Jésus-Christ nous l'a promis : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. » Il n'a pas dit : « Je suis avec vous jusqu'au concile Vatican II, ou jusqu'au pape Untel, après, débrouillez-vous tout seuls ! » Les innombrables scandales et les persécutions qui agitent la barque de Pierre ne doivent pas nous inciter à la quitter : ce serait quitter l'arche du salut. Blaise Pascal écrit « qu'il y a même du plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra pas ».

Mais la barque est aussi l'image du cœur humain, qu'agitent les mouvements de la tentation. La tempête est alors dans notre cœur. Écoutons saint Augustin : « Tu as entendu une injure, c'est le vent qui se lève ; tu es irrité, c'est le flot qui enfle. Vent qui se lève, flot qui enfle : la barque est en péril, ton cœur est en péril... Si tu fais naufrage, c'est que le Christ dort en toi... tu as oublié le Christ. Appelle donc le Christ, souviens-toi du Christ ; que le Christ s'éveille en toi : contemple-le... Et, si le Christ s'éveille en toi, tu te diras à toi-même : Qui suis-je donc pour me venger ?... J'apaise ma colère et je retourne à la tranquillité de mon cœur. Le Christ commanda à la mer, et le calme se fit. »

Et saint Augustin concluait : « Ce que j'ai dit pour la colère, observez-le fidèlement dans toutes vos tentations... Que les flots ne vous submergent pas en troublant votre cœur. Si néanmoins, comme nous sommes des hommes, le vent nous abat, s'il altère les affections de notre âme, ne désespérons point ; réveillons le Christ, afin de poursuivre tranquillement notre navigation et de parvenir à la patrie. »

## 17

### Quand Jésus affronte les puissances du mal

(Frère François-Marie Petitjean)

Chers amis,

Une récente enquête indique qu'environ 60 % des baptisés catholiques déclarent ne pas croire à l'existence du diable. Sans en faire le dogme central de notre foi, l'existence du démon est une vérité révélée par Dieu et sa négation formelle nous rend passibles de nous retrouver en sa compagnie pour l'éternité. Dans cette vidéo, nous allons voir comment Jésus eut affaire à l'Ennemi du genre humain dans un épisode que vous connaissez certainement : la guérison du possédé de Gêrasa.

### GÉNÉRIQUE

La tempête apaisée, Jésus et les disciples abordèrent au-delà du lac. À peine arrivé, voilà que Jésus est assailli par un sauvage, sorti des tombeaux où il faisait sa demeure. On avait souvent essayé, en vain, de le lier, mais cet homme, avec une force extraordinaire, brisait ses chaînes, allait dans la montagne, vociférant et se meurtrissant à coups de pierres. Redouté des habitants de la région, il avait trouvé refuge dans des tombeaux creusés dans le roc et y menait une vie misérable. Cet homme, proche de la bête, se précipita en criant, comme pour exercer sa rage sur Jésus, puis se prosterna devant lui. Jésus reconnut aussitôt qu'il était possédé du démon et il dit : « Sors de cet homme, esprit impur ! » Le démon cria : « De quoi te mêles-tu, Jésus, fils du Dieu Très-Haut ? Je t'adjure par Dieu, ne me tourmente pas ! » Cette appellation de « fils du Dieu Très-Haut » n'est point d'origine messianique : le démon reconnaît par-là l'origine exceptionnelle de Jésus, sans cependant le confondre avec Dieu. Ainsi, le démon croit à la vertu du Nom de Dieu, surtout sur Jésus. La situation a quelque chose d'ironique : c'est le démon qui tente de faire fléchir Jésus, au Nom de Dieu, car il redoute d'être torturé ! Cela peut s'entendre, soit de sa sortie du possédé, soit du châtement définitif des démons à la fin des temps. On est loin du dualisme où le diable serait à égalité avec Dieu : il n'est qu'une créature rebelle à son Créateur, qui ne fait de mal que dans les strictes limites que Dieu lui assigne. Cela doit être pour nous un appel à ne pas céder à la peur. Le démon, si nous ne lui ouvrons pas la porte de notre âme, fait, en quelque sorte, plus de peur que de mal.

À la question : « Quel est ton nom ? », le démon répond : « Légion ! car nous sommes nombreux », ce qui peut faire frémir, car une légion comportait environ 6 000 hommes. Cependant, cette multitude, qui régnait en maître dans ce pays dont les habitants étaient des païens idolâtres, supplie Jésus de ne pas les en chasser. Comme il y avait un troupeau de porcs qui paissaient, les démons, voulant sans doute, en dédommagement, exciter les habitants contre Jésus, supplient de leur permettre, s'ils doivent lâcher cet homme, de se réfugier dans les porcs. Jésus n'étant sûrement pas dupe, leur permet cependant : une âme vaut bien plus que tout le « qu'en-dira-t-on » et que beaucoup de porcs !

Les démons se jettent alors dans les 2 000 porcs et le troupeau se précipite tête baissée dans le lac. Les pasteurs effrayés s'en vont raconter la nouvelle en ville. On vient alors pour se rendre compte de ce qui s'était passé. Le possédé était assis, vêtu et maître de lui. Bientôt les habitants sont mis au courant de toute l'affaire. Ils avaient perdu 2 000 porcs, mais leur pays était délivré d'une influence malfaisante qui s'attaquait aux hommes et les réduisait à l'état de bêtes. S'en prendre à Jésus, doté d'un tel pouvoir, n'était pas très prudent. Le remercier, c'était reconnaître en lui un envoyé de Dieu et cela les aurait obligés à accueillir la Bonne Nouvelle et à changer de vie. Jusqu'à ce jour, ils vivaient dans une certaine paix avec les esprits mauvais, par des offrandes et des sacrifices. Dans le mensonge et le péché, certes, mais dans une certaine tranquillité. Ils préférèrent continuer sous ce régime : esclaves sûrs de leur avenir, plutôt qu'hommes libres abandonnés à Dieu. Ils prièrent Jésus de s'éloigner.

Un seul voulait rester avec le Seigneur : c'était le pauvre démoniaque. Jésus lui dit qu'il servirait mieux les desseins de la providence en étant, parmi les siens, un témoin des œuvres de Dieu. Ainsi, malgré nos désirs, parfois grands et légitimes, Dieu peut avoir pour nous de bien plus grands projets. Cependant, il faut avoir l'humilité de ne pas tout comprendre au premier abord et de se laisser guider sur des chemins inconnus.

## La dignité de chaque homme

Avec Jésus, nous ne sommes pas au niveau du pur rendement : un possédé délivré vaut plus que 2 000 porcs, qui selon une estimation, valaient environ 15 années de salaire d'un travailleur moyen, soit environ 250 000 euros, dans le contexte actuel ! Si nous voulons apprendre à aimer comme Dieu aime (car c'est bien cela, la charité), il nous faut apprendre à aimer à perte : pas pour ce que l'autre apporte, mais simplement parce que c'est lui. Jésus, en plaçant la valeur d'une seule âme au-dessus des honneurs, de l'argent ou d'autres intérêts, nous fait entrevoir la valeur unique de chaque homme. Chacun d'entre nous est appelé à vivre de la vie même de Dieu. Derrière l'incarnation, la prédication du Christ, la passion douloureuse, la résurrection, il y a ce grand cri de Dieu : « Homme, tu n'es pas un pantin ! Tu n'es pas le jouet de forces obscures et de la fatalité ! Tu es appelé à être divinisé, à vivre en communion

d'amour avec moi ! Je t'aime infiniment, non pour ce que tu m'apportes, mais pour ce tu es : mon enfant bien-aimé avec qui je veux être uni éternellement. Tout cela, je veux te le donner... mais toi, le veux-tu ? »

## N'ouvrez pas la porte !

Les esprits impurs ont sur nous le pouvoir d'une nature angélique sur une nature humaine, bien inférieure à la leur. Cependant, ce pouvoir est limité et soumis à la mesure de la permission divine. Dieu leur permet de tenter tous les hommes et d'en tourmenter certains de manière particulière. Mais attention : Dieu aimerait bien mieux que cela n'arrive pas. Le plus souvent, ce sont les hommes qui, par leurs péchés, ouvrent les portes aux esprits mauvais. Pour échapper à ces tourments, il nous faut :

1. mener une vie chrétienne fervente basée sur la prière (en particulier celle du Rosaire), la réception fréquente des sacrements, notamment le sacrement de pénitence ;
2. avoir en horreur le péché et les occasions de pécher (comme l'usage d'un smartphone, ou la fréquentation de certains lieux ou de certaines personnes) ;
3. pratiquer le combat spirituel. Il n'y aura pas de quartier : soit nous sommes vainqueurs avec le secours et les armes que Dieu nous donne, soit c'est la mort éternelle.

Je vous laisse sur une exhortation de saint François de Sales :

*« Laissez enrager l'ennemi à la porte ; qu'il heurte, qu'il frappe, qu'il crie, qu'il hurle, et fasse du pis qu'il pourra : nous sommes assurés qu'il ne saurait entrer dans notre âme que par la porte de notre consentement ! Tenons-la bien fermée, et voyons souvent si elle n'est pas bien close ; et de tout le reste ne nous en soucions point, car il n'y a rien à craindre. »*

## 18

### Le prophète qui a payé la vérité de sa vie

(Frère André-Marie Mwanza)

Chers amis,

Dans un article d'*Actualités Catholiques Internationales Afrique* du 24 janvier 2024, les formateurs d'un séminaire nigérian disent que « *ceux qui s'engagent dans la formation sacerdotale sont continuellement amenés à comprendre que leur vocation implique désormais d'être prêts à défendre la foi jusqu'à la mort.* »

### GÉNÉRIQUE

« *Plus que jamais, on rappelle aux séminaristes qu'ils doivent être prêts à affronter la persécution, y compris la possibilité d'être kidnappés et même tués.* ». Oui, le chrétien doit être prêt à mourir pour sa foi.

### Le martyr oublié

Il y avait une époque où les chrétiens d'Occident, eux aussi, avaient une spiritualité du martyr. Et, d'ailleurs, ce n'est pas si vieux. Il suffit de lire les écrits de la petite Thérèse (c'était il y a un siècle) : « *Le martyr, voilà le rêve de ma jeunesse, ce rêve il a grandi avec moi sous les cloîtres du carmel... Mais là encore, je sens que mon rêve est une folie, car je ne saurais me borner à désirer un genre de martyr... Pour me satisfaire, il me les faudrait tous...* » Vous pensiez peut-être que la « petite voie de Thérèse » était plus tranquille ! En fait, tous les chemins qui mènent vers Dieu passent par la croix. Sainte Thérèse et beaucoup d'autres avant elle ont rêvé du martyr. De nos jours, nous rêvons d'une vie tranquille, à l'écart des problèmes de l'époque. Comment en sommes-nous arrivés là ? Nous avons oublié une vérité fondamentale : nous ne sommes pas sur cette terre pour nous installer, nous sommes sur terre pour gagner le Ciel. Le Seigneur nous dit : « *Qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauvera* » (Mc 8, 35).

Le détachement à l'égard du monde, saint Jean-Baptiste l'a vécu. Et cela lui a donné une grande liberté. Il n'avait pas le souci des biens matériels. Il n'avait pas le souci de sa réputation. Il n'avait même pas le souci de conserver sa vie à tout prix. Il n'avait que le souci de Dieu et de sa vérité. C'est pourquoi

il a pu dire en toute liberté à Hérode, le roi de Galilée : « *Tu n'as pas le droit de prendre la femme de ton frère* » (Mc 6, 18). Ce reproche lui a valu d'être emprisonné, et puis finalement décapité.

## Le martyr est témoignage

Jean-Baptiste est allé jusqu'au bout de son amour de la vérité. Il ne l'a pas seulement prêché par des paroles, il l'a prêché par des actes. En particulier par l'acte héroïque de donner sa vie. Martyr vient du terme grec *mártus* qui signifie témoin. Le martyr est donc un témoin. Il est témoin de la vérité divine à un degré héroïque. En renonçant à sa vie, le martyr laisse transparaître à travers lui quelque chose de plus grand que lui. C'est l'absolu de Dieu par rapport auquel nous ne sommes rien. Dieu seul est nécessaire. Nous ne sommes pas nécessaires. Le monde peut se passer de nous. Il ne peut pas se passer de Dieu. Il faut des témoins pour nous rappeler la primauté de Dieu. « *Il faut que lui grandisse et que moi je diminue* » (Jn 3, 30), disait Jean-Baptiste en parlant du Christ.

Le martyr est témoin de la foi. Il est témoin de la charité pour Dieu aimé plus que tout. Il est aussi témoin de l'espérance du Ciel. Cette vie sur terre n'est pas tout. Elle ne vaut pas la peine de s'y accrocher à tout prix, et surtout pas au prix de son âme. C'est parce que Dieu nous promet quelque chose de plus grand, à savoir la gloire du Ciel, que le martyre n'est pas absurde. Dieu ne souhaite pas notre mort. Il veut notre vie. Mais pas n'importe quelle vie ! Il veut pour nous la vie en plénitude, la vie éternelle. Et cette vie éternelle, c'est Dieu lui-même qui se donne à tous ceux qui l'auront aimé plus que tout, et jusqu'au bout.

## La grâce du martyr

On dit qu'il ne faut pas rêver de porter des croix exceptionnelles, mais accepter les petites croix du quotidien, toutes celles qui se présentent à nous. C'est vrai. Mais aujourd'hui justement, il ne manque pas d'occasions de témoigner de la vérité du Christ à contre-temps. Si nous sommes disponibles, Dieu nous donnera l'occasion de témoigner. Non seulement par la parole, mais aussi par les actes. Le martyr est une grâce. Mais encore faut-il la demander, et être disposé à la recevoir. Le père Jacques Hamel a reçu cette grâce. Rappelez-vous ! Il a été tué par des islamistes alors qu'il célébrait la messe, à Saint-Étienne-du-Rouvray, en 2016. Il aurait très bien pu éviter la mort, en prenant par exemple un ministère dans un quartier plus tranquille. Mais non ! Il s'est tenu prêt et disponible, comme un soldat à son poste.

La leçon de cette histoire, ce n'est pas qu'il faut éviter de croiser des terroristes. La leçon, c'est qu'il ne faut pas avoir peur. Le terroriste cherche justement à susciter la peur. C'est lui donner ce qu'il

veut que de chercher à le fuir. Il faut plutôt opposer le vrai martyr au faux martyr des djihadistes, celui de l'amour contre celui de la haine. Nos frères chrétiens du Nigeria, du Cameroun, du Soudan, du Mozambique, du Burkina Faso, de République démocratique du Congo, en savent quelque chose. Ils sont confrontés à une des pires vagues de persécutions anti-chrétiennes. Rien qu'au Nigeria, plus de 3 000 chrétiens sont morts assassinés l'an dernier. Plus de 5 000 l'année précédente. Et ainsi de suite depuis une quinzaine d'années. Et je ne parle même pas des enlèvements et des viols ! Mais, à côté de ça, les églises sont pleines, les séminaires aussi, malgré la situation précaire. C'est tout l'inverse de chez nous.

Pour finir, j'aimerais vous partager deux témoignages très édifiants du Nigeria. Toujours dans *ACI Afrique*, un postulant bénédictin, enlevé et torturé pendant des jours, déclare après sa libération que « *son enlèvement a été une bénédiction, car il a renforcé sa foi. Il déclare même qu'il est désormais prêt à mourir pour sa foi.* » Et les ravisseurs d'un séminariste qui n'a pas survécu avouent qu'ils l'ont tué « *parce qu'il n'arrêtait pas de leur prêcher, les appelant sans crainte à la conversion* ».

Ces jeunes nous apprennent que, quand le chrétien n'a plus peur, la peur change de camp. Alors, renouons avec la spiritualité du martyr ! C'est une spiritualité qui nous unit plus fortement au Christ mort pour nous sur la croix.

## 3<sup>ÈME</sup> SEMAINE DU CARÊME

### 19

## Ce miracle qui annonce le plus grand des sacrements

(Père Antoine-Marie de Araujo)

Chers amis,

Pour nourrir le peuple affamé, Jésus a prodigieusement multiplié les pains. Faites le calcul, vous qui êtes forts en maths : à un pain par personne, 5 pains pour nourrir 5 000 personnes, sans compter femmes et enfants, ni les restes, Jésus les a multipliés au moins par mille !

## GÉNÉRIQUE

Mais n'en restons pas aux chiffres sensationnels : à force d'entendre raconter ce miracle, on risquerait de manquer sa signification mystérieuse, qui concerne l'Eucharistie...

## Le miracle

Jésus et ses disciples se retirent dans un lieu désert. Une foule nombreuse les rejoint. Saint Marc dit que Jésus « en eut pitié, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont pas de berger ; et il se mit à les instruire longuement ».

Notre-Seigneur prolonge son discours, voyant combien ce peuple a besoin d'être instruit. Mais les disciples s'inquiètent : il est tard, et les gens n'ont pas de provisions. « Renvoie-les, afin qu'ils aillent dans les hameaux et les bourgs des environs, et s'achètent de quoi manger. »

Jésus donne une réponse surprenante : « Donnez-leur vous-même à manger. »

Les disciples s'étonnent : il faudrait une fortune pour nourrir tout ce monde !

Mais Jésus insiste, comme s'il jouait avec eux. « Combien avez-vous de pains ? – 5 pains et 2 poissons. » Jésus ordonne de faire asseoir la foule sur l'herbe, par carrés bien rangés... comme pour un grand festin.

Il prend les petits pains et les poissons, les bénit... et les partage. Les apôtres distribuent les parts. Miracle ! Elles se multiplient dans les mains de Jésus. La foule est rassasiée, et on ramasse douze corbeilles de restes.

Certains rationalistes ont voulu réduire ce miracle à un aimable pique-nique. Jésus aurait simplement donné le bon exemple aux plus riches en les invitant à partager leurs provisions. Chacun aurait donné à son voisin, et ainsi il y en aurait eu pour tout le monde...

Cette pseudo-explication manque de vraisemblance. S'il s'était agi d'une telle banalité, les quatre évangélistes l'auraient-ils rapportée ? D'ailleurs, saint Marc est tout à fait net : il dit très objectivement, sans fioriture, les faits. Et ces faits qu'il raconte sont miraculeux.

## Un pressentiment de l'Eucharistie

La multiplication des pains manifeste la puissance divine de Jésus, mais aussi sa bonté. Si Jésus nourrit les âmes par la doctrine, il veille aussi aux besoins des corps. Lorsque nous évangélisons notre prochain, soyons attentifs aussi à ses besoins matériels. C'est une marque d'un amour vrai.

La multiplication des pains n'était pas la messe, l'aliment distribué était du pain normal.

Mais, par ce miracle, Jésus a sûrement voulu annoncer l'Eucharistie.

Plusieurs détails le montrent. Au moment de bénir le pain, Jésus lève les yeux au Ciel, vers son Père, comme il le fera le Jeudi Saint, comme il le fera également sur la croix.

Il offre du pain, signe de l'Eucharistie, et du poisson. Chez les premiers chrétiens, cet animal symbolise le Christ : en grec, le mot poisson, ICHTUS, est formé des premières lettres des mots : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. Le poisson signifie ici que Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie.

Le miracle nourrit une foule innombrable, sans que la nourriture diminue. De même, quoique les messes se multiplient depuis deux mille ans partout dans le monde, Jésus est toujours présent tout entier dans l'Eucharistie, sans diminuer.

Autre similitude : Jésus accomplit le miracle, mais il demande à ses apôtres de donner à manger au peuple. De même, Jésus, le prêtre principal, donne à des hommes le pouvoir d'accomplir en son nom le sacrifice eucharistique, et de nourrir le peuple chrétien : ce sont les prêtres.

Les restes sont récupérés avec soin dans des corbeilles. De même, à la messe, on récupère la moindre gouttelette du Précieux Sang, la moindre parcelle du Corps du Christ, où Notre-Seigneur est présent tout entier.

L'usage qui a prévalu, aussi bien en Occident qu'en Orient, de recevoir la communion dans la bouche, a pour but d'éviter que les parcelles de l'hostie, où Jésus est réellement présent, ne tombent à terre et ne soient perdues.

## Comment bien communier

Dans toute guerre, les soldats doivent connaître le but de leur mission. Faute de quoi ils manqueront de motivation et, surtout, de courage. Car personne n'accepte de risquer sa vie s'il ne sait pas ce qui est en jeu.

Si nous regardons bien, ce miracle nous enseigne comment bien communier. La foule était bien disposée pour recevoir une grande grâce de Jésus. Pourquoi ?

- D'abord parce qu'elle a suivi Jésus, jusqu'au désert, pour l'écouter.
- Ensuite, elle avait faim.

Pour bien communier, imitons cette foule.

- 1) D'abord en cherchant Jésus. Pourquoi beaucoup de nos communions sont-elles infructueuses ? Peut-être est-ce parce que nous les accomplissons par routine. Mais, si nous cherchions Jésus, c'est-à-dire si nous cherchions sa présence, si nous cherchions à nouer une vraie relation avec lui, il en irait autrement : nous aurions envie de le rejoindre dans l'Eucharistie, où il est réellement présent. Nous irions souvent le chercher au désert, c'est-à-dire dans la prière, ou dans le silence d'une église.
- 2) Quand on cherche à aimer Jésus, à le servir, surtout en aimant notre prochain... on se sent vite faible et sans force... on a faim. Cette faim nous pousse à chercher des forces dans la communion.

Oh, quelle grande grâce que cette faim-là ! « Bienheureux ceux qui ont faim [de Jésus], car ils seront rassasiés [dans l'Eucharistie] ! »

Notre union avec le Christ commence au baptême. Elle est renforcée par la confirmation. « Mais, dit saint Thomas d'Aquin, il reste à augmenter et à perfectionner cette vie divine, pour que l'homme soit parfait en lui-même par son union intime avec Dieu : c'est l'œuvre de l'Eucharistie. »

Comme dit le père Bernadot, le Seigneur a institué « un pain vivant... pour nous communiquer la vie éternelle, la vie même de Dieu. Tout ce que le pain matériel fait pour la vie corporelle, ce pain vivant le fait pour la vie surnaturelle : il répare, il entretient, il augmente, il renouvelle, il réjouit. »

Dans l'Eucharistie, Jésus vient à notre contact pour nous communiquer sa force divine, pour donner l'aliment dont nous avons besoin chaque jour, sa charité, sa vie, sa personne même.

Alors, mes amis, cherchons le Christ. Et ayons faim de ce pain, ayons faim de Jésus.

## 20

### La parole qui dissipe toutes vos peurs

(Père Henri-Marie Favelin)

Chers amis,

Contemplons cette scène saisissante de l'Évangile : les disciples, ballottés par la tempête sur le lac de Génésareth, voient soudain Jésus marcher sur les eaux. Ils sont terrifiés, croyant à un fantôme. Mais le Christ s'approche et leur dit : « Ayez confiance, c'est moi, n'ayez pas peur. »

### GÉNÉRIQUE

Ces paroles, prononcées au cœur de la nuit et de la tourmente, résonnent comme un appel divin pour chacun de nous en ce Carême. Elles nous rappellent que le Seigneur vient à nous, non pour nous effrayer, mais pour nous sauver, pour dissiper nos peurs et nous inviter à une confiance absolue en lui.

### Le Christ vient, la peur s'en va

Les disciples, après la multiplication des pains, sont envoyés par Jésus sur l'autre rive du lac, tandis que lui-même se retire pour prier sur la montagne. La nuit tombe, le vent se lève, et les apôtres luttent contre les vagues. C'est l'image de notre existence humaine : nous voguons sur la mer de ce monde, dans la barque de l'Église, souvent assaillis par les tempêtes des épreuves, des persécutions, des doutes, des péchés. Et voilà que, vers la quatrième veille de la nuit – c'est-à-dire aux heures les plus sombres, entre trois et six heures du matin –, Jésus vient à eux, marchant sur les eaux. Saint Marc nous dit au verset 49 : « Mais, quand ils le virent marcher sur la mer, ils crurent que c'était un fantôme et ils poussèrent un cri. » La peur les envahit, une peur viscérale, primitive, face à l'inconnu, face à ce qui dépasse leur compréhension.

Le Christ ne les laisse pas dans cette terreur. Il s'approche et se fait reconnaître : « Ayez confiance, c'est moi, n'ayez pas peur. » Ces mots, si simples en apparence, portent une grande profondeur de sens. En grec, Jésus dit : « *egō eimi, mē phobeisthe*. » Ce « *egō eimi* » – « c'est moi » – n'est pas une simple affirmation d'identité. Il évoque directement le nom divin révélé à Moïse au buisson ardent, dans l'Exode : « Je suis qui je suis » (Ex 3, 14). Les Pères de l'Église, comme saint Augustin, y voient

une révélation de la divinité du Christ. Jésus n'est pas un fantôme, un esprit errant ; il est le Dieu vivant, le Créateur qui domine les éléments, comme le Psalmiste le chante : « Tu domines l'orgueil de la mer ; quand ses flots se soulèvent, c'est toi qui les apaises » (Ps 88, 10). Jésus marche sur le chaos instable de la nature déchue, des passions humaines, il domine totalement les puissances hostiles par sa seigneurie sur les créatures.

Lorsque le Christ vient, la peur s'en va. Pourquoi ? Parce que sa présence est une lumière dans les ténèbres. Les disciples, comme nous, sont souvent prisonniers de leurs illusions : ils voient un fantôme là où se manifeste la gloire de Dieu. N'est-ce pas notre propre expérience ? Nos peurs – peur de la mort, de l'échec, du jugement, des souffrances, de ce que Dieu va nous demander – ne sont-elles pas comme ces vagues qui nous submergent ? Mais le Seigneur vient marcher sur nos eaux troubles. Il se fait reconnaître, non par des prodiges spectaculaires, mais par sa parole : « C'est moi. » C'est Dieu qui parle, Dieu qui s'incarne, Dieu qui descend jusqu'à nous. Saint Jean Chrysostome insiste sur ce point : le Christ ne calme pas immédiatement la mer ; il calme d'abord les cœurs, car la vraie tempête est intérieure.

Regardons plus attentivement le verset 50 : « Car tous le voyaient et étaient bouleversés. Et aussitôt il parla avec eux. » Le Christ ne reste pas distant ; il parle « avec eux », il entre en dialogue. En disant « *egō eimi* », Il affirme sa divinité, mais aussi son humanité : c'est moi, reconnaissez ma voix, son timbre, le son apaisant de la voix amie, celui qui a partagé vos repas et vos fatigues. Ainsi, la peur s'en va, parce que Dieu se fait proche, accessible.

Il y a deux sortes de peur de Dieu : la peur servile, celle de se faire punir par le maître, et qui vient d'un manque de confiance en la bonté, en la justice de celui-ci ; elle doit céder le pas en nous à la seconde : la crainte filiale, celle d'offenser notre Père, qui découle de notre amour pour lui.

Le miracle se poursuit : Jésus monte dans la barque, et le vent tombe. Les disciples sont stupéfaits, car « ils n'avaient pas compris le miracle des pains ; leur cœur était endurci ». Voilà une clé pour nous : la peur persiste quand notre cœur est dur, quand nous oublions les merveilles passées de Dieu. Rappelons-nous les multiplications des pains dans nos vies – ces grâces inattendues, ces providences, ces attentions divines – pour que, lorsque le Christ vient, nous l'accueillions sans crainte.

## **N'ayez pas peur : pour que le Christ vienne, la confiance en lui**

Les paroles du Christ ne sont pas juste une identification ; elles demandent une attitude intérieure : « Ayez confiance. » Ce n'est pas un simple encouragement psychologique ; c'est un commandement divin qui ouvre la porte à sa venue. Pour que le Christ vienne dans nos vies, il faut

avoir confiance en lui. Sans cette confiance, nous restons comme les disciples, criant de peur face à l'inconnu, avec le risque que le Christ ne vienne pas.

Qu'est-ce que cette confiance ? Elle est comme une combinaison des vertus théologiques de foi et d'espérance et de charité. Saint Thomas d'Aquin définit la confiance comme « une espérance fortifiée par la certitude de l'amour divin ».

La peur et l'absence de foi sont les ennemies de la venue du Christ : elles ferment le cœur, elles érigent des barrières pour se protéger. Pensons à Pierre et à son expérience à la fois réussie et ratée : il marche sur l'eau tant qu'il fixe son regard sur Jésus, mais il s'enfonce quand il regarde les vagues et a peur. « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? », lui dit le Seigneur.

Si nous ne faisons pas confiance à Dieu, parce que nous avons peur de lui, de ce que sa venue va changer dans notre vie, alors nous ne le laissons pas entrer en nous et nous changer.

Comment faire ?

D'abord identifier, reconnaître nos peurs et les présenter au Seigneur. Peur de l'avenir, peur des difficultés, peur des sacrifices...

Puis les affaiblir : le jeûne, la prière et l'aumône sont des armes contre ces peurs. Le jeûne nous détache des idoles terrestres qui alimentent nos angoisses ; la prière nous unit à Dieu, source de toute confiance ; l'aumône nous ouvre aux autres, brisant l'égoïsme qui isole.

Ensuite, la confiance en lui implique l'abandon. Comme le dit le prophète Isaïe : « N'aie pas peur, car je suis avec toi ; ne t'inquiète pas, car je suis ton Dieu » (Is 41, 10). Laissons-nous faire, car nous savons que Dieu, qui nous aime, qui reste avec nous, ne nous fera que du bien. Laissons-nous aller entre ses mains.

La confiance n'est pas absence de tempête, mais certitude que le Seigneur est dans la barque avec nous. Sainte Thérèse d'Avila écrit : « Que rien ne te trouble, que rien ne t'effraie ; tout passe, Dieu ne change pas. La patience obtient tout. Celui qui possède Dieu ne manque de rien : Dieu seul suffit. »

Enfin, pour que le Christ vienne, cultivons cette confiance par la réception des sacrements. La confession nous libère des peurs liées au péché (crainte d'être puni, entre autres) et développe la bonne crainte filiale d'offenser Dieu ; l'Eucharistie nous unit intimement au Christ et nous fait l'aimer au terme d'un acte de foi qui nous fait entendre en voyant l'hostie : « C'est moi. »

N'ayons pas peur : le Christ marche avec nous !

## 21

### Pureté du cœur : au-delà des règles extérieures

(Père Albert-Marie Crignon)

Chers amis,

Le passage de l'évangile selon saint Marc que vous venez de lire nous montre Jésus engagé dans une vive controverse avec les Pharisiens autour du pur et de l'impur. Mais qui sont donc ces Pharisiens dont il est bien souvent question dans les évangiles ?

#### GÉNÉRIQUE

Pourquoi tenaient-ils tant à garder la pureté légale, en observant les règles transmises par les pères ? Et pourquoi Jésus s'est-il montré si sévère à leur égard ? Jésus et les Pharisiens étaient d'accord sur le but à atteindre : demeurer en état de pureté, c'est-à-dire mener une vie qui permette d'accéder à Dieu en tout temps. Mais ils divergeaient profondément quant aux moyens pour y parvenir.

#### Qui étaient les Pharisiens ?

Les Pharisiens étaient les membres d'une sorte de confrérie laïque qui avait, au temps de Jésus-Christ, une profonde influence sur le peuple. Flavius Josèphe, l'historien des guerres des Juifs contre les Romains, affirme qu'ils étaient à peu près six mille en Palestine au premier siècle de notre ère. Les Pharisiens, dont le nom veut dire « séparés », se proposaient de rendre au peuple d'Israël le sens de sa vocation comme peuple séparé de tous les autres, mis à part pour le service de Dieu. Ils ambitionnaient d'être le « reste saint » annoncé par les prophètes, l'élite spirituelle à partir de laquelle se constituerait un peuple de justes, dignes d'avoir part au monde à venir et à la résurrection glorieuse.

Comment pensaient-ils atteindre un but si grandiose ? D'abord en gardant très fidèlement tous les commandements de la Torah, la Loi révélée à Moïse, puisque, par la Torah, Dieu avait fait connaître sa volonté à son peuple. Quant aux fautes inévitables de faiblesse, d'inadvertance, il fallait les racheter par la pénitence, notamment par des jeûnes fréquents.

Cependant, pour les Pharisiens, la Torah écrite était inséparable de la « Torah orale », c'est-à-dire la tradition vivante qui a accompagné la transmission de la Torah écrite depuis le temps de Moïse. Des interprétations de la Loi, des décisions pratiques sur tel ou tel cas, transmises pendant des générations de maître à disciple, s'étaient accumulées, jusqu'à former toute une jurisprudence très complexe. Une des maximes fondatrices du mouvement pharisien était celle-ci : « Fais une clôture autour de la Torah. » Les traditions orales des pères doivent servir de rempart protecteur à la Loi de Dieu : en les gardant, on est sûr de ne la transgresser sur aucun point, même le plus petit. D'ailleurs, rien n'est petit dans la Torah, car il s'agit de la Parole de Dieu, le seul chemin de la vie en ce monde et dans l'autre.

Il y avait une grande noblesse dans cet idéal de perfection religieuse. Mais aussi un grand danger : on pouvait en venir à ne plus distinguer assez la Loi de Dieu des interprétations humaines. C'est ce qui était arrivé à beaucoup de Pharisiens au temps du Christ : la « clôture » dressée par les hommes autour de la Torah avait fini par rendre impossible l'accès du jardin divin qu'elle était censée protéger.

Parmi ces traditions pharisiennes, les règles relatives à la pureté tenaient une grande place. En fait, les Pharisiens avaient étendu à tout le peuple d'Israël les règles de pureté faites pour les prêtres. Parlons donc maintenant du pur et de l'impur selon la Bible.

## Le pur et l'impur

Il ne faut pas se méprendre sur ce que la Bible appelle le « pur » et l'« impur ». Ce ne sont pas des notions d'hygiène : l'impur n'est pas le sale. Ce ne sont pas des notions morales : l'impur n'est pas le péché. En fait, est pur ce qui est digne d'approcher de Dieu, est impur ce qui ne le peut pas. Or il y a une réalité absolument incompatible avec Dieu : la mort. Le Dieu vivant et source de toute vie ne peut tolérer le voisinage de la mort. L'impur, c'est donc la mort et tout ce qui touche à la mort, tout ce qui rappelle la mort. Ainsi, toucher un cadavre rend impur. Une perte de sang rend impur, parce que c'est une perte de liquide vital. Certains aliments rendent impurs parce que, d'une manière ou d'une autre, ils rappellent la mort. Par exemple, les oiseaux charognards, les bêtes qui rampent sur la terre.

Celui qui a contracté une impureté, par contact avec une réalité déclarée impure, doit s'en purifier avant d'approcher à nouveau de Dieu et des choses saintes. Le moyen ordinaire, ce sera un lavage rituel. Ainsi, en multipliant ces lavages, notamment lors des repas, les Pharisiens s'encourageaient les uns les autres à demeurer toujours purs, toujours en état de vivre en présence de Dieu.

On voit bien, là-aussi, le danger de ces pratiques. Quand on les faisait dans un esprit vraiment religieux, elles étaient un appel constant à vivre en présence de Dieu et à faire sa volonté. Mais on pouvait aussi tomber dans le formalisme et devenir, comme dira Jésus, des « sépulchres blanchis », qui

sont beaux à l'extérieur, mais remplis d'impuretés à l'intérieur. Car la racine du pur et de l'impur, c'est le cœur de l'homme. Écoutons Jésus nous l'expliquer.

## La pureté du cœur

Les Pharisiens, nous dit saint Marc, pratiquaient de fréquents lavages des pièces de vaisselle (Mc 7, 4). Jésus, qui connaissait bien leurs usages, leur a lancé un jour cette apostrophe : « Pharisien aveugle ! Purifie d'abord l'intérieur de la coupe et de l'écuelle, afin que l'extérieur aussi devienne pur » (Mt 23, 26).

Que veut-il dire ? L'impur, nous l'avons vu, c'est la mort et tout ce qui est lié à la mort. Or la mort est le châtiment du péché originel. Mais ce premier péché et tous les autres péchés, d'où proviennent-ils, sinon du cœur de l'homme ? Car le « cœur », au sens biblique, c'est toute la vie intérieure de l'homme, et spécialement sa volonté, son intention, ses choix bons ou mauvais. Ainsi, dit Jésus, si vous voulez vraiment être purs, portez le remède à la racine du mal : aspirez à la pureté du cœur, ne vous contentez pas d'une pureté extérieure. N'était-ce pas précisément ce que David demandait dans son fameux *Miserere* : « Crée en moi un cœur pur, ô mon Dieu » (Ps 51, 12) ? Pour le cœur pur, tout est pur, car sa pureté intérieure rejaillit sur tout ce qu'il approche.

Chers amis, prenons bien garde à l'avertissement de Jésus. Il est si facile de garder, sous le manteau d'une vie chrétienne extérieurement ordonnée, un égoïsme secret, un orgueil indéracinable, un attachement obstiné à nous-mêmes, à nos vues personnelles, à notre bien-être. « Le cœur est rusé plus que tout, et pervers, qui peut le pénétrer ? », demandait le prophète Jérémie. Et Dieu de répondre : « Moi, le Seigneur, je scrute le cœur, je sonde les reins, pour rendre à chacun d'après sa conduite, selon le fruit de ses œuvres » (Jr 17, 9-10). En ce temps de Carême, prions souvent l'Esprit Saint de créer en nous un cœur nouveau, à la ressemblance du Sacré-Cœur de Jésus et du Cœur Immaculé de Marie.

## 22

### **Se disposer à recevoir les grâces des sacrements**

**(Frère Dalmace-Marie Panchamé Madrid)**

Chers amis,

Si jamais nous avons l'impression de ne tirer aucun fruit de nos communions et confessions, peut-être qu'il nous faut suivre l'humilité de la femme païenne pour nous disposer à recevoir les grâces de ces sacrements. L'humilité est la vertu morale qui nous permet d'écarter l'orgueil, le plus grand obstacle à la grâce.

### **GÉNÉRIQUE**

Lucifer était la créature la plus parfaite de la création. Plein de sagesse et d'une parfaite beauté, il jouissait de la présence de Dieu dans le Paradis. Loin de reconnaître la gloire de son Créateur, Lucifer a tenté de se l'approprier, et il a été précipité dans l'Enfer. Le reste de l'histoire, vous le connaissez. L'orgueil, ennemi principal de la vie spirituelle, rend inutiles tous nos efforts, détruit toutes les vertus et rend impossible l'union de l'âme avec Dieu. Le remède : l'humilité.

### **Les trois signes de l'humilité**

Nous pouvons prendre l'exemple de la femme païenne. Bien que le salut ne fût pas encore arrivé au monde païen, puisque Jésus devait d'abord prêcher la Bonne Nouvelle au peuple juif, elle fut capable d'attirer la bonté divine par son humilité. Voyons en quoi consiste son humilité.

La femme, ayant entendu parler de Jésus, vient se jeter, suppliante, à ses pieds. Premier signe de l'humilité : la supplication. Demander manifeste une certaine dépendance. Tandis que l'orgueilleux ne voit qu'en lui le principe de tout ce qu'il a, l'humble ne s'appuie que sur le Seigneur.

Apparemment, Jésus résiste. Mais la femme n'abandonne pas, elle sait que seul le Christ peut sauver sa fille. Elle insiste, et elle insiste... et elle continue d'insister. Deuxième signe de l'humilité : la persévérance. L'orgueilleux a tendance à se lasser s'il n'obtient pas rapidement ce qu'il cherche. Parfois, Dieu nous fait attendre pour éprouver notre désir et augmenter notre capacité à recevoir. Parfois,

simplement, Dieu attend le moment adéquat. L'âme humble, convaincue de sa propre faiblesse, se confie à la volonté de Dieu sans s'impatienter.

Quand Jésus paraît la rejeter définitivement, loin de s'étonner qu'on la compare aux chiens, elle l'accepte : « Oui, je suis un petit chien, mais les petits chiens mangent ce qui tombe de la table de leur maître », et Jésus finalement l'exauce. Troisième signe de l'humilité : l'humiliation, qui consiste à s'abaisser devant les autres pour l'amour de Dieu. Quand l'homme s'élève, il finit par tomber. Lorsque l'homme s'abaisse en face de la majesté divine, l'humilité naît dans son âme, l'orgueil est écarté, et plus rien ne l'empêche de monter vers Dieu.

## **L'humilité consiste dans la vérité**

L'humilité consiste donc à se tenir dans la vérité envers Dieu, envers nous-mêmes et, par conséquent, envers les autres.

La seule attitude vraie que nous pouvons avoir envers Dieu, c'est la reconnaissance de notre dépendance absolue. Et le meilleur moyen pour favoriser cette attitude, nous le trouvons dans la prière, surtout celle de l'Église. Dans la liturgie, les psaumes inspirés par l'Esprit Saint manifestent toutes les perfections de Dieu. L'âme qui vit de la liturgie entretient sans cesse cette adoration qui est la source de l'humilité.

Quelle est la vérité envers nous-mêmes ? C'est, dit sainte Thérèse d'Avila, que je suis une créature, j'ai par là-même des faiblesses, mais aussi des dons. Sur ce point, il convient d'éviter deux défauts, la présomption et la fausse humilité :

- Le présomptueux, même s'il n'a pas la capacité voulue, cherche, par orgueil, ce qui est au-dessus de lui pour se faire remarquer des autres.
- Le faux humble, au contraire, cherche à éviter même ce dont il est capable sous prétexte d'humilité. Il s' imagine que, pour être humble, il faut nier les talents reçus de Dieu. Mais ne pas les reconnaître, c'est plutôt de l'ingratitude. Vouloir être nul en toutes choses manifeste aussi une tendance à se faire remarquer des autres.

La vraie humilité s'oppose à l'un et à l'autre. L'humble accepte ce qu'il doit faire par amour de Dieu. S'il en est capable, il tire profit de ses dons pour le salut des âmes et la gloire de Dieu. S'il est vraiment nul, il met sa confiance en Dieu et s'y donne avec la plus grande perfection possible. Dans les deux cas, se croyant indigne de tout honneur, c'est Dieu qu'il va mettre en avant.

Et cette humilité doit se manifester aussi dans nos relations avec les autres. Celui qui s'abaisse et qui accepte paisiblement ses faiblesses va aussi accepter celles des autres. Le vrai humble se soumet à tous, honore tous les hommes, ne réprimande personne injustement, ne se met pas en colère. La vérité, c'est que les autres sont sujets aux mêmes défauts que nous. L'humble est plein d'indulgence. Il les excuse facilement et il accepte toutes les épreuves en expiation de ses péchés.

L'humilité, de soi, nous fait descendre, elle nous apprend à nous effacer, à nous mettre au-dessous des autres, à chercher ce qu'il y a de plus bas : et cependant c'est elle qui nous conduit au sommet de la vie spirituelle. C'est ainsi que Salomon, dans toute sa sagesse, peut affirmer que « l'humilité précède la gloire » (Proverbes 15, 33).

Supplication, persévérance et humiliation... Avant de communier, souvenons-nous des sentiments de cette sainte femme et répétons humblement : Seigneur, je ne suis pas digne... Ce n'est rien d'autre que la vérité.

## 23

### Ce que votre baptême a vraiment fait en vous

(Père Dominique-Marie de Saint Laumer)

Chers amis,

Le prophète Isaïe, six ou sept siècles avant le Christ, avait annoncé : « En ce jour-là, les sourds entendront les paroles du livre et, délivrés de l'ombre et des ténèbres, les yeux des aveugles verront. [...] les oreilles des auditeurs seront attentives. Le cœur des inconstants s'appliquera à comprendre, et la langue des bègues dira sans hésiter des paroles claires. »

### GÉNÉRIQUE

« Alors se dessilleront les yeux des aveugles, et les oreilles des sourds s'ouvriront. Alors le boiteux bondira comme un cerf, et la langue du muet criera sa joie. Parce qu'auront jailli les eaux dans le désert et les torrents dans la steppe. »

C'est ce qui se réalise quand Jésus, après avoir guéri la fille d'une païenne au pays de Tyr, arrive dans le territoire de la Décapole. « Des gens lui amènent un sourd-bègue » : bègue, *mogilalon*, en grec, qui veut dire, non pas « muet », mais : « qui a de la difficulté à parler ». Les gens « supplient Jésus de poser la main sur lui ». Ces gens ont foi en Jésus, ils croient qu'en imposant seulement la main sur le sourd-bègue, Jésus va le guérir.

### La guérison du sourd-bègue

Jésus commence par l'emmener « à l'écart, loin de la foule ». Comme d'habitude, il ne veut pas qu'on le prenne pour un guérisseur prodigieux et que la foule, dans son enthousiasme, s'empare de lui pour en faire un roi guerrier. Il ne veut pas qu'on s'attache à l'exceptionnel, mais il veut susciter ou renforcer la foi. Et, touché par la foi de ces gens, comme par la misère de ce pauvre homme, il veut le guérir.

La façon dont Jésus opère est surprenante : il lui met les doigts dans les oreilles ; avec sa salive, il lui touche la langue. Puis, les yeux levés au ciel, il soupire et dit : « *Effata* ! » Ce mot araméen, que

l'évangéliste nous a conservé dans la langue natale du Christ – pour en bien souligner l'importance –, veut dire : « Ouvre-toi ! »

Jésus utilise des gestes sensibles : ses doigts dans les oreilles, sa salive sur la langue, un soupir, et une parole (*Effata*).

Ces gestes, bien réels, ont un sens symbolique.

Saint Grégoire le Grand nous dit : « Pourquoi Dieu, qui a créé toutes choses, a-t-il voulu, pour guérir ce sourd-muet, lui mettre les doigts dans les oreilles, et lui toucher la langue avec un peu de salive ? Que figurent les doigts du Rédempteur sinon les dons du Saint-Esprit ? »

« [...] l'Esprit est appelé le doigt de Dieu. Mettre les doigts dans l'oreille d'un sourd, c'est donc ouvrir son âme à l'obéissance par les dons de l'Esprit Saint. »

« Mais que signifie toucher la langue de l'infirmes avec un peu de salive ? La salive qui sort de la bouche du Rédempteur, c'est la Sagesse divine que nous recevons dans la parole de Dieu. Car la salive descend de la tête dans la bouche, et, lorsque le Christ, qui est cette Sagesse, touche notre langue, il la dispose promptement à l'office de la prédication. »

« “Et levant les yeux vers le ciel, il soupira.” Ce n'est pas qu'il eût besoin de soupirer, puisqu'il donnait lui-même ce qu'il demandait ; mais il nous apprenait à soupirer vers celui qui règne dans le Ciel, afin qu'il ouvre nos oreilles par les dons de l'Esprit Saint, et qu'il délie notre langue pour la prédication, par la salive de sa bouche, c'est-à-dire par la science de la parole divine. »

« “Jésus dit ensuite : *Effata* : ouvre-toi ! Et à l'instant même les oreilles de l'infirmes s'ouvrirent et le lien qui retenait sa langue se dénoua.” Il faut ici remarquer que, s'il est dit : ouvre-toi, c'est parce que ses oreilles étaient fermées. Mais, une fois les oreilles de son cœur ouvertes pour obéir, sa langue devait assurément par une suite logique être aussi déliée, afin qu'il pût exhorter le prochain à le suivre dans la pratique du bien. Aussi le texte ajoute-t-il avec raison : “Et il parlait correctement.” Car celui-là parle correctement, qui réalise d'abord dans l'obéissance ce que par la parole il recommande d'observer. »

## Le symbole du baptême

Ce miracle de guérison accompli par le Christ est le symbole du grand miracle qui s'accomplit chaque jour dans l'Église par le sacrement du baptême.

D'ailleurs, la sainte Église reprend, dans la cérémonie du baptême, les gestes mêmes du Christ. Le prêtre met du sel béni dans la bouche de l'enfant, en lui disant : « Recevez le sel de la sagesse ; qu'il vous purifie pour la vie éternelle. » Puis il prend de sa salive et touche avec son doigt les oreilles de

l'enfant, en disant : « *Effata*, c'est-à-dire : ouvre-toi. » Il touche aussi les narines de l'enfant en disant : « En odeur de suavité. Et toi, Satan, va-t'en ; car le jugement de Dieu approche. »

En guérissant le sourd-bègue, Jésus voulait signifier qu'il veut ouvrir l'homme à la grâce de la foi, ce qu'il réalise par le baptême. Par ce sacrement, l'homme, né privé de la grâce, reçoit la vie divine, s'ouvre à la parole de Dieu et peut proclamer les louanges du Seigneur.

## Les merveilleux effets du baptême

Le baptême est le sacrement par lequel nous recevons la vie divine. Le péché originel avait fait perdre à Adam et Ève, et à tous leurs descendants, cette participation à la vie divine, qu'on appelle la grâce sanctifiante. L'homme était coupé de Dieu, il avait perdu l'amitié avec son Créateur et Père. Il n'avait plus la foi, la confiance en Dieu, ni la charité. Il était soumis au diable, le Prince de ce monde, et aussi aux conséquences du péché originel, la souffrance, l'ignorance, la concupiscence, et la mort.

Par le baptême, Jésus ouvre notre âme à la Foi. « *Effata*, ouvre-toi. » Il ouvre les oreilles de notre cœur pour que nous puissions écouter (en latin : *audire*) avec confiance la Parole de Dieu et lui obéir (en latin : *obaudire*). Il efface les péchés, aussi bien le péché originel que tous les péchés actuels que nous avons pu commettre avant le baptême. Il nous délivre de l'emprise de Satan. Il nous libère de la peine due à nos péchés, peine éternelle et peine temporelle. Le baptême nous incorpore au Christ, fait de nous les membres de son Corps mystique, qui est l'Église. La foi nous pousse à parler, à proclamer les louanges de Dieu et à prêcher à nos frères la parole de vérité. « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé », dit saint Paul, citant un psaume.

Saint Thomas dit, à propos du baptême : « Le sel mis dans la bouche et la salive dont on touche le nez et les oreilles signifient que les oreilles reçoivent la foi, que les narines en approuvent le parfum, et que la bouche la confesse. »

« Le Seigneur mon Dieu m'a ouvert les oreilles », disait Isaïe. Remercions le Seigneur de nous avoir ainsi ouvert à la foi et proclamons ses louanges.

Comme ceux qui avaient assisté au miracle de la guérison du sourd-muet et qui étaient « extrêmement frappés », disons : « Il a bien fait toutes choses : il fait entendre les sourds et parler les muets. »

## 24

### Pourquoi Jésus veut que vous vous reposiez

(Père Joseph-Marie Gilliot)

Chers amis,

« Reposez-vous un peu ». Ce n'est pas moi qui le dis, mais Jésus, à ses apôtres, après leurs labeurs apostoliques. Ce n'est même pas un conseil, mais un ordre formel. Le Seigneur nous invite au repos. N'ayez donc pas de scrupules, mes chers amis, à profiter du dimanche de *Latare* pour vous reposer et vous offrir une saine détente !

### GÉNÉRIQUE

Peut-être certains parmi vous ont-ils quelque réticence intérieure en entendant ce début de vidéo. « Décidément, le niveau baisse ! Ce brave frère ne connaît-il pas la prière scoute : *Seigneur Jésus, apprenez-nous à être généreux, [...] à donner sans compter, à travailler sans chercher le repos.* » Il ne me viendrait pas à l'idée, bien sûr, de contredire l'auteur de cette belle prière, qui n'est autre que saint Ignace de Loyola, le fondateur des jésuites. Mais il est vrai que la question se pose : comment suivre l'invitation au repos du Seigneur sans pour autant renoncer au combat spirituel, qui est au cœur de ce temps de Carême ?

### La vertu d'eutrapélie

La réponse tient en un seul mot, charmant d'ailleurs : eutrapélie. L'eutrapélie, c'est la vertu de la détente, la vertu du jeu, la vertu des vacances. Saint Thomas, que l'on imagine parfois sous des airs sévères et austères, est revenu à plusieurs reprises sur l'importance de cette vertu. Il rapporte cette anecdote, qu'il a lue chez les Pères du désert. Certains s'étaient scandalisés en voyant saint Jean l'évangéliste en train de jouer avec ses disciples. Jean demanda à l'un d'eux, qui portait un arc, de tirer quelques flèches. Lorsque celui-ci l'eut fait plusieurs fois, il lui demanda s'il pourrait continuer toujours. Le tireur répondit que, s'il continuait ainsi, l'arc se briserait. Saint Jean fit alors remarquer qu'il en irait de même pour l'esprit et le corps humains, s'ils ne relâchaient jamais leurs efforts. En effet, nous ne sommes pas de purs esprits. Nous sommes incarnés, et donc sujets à la fatigue, à la pression. Nous

avons besoin, à intervalles réguliers, de détente, et ce serait un péché que de ne pas satisfaire cette exigence de notre nature. Saint Thomas enfonce même le clou : « Ceux qui refusent de se distraire, qui ne racontent jamais de plaisanteries et rebutent ceux qui en disent, ceux-là sont vicieux, pénibles et mal élevés. »

Oui, exercer l'eutrapélie est nécessaire pour soi, mais c'est aussi une charité pour son prochain. Ne pas faire porter aux autres le poids de notre mauvaise humeur, rendre des services avec le sourire, prendre le temps d'écouter une personne qui en a besoin, ou encore accepter d'affronter son neveu dans une interminable partie de petits chevaux... la liste n'est pas exhaustive, je vous laisse le soin de la compléter !

## Ligne de crête entre deux précipices

Mais attention, toute distraction, tout repos n'est pas nécessairement un acte vertueux. Chaque vertu morale, vous le savez, est un juste milieu, comme une ligne de crête entre deux précipices. Par exemple, le courage est le juste milieu entre un défaut de force : la lâcheté, et un excès : la témérité.

Le premier précipice, c'est l'absence d'eutrapélie, l'incapacité à lâcher prise. C'est très souvent un signe d'orgueil : « Je suis la personne indispensable, les choses ne peuvent pas tourner sans moi. » Il faut en effet parfois une bonne dose d'humilité pour accepter de mettre sur pause nos activités habituelles. Charles Péguy parlait du courage de se reposer : *« Je n'aime pas celui qui ne dort pas, dit Dieu. Le sommeil est l'ami de l'homme. Le sommeil est l'ami de Dieu. Et moi-même, je me suis reposé le septième jour. Or on me dit qu'il y a des hommes qui travaillent bien et qui ne dorment pas. Ils ont le courage de travailler. Ils n'ont pas le courage de ne rien faire. De se détendre. De se reposer. De dormir. »* La multiplication des *burn out* est aujourd'hui un signe de cette difficulté à exercer vraiment la vertu d'eutrapélie. Le *burn out* est comme une maladie du don : derrière des élans de générosité, se cache parfois une forme inconsciente de confiance désordonnée dans sa nature, de pélagianisme. C'est le cas de celui qui veut faire le bien à la seule force de ses bras, en oubliant : 1. qu'il est une créature, et donc limité ; 2. que c'est Dieu qui sauve. Accepter de prendre des vacances, de se ressourcer, c'est donc aussi reconnaître la vérité de cette parole du Christ : « Sans moi vous ne pouvez rien faire » (Jn 15, 5). Profitons donc de ces périodes de repos pour passer plus de temps avec le Bon Dieu. Car le cœur de l'homme est ainsi fait qu'il se fatigue lorsqu'il s'égare loin de Dieu. « Mon cœur est sans repos tant qu'il ne repose en vous », disait saint Augustin. Il s'agit, en fait, de refaire nos forces spirituelles, pour repartir ensuite hardiment au combat.

L'autre précipice, vous l'aurez compris, c'est l'excès dans la détente. Il peut prendre plusieurs formes. La paresse d'abord. L'eutrapélie ne signifie pas ne rien faire ! Les grasses matinées, les heures passées à bronzer dans un transat ou sur la plage, ce n'est pas de l'eutrapélie. La détente chrétienne se

prépare, c'est pour cela d'ailleurs que c'est une vertu. Prévoyons quelques bonnes lectures, allons nourrir notre esprit par la contemplation des merveilles de la nature ou du génie des hommes.

Deuxième excès possible : l'intempérance. Le fait de relâcher la pression peut venir bouleverser notre équilibre. Attention donc à l'excès de boisson, aux soirées prolongées, aux relations ambiguës. J'attire votre attention en particulier sur l'usage du portable, d'Internet et des réseaux sociaux. D'abord parce qu'on y trouve à portée de clic des contenus qui sont indignes d'un honnête homme et a fortiori d'un chrétien ; ensuite, parce qu'on est bien souvent esclave de son smartphone, au sens où l'on ne sait plus s'en passer. Alors, pourquoi ne pas relever le défi suivant : passer une semaine, 15 jours, voire jusqu'à Pâques (et plus si affinité), sans aller sur Instagram, WhatsApp YouTube (sauf pour suivre Carême 40, bien sûr !). Et profiter du temps ainsi libéré pour passer des moments de qualité avec les personnes qui m'entourent.

## **En attendant le repos éternel !**

Quel sera le signe que nous avons progressé dans la pratique de l'eutrapélie ? La joie.

Non pas l'excitation stérile et passagère, qui laisse un goût amer, mais le plaisir qui naît spontanément quand on agit bien. Aristote expliquait que la joie est comme la fleur de l'acte bon, le couronnement d'une action conforme à la vertu. La joie, c'est le repos de notre cœur dans le bien. C'est peut-être pour cela, d'ailleurs, que nous aimons les vacances et les temps de repos. Parce qu'ils sont comme un avant-goût du Ciel. Sur terre, nous travaillons, nous peinons, nous fournissons des efforts. Mais toutes ces activités, ces combats sont orientés vers le repos éternel et la joie parfaite qui seront, nous l'espérons, notre récompense. Au ciel, nous goûterons les seules vraies vacances qui nous combleront. Saint Thomas explique que deux choses y feront notre joie : la vision aimante de Dieu, d'abord et avant tout ; et la compagnie amicale de tous les bienheureux. Présence à Dieu et amitié : tel sera le programme de notre repos éternel ; que nos moments de détente sur terre s'en inspirent !

## 4<sup>ÈME</sup> SEMAINE DU CARÊME

25

### Scandales dans l'Église : la réponse des saints

(Père Jourdain-Marie Groetz)

Chers amis,

Dans cette vidéo, je vais vous expliquer **pourquoi** nous avons absolument besoin de l'Église. Et je vais vous donner trois conseils de saints pour mieux l'aimer ; et ce malgré les scandales et les défaillances de certains de ses membres.

### GÉNÉRIQUE

**Pourquoi** avons-nous besoin de l'Église ? Après tout, pourquoi ne pourrions-nous pas croire en Jésus, sans pour autant adhérer à l'Église ? Pour répondre à cette question, nous allons regarder un passage bien connu de l'évangile selon saint Marc. Il s'agit de la profession de Pierre.

« [...] Jésus se rendit avec ses disciples vers les bourgs de Césarée de Philippe, et en chemin il interrogeait ainsi ses disciples : “Qui dit-on que je suis ?” Ils lui dirent : “Jean le Baptiste ; d'autres, Élie ; d'autres, un des prophètes.” Et lui les interrogea : “Et vous, qui dites-vous que je suis ?” Pierre, prenant la parole, lui dit : “Tu es le Christ.” »

Cette parole n'est pas seulement une profession de foi personnelle de la part de Simon Pierre. Car elle trouve son écho dans une autre parole, celle de Notre-Seigneur à Pierre, rapportée par saint Matthieu : « *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église.* »

« Tu es le Christ. » – « Tu es Pierre. »

Autrement dit : parce que Pierre reconnaît Jésus comme le Messie, il entre dans l'œuvre que le Christ a fondée.

Cela est vrai pour nous aussi : **parce que** nous croyons que Jésus est le Fils de Dieu, nous devons **nécessairement** entrer dans l'Église qu'il a fondée.

**Ou, comme le dit saint Cyprien de Carthage : « On ne peut avoir Dieu pour Père, si on n'a pas l'Église pour Mère. »**

L'Église est donc indispensable pour nous comme une **mère** est indispensable pour son enfant. Pourquoi ?

Le *Catéchisme du pape saint Pie X* nous met sur la bonne piste : « L'Église catholique est la société [...] de tous les baptisés qui [...] professent la **même foi** [...] participent aux **mêmes sacrements** et obéissent aux [mêmes] pasteurs [...], principalement au Pontife romain. »

D'après cette description, on voit bien que l'Église est pour nous comme une mère :

- par les sacrements, elle nous donne la VIE ;
- par la foi, elle nous INSTRUIT ;
- par ses pasteurs, elle VEILLE SUR NOUS.

Nous allons brièvement développer chacun de ces points, avant d'en venir aux conseils pratiques des saints.

## **L'Église, notre mère**

**Premièrement**, l'Église est notre mère, parce que, comme une maman, elle transmet la vie à ses enfants. Non pas la vie biologique que nous possédons déjà, mais cette autre vie qui circule en nous, la vie de la grâce. En sachant que cette vie de la grâce est une participation à la vie même de Dieu. L'Église, quand elle nous administre le sacrement du baptême, nous donne la vie de la grâce et fait de nous des enfants de Dieu, membres de Jésus-Christ.

**Deuxièmement**, une maman apprend à ses enfants leurs premiers mots. De même, par la foi qu'elle nous transmet, l'Église nous apprend à parler **de Dieu**. Elle nous l'apprend au moyen du catéchisme, des sermons, du magistère... Elle nous apprend aussi comment parler **à Dieu**, en nous enseignant comment prier, notamment par la sainte liturgie.

**Troisièmement**, une mère veille sur ses enfants. De même, les prêtres, les évêques et le pape veillent sur cette grande famille qu'est l'Église : ils organisent les activités communes (par exemple les messes) ; ils veillent aux besoins spirituels de chacun, à la bonne entente entre les enfants de l'Église, et parfois corrigent les mauvais comportements.

## Trois conseils pour aimer l'Église

Si l'Église est notre mère, la santé de cette mère nous inquiète. Et cette inquiétude est partagée par ceux qui sont nos pasteurs.

Voici des paroles poignantes prononcées le Vendredi Saint 2005 par le cardinal Joseph Ratzinger et qui gardent, hélas, toute leur actualité.

« Seigneur, votre Église nous semble une barque prête à couler, une barque qui prend l'eau de toute part. Et, dans votre champ, nous voyons plus d'ivraie que de bon grain. Les vêtements et le visage si sales de votre Église nous effraient. »

Ces problèmes ne sont pas propres à l'Église du 21<sup>e</sup> siècle. Car, si nous continuons la lecture de saint Matthieu, nous voyons comme Jésus reprend fortement Simon Pierre, qui pourtant sera plus tard le chef de son Église :

« Il commença à leur enseigner qu'il fallait que le Fils de l'homme souffrît beaucoup, qu'il fût rejeté par les anciens, par les grands-prêtres et les scribes, qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât trois jours après. Et c'est ouvertement qu'il donnait cet enseignement. Pierre, le prenant à part, se mit à le reprendre. Mais Jésus, se retournant et voyant ses disciples, reprit Pierre, en disant : "Va-t'en ! Arrière de moi, Satan ! car tu n'as pas le sens des choses de Dieu, mais [celui] des choses des hommes." »

Si Notre-Seigneur a repris si vivement Pierre, ce n'est pas pour nous décourager à suivre Pierre et son Église, mais pour nous pousser à mieux l'aimer et à la défendre, malgré l'insuffisance parfois de ses pasteurs.

Pour cela, les saints nous donnent trois conseils pratiques.

**1<sup>o</sup>** Le premier conseil est de saint Dominique Savio. Ce jeune saint, disciple de saint Jean Bosco, aimait répéter : « D'un prêtre, on parle en bien ou on n'en parle pas. »

Les saints ne sont pas naïfs ; saint Dominique Savio savait parfaitement qu'il existe des prêtres pleins de défauts et même de mauvais prêtres. Mais, de ces défauts, il n'en parlait pas, sauf si la charité l'y obligeait.

Ce que saint Dominique Savio dit pour les prêtres, nous devons aussi le pratiquer pour l'Église : de l'Épouse de Notre-Seigneur, on en parle en bien ou on n'en parle pas.

Cela ne veut pas dire qu'il n'est pas bien d'avoir parfois une discussion calme avec un prêtre ou une discussion en famille sur de légitimes inquiétudes. Cela peut même être nécessaire pour protéger nos enfants, nos proches de certaines erreurs qui sont répandues – parfois même par des évêques et des

cardinaux. Mais il ne faut pas que ces problèmes deviennent un sujet habituel de nos conversations de parvis après la messe, de table ou de comptoir.

Il reste, évidemment, que des actes graves doivent être dénoncés aux autorités compétentes.

2° Le deuxième conseil nous est transmis par Catherine de Sienne, illustre sainte de l'Ordre dominicain. C'est Notre-Seigneur qui parle à sainte Catherine : « Prends tes sueurs, prends tes larmes, puise-les dans l'océan de ma charité, et avec elles [...], lave la face de mon Épouse. Je te promets que ce remède lui rendra sa beauté. Ce n'est ni le glaive, ni la guerre, ni la violence qui lui rendrait sa beauté [*je traduis : ce ne sont ni les propos de table, ni l'agitation des réseaux sociaux*], mais la prière douce et humble, les sueurs et les larmes répandues par mes serviteurs avec un désir ardent... »

3° Le troisième conseil est de Mère Teresa. Un jour, un journaliste lui demandait ce qui devait changer en premier dans l'Église. Mère Teresa réfléchit un instant, puis donna cette réponse aussi brève que décisive : « Ce qui doit changer dans l'Église en premier ? Vous et moi ! »

Si nous voulons hâter la vraie réforme de l'Église, commençons par nous réformer nous-mêmes. On peut commencer par ceci : concrètement, que chacun de nous, durant ce Carême, fasse un examen de conscience approfondi et aille faire une bonne confession.

## 26

### Le jour où les apôtres ont vu la gloire de Jésus

(Père Augustin-Marie Aubry, prieur)

Chers amis,

La transfiguration est une des scènes les plus impressionnantes de toute la vie terrestre du Seigneur Jésus. Montons ensemble sur la montagne du Thabor, avec Pierre, Jacques et Jean, pour rentrer dans ce grand mystère.

### GÉNÉRIQUE

Laissons-nous transformer par la lumière qui rayonne du Christ notre Dieu. Écoutons la voix qui sort de la nuée pour nous instruire et nous guider. Le Thabor est comme un résumé de notre vie spirituelle à la suite du Christ : montagne, lumière et voix.

### Gravir la montagne

Et d'abord il faut gravir la montagne. N'ayez pas à l'esprit l'Everest ou l'Himalaya, mais plutôt quelque point haut, qui demande un certain effort, sans toutefois exiger compétence hors norme ou matériel professionnel. La vie spirituelle avec le Christ est pour tous, sans piolet ni chaussures d'alpinisme, mais seulement le désir de le suivre et l'effort pour quitter la vallée, métaphore de la routine et de la distraction.

Dans mon imagination, le Thabor ressemble à quelque chose comme le mont Gargo, bien connu de ceux qui marchent dans les Causses. Sans être surhumaine, l'ascension demande un peu de temps et d'effort et, pour cette raison, on se retrouve vite seul sur des sentiers empruntés surtout par les chèvres. Au sommet, on goûte une vue panoramique, la liberté d'un regard qui ne rencontre aucune borne sinon le ciel.

Saint Marc, dans sa description de la scène, insiste sur cette solitude : les trois apôtres sont conduits « sur une haute montagne », « à l'écart », « seuls ».

Pour que Dieu se révèle à l'âme, il faut la solitude. Dieu certes peut nous toucher dans d'autres circonstances : les cérémonies du culte divin, la lecture de sa Bible, lors d'une rencontre qu'il utilisera pour notre instruction, et même dans la presse d'une rame de métro à l'heure de pointe.

Mais ne mettons pas de côté trop vite la solitude. C'est un conseil très clair que donne Jésus dans son discours sur la montagne : « Pour toi, quand tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte, et prie ton Père qui est là, dans le secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra » (Mt 6, 6).

Gravir la montagne pour entrer dans la solitude. Chercher la solitude pour rencontrer l'Unique. Être « seul avec le Seul », selon le mot de sainte Élisabeth de la Trinité.

## Rentrer dans la lumière

Sur la montagne, les trois disciples sont témoins d'une scène extraordinaire, unique dans l'Évangile, et qui les marquera profondément. Jésus est « transfiguré devant eux ». Le grec, dans Marc et Matthieu, évoque une « métamorphose », un changement d'apparence, que Luc exprime en disant que « l'aspect de son visage devint autre ». D'où vient cette transformation ? Une lumière qui émane du Seigneur, qui baigne toute sa personne, jusqu'à ses vêtements. Marc souligne cette blancheur éclatante par une expression très concrète : c'était si blanc « qu'aucun foulon sur la terre ne peut blanchir de la sorte ». Et, quand on porte un habit blanc toute l'année, l'image est très parlante, surtout pour les frères lingers qui font les lessives ! Le visage, le corps tout entier, les vêtements eux-mêmes deviennent le messager et le véhicule du mystère du Christ. La gloire intérieure de son âme se révèle jusque dans son extérieur.

Que révèlent blancheur, éclat, lumière ? Le mystère du Fils de l'Homme, qui a tout d'un homme, mais dont la personnalité est divine. Sur le Thabor, la divinité vient enluminer l'humanité. Le Christ notre Dieu manifeste à ses disciples le fond de ce mystère.

Il est, lui, le Verbe de Dieu, « Lumière née de la Lumière », et cette lumière est venue dans le monde et sa gloire se fait connaître à ceux qu'il a choisis, qu'il a conduits sur la montagne et qui acceptent de recevoir la grâce de son amitié. C'est cela que nous devons chercher, quêter, dans la prière. Seul sur la montagne, je dois entrer dans la lumière révélée par le Fils qui me conduit jusqu'au Père.

Dieu se révèle à ceux qui rentrent dans ses voies, dans ses vues. Si je suis mes voies, mon chemin, mes vues, ma propre manière de penser et d'agir, il est peu probable que je reçoive d'en-haut sa lumière. Je dois faire silence, recevoir sa lumière, écouter sa voix.

## Écouter la voix

La montagne, baignée par cette lumière divine, devient le lieu d'un échange, d'une conversation. Le Seigneur s'entretient avec Élie et Moïse. Saint Luc précise que l'échange porte sur « l'exode » – c'est le mot employé – que Jésus doit accomplir à Jérusalem : le passage de ce monde à son Père, moyennant sa passion rédemptrice. Pierre prend la parole pour entrer dans la conversation et la faire durer : « Il nous est bon d'être ici, faisons trois tentes... » La réponse est immédiate : une nuée les couvre de son ombre. De la nuée, une voix : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écoutez-le. »

La lumière a disparu, la montagne s'obscurcit. C'est le moment de l'échange des voix. Mais, plus qu'une invitation à parler, la nuée est une invitation à écouter. La voix de Dieu qui se fait entendre désigne le Fils bien-aimé qu'il faut écouter. Je précise que cette écoute n'est pas seulement, n'est pas d'abord une écoute des sons extérieurs. Elle est essentiellement écoute de la voix de Dieu dans l'âme. Soyons même plus clairs encore : les sourds, ceux qui sont privés de l'ouïe, ont une vie intérieure, plus difficile à saisir pour l'extérieur, parce que plus difficilement communicable, mais évidemment réelle et sans doute aiguës par cette carence. Comme l'aveugle qui développe le sens de l'ouïe.

Mais ce dont nous parlons présentement est ce discours qui se fait dans l'âme et que l'on peut distinguer. Il y a cette voix de la conscience, qui est comme la sagesse de Dieu imprimée dans l'âme de tout homme et qui lui guide les grands principes pour gouverner son existence. Cette voix est l'expression de la loi naturelle et Dieu nous parle par elle. Il y aussi une autre voix que l'âme peut entendre, et qui s'adresse à elle plus personnellement, sans bruit de paroles, mais en lui donnant des inspirations dans la vie intérieure : compréhension plus profonde d'un mystère révélé, invitation à abandonner telle habitude nuisible à la vie intérieure, incitation à poser tel acte de charité qui coûte à notre amour-propre, etc. L'âme attentive recueille ces paroles intérieures et les met en pratique ; l'âme dispersée n'entend rien et avance sans écouter. Quelle sorte d'âme serez-vous ?

Vous avez le goût de suivre le Christ ? Imitez Pierre, Jacques et Jean ! Gravissez la montagne pour chercher la solitude, entrez dans la lumière qui nous vient d'en haut, écoutez sa voix qui se fait entendre dans le silence de l'âme.

## 27

### Ce que Jésus dit vraiment sur le divorce

(Père Joseph-Marie Gilliot)

Chers amis,

Il suffit de quelques mots. Quatre pour être précis : « Oui, je le veux ! » Cette phrase prononcée chacun son tour par les fiancés, au pied de l'autel, devant leurs témoins, leurs familles et leurs amis, les unit comme mari et femme, pour toute la vie. Car, oui, un mariage sacramentel valide, une fois qu'il a été consommé, est indissoluble : seule la mort d'un des conjoints y met fin.

### GÉNÉRIQUE

C'est ce que rappelle Jésus aux pharisiens, qui l'interrogeaient sur la possibilité pour un homme de répudier sa femme : « Au commencement, Dieu créa l'homme et la femme. C'est pourquoi, l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et les deux deviendront une seule chair [...] Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni. » Et Jésus en tire la conséquence : « Celui qui répudie sa femme et en épouse une autre commet un adultère à son égard ; et, si une femme quitte son mari et en épouse un autre, elle commet un adultère. »

### L'amour conjugal est un choix

Alors, il y a sûrement parmi vous des personnes que cette exigence de Jésus choque. Mais, mon Père, comment peut-on aimer pour toujours, c'est impossible ! Erreur, chers amis. Car l'amour dont il est question dans le mariage n'est pas simplement une affaire de sentiments. Les sentiments, comme chacun sait, fluctuent. Il y a des hauts et des bas. Mais, plus profond que le ressenti, il y a la volonté et le choix personnel. Oui, l'amour conjugal est une décision. Un choix à renouveler chaque jour. Le choix de faire confiance, de donner sans compter, pour le bonheur de ceux qu'on aime. Dans les joies comme dans les épreuves.

Parmi les nombreux termes latins qui désignent ce qui a trait au sacrement du mariage, il en est un sur lequel j'aimerais m'arrêter. Les époux sont des conjoints, du latin con-jugum, qui signifie, littéralement, être sous un même joug. Un joug, vous le savez, c'est une pièce de bois permettant

d'atteler deux animaux de trait pour exploiter au mieux leur force de traction. Alors, je vous l'accorde, j'aurais pu trouver une image plus romantique. Mais il me semble que cette image du joug est d'une grande richesse pour décrire la vie matrimoniale. Car le joug unit pour la fécondité, le joug soutient en vue de la sainteté.

## Le joug unit pour la fécondité

La première fonction du joug est d'unir. « Il n'est pas bon pour l'homme d'être seul » (Gn 2, 18) : c'est une des toutes premières paroles de Dieu dans la Bible. Oui, car la solitude, surtout depuis que notre nature a été blessée par le péché originel, peut facilement incliner l'homme à l'égoïsme, au repli sur soi. Si cette tendance n'est pas combattue, elle aboutit à une fermeture tragique de l'homme sur lui-même, qui pense pouvoir se suffire à lui-même. En se mariant, un homme et une femme choisissent d'extirper de leur cœur ces ferments d'égoïsme, en acceptant que leur bonheur, désormais, dépende aussi de la personne qu'ils épousent. C'est donc un choix courageux : proposer son amour à quelqu'un, c'est lui ouvrir son cœur, lui livrer les clés de son âme, et lui donner une certaine prise sur ce qu'il y a de plus intime en nous. Mais c'est un choix nécessaire, car une vie n'est grande que dans la mesure où elle est donnée. Par le mariage, deux existences sont indissociablement unies. Il faudra penser et décider à deux, que ce soit pour les grands choix de votre foyer... ou pour la couleur du papier peint de la salle de bain ! Ce qui impliquera des renoncements, coûteux parfois. Deux êtres sous un même joug ne peuvent avancer que s'ils s'accordent l'un à l'autre. Si l'un des deux veut prendre la tangente, il pénalise l'ensemble, et le fragile attelage en est réduit à faire du surplace.

Alors, oui, se renoncer pour se donner à l'autre est la condition qui permet à une union d'être féconde. « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jn 12, 24). Oui, chers amis, les époux sont appelés à porter du fruit. Unis sous le joug du mariage, ils ont le devoir de réaliser ce pourquoi le mariage a été institué. Le Bon Dieu l'a ordonné à Adam et Ève, et à travers eux, à tous les foyers de l'histoire du monde : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre » (Gn 1, 28). Comme l'a rappelé le concile Vatican II : « C'est par sa nature même que l'institution du mariage et l'amour conjugal sont ordonnés à la procréation et à l'éducation qui, tel un sommet, en constituent le couronnement » (*Gaudium et spes*, 48, § 1). N'ayez donc pas peur d'accueillir avec générosité les enfants que le Bon Dieu veut vous donner. Certes, cette générosité n'est pas inconditionnelle, elle doit être associée à la prudence qui discerne dans quelle mesure une nouvelle naissance est raisonnable. Mais notre monde a besoin de chrétiens. Et y a-t-il une action plus noble que de donner la vie à des êtres appelés à vivre éternellement dans la joie de Dieu ? En donnant la vie sur terre, vous contribuez à peupler le Ciel !

## Le joug soutient pour la sainteté

Le bienheureux Charles de Habsbourg, à la veille de son mariage, a déclaré à Zita, sa future épouse : « Maintenant, nous devons nous entraider mutuellement pour aller au Ciel. » Oui, le mariage est un chemin de sainteté. Car aimer quelqu'un, c'est vouloir du bien à cette personne. Or le bien que le chrétien veut pour son prochain, c'est que ce dernier aille au Ciel. Donc, aimer de charité, c'est vouloir pour nos proches qu'ils soient à Dieu, qu'ils fassent de Dieu le centre de leur vie et trouvent en lui leur joie et leur vrai bonheur.

Les personnes mariées qui m'écoutent ont sans doute déjà eu la grâce d'expérimenter combien l'amour mutuel et réciproque est un puissant soutien dans les épreuves. Car, oui, le sacrement du mariage engage les époux sur un chemin où ils rencontreront la croix. Et il ne peut en être autrement, puisque la croix est le seul moyen pour aller à Dieu. Le joug du mariage prend parfois la forme d'une croix. Mais alors, vous n'êtes plus seuls à le porter. Un autre le porte avec vous. Celui qui a dit : « Chargez-vous de mon joug, et mettez-vous à mon école [...] et vous trouverez soulagement pour vos âmes. Car mon joug est suave, et mon fardeau léger » (Mt 11, 29-30). Votre amour d'époux doit ressembler à l'amour de Jésus, et l'amour de Jésus est un amour qui va jusqu'au bout, jusqu'à la mort sur la croix. Comme l'écrit Saint Paul : « Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même à la mort pour elle » (Ep 5, 25). Car le mariage est le sacrement, c'est-à-dire le signe sensible, visible, de l'amour du Christ pour l'Église, son épouse.

Oui, le bonheur d'un couple passe par là. La famille est un immense lieu de bonheur, parce que c'est un lieu d'amour, donc un lieu au centre duquel se dresse la croix, source de tout amour. Comme dit saint Paul, « ce mystère est grand, il s'applique au Christ et à l'Église ! » (Ep 5, 31). Chers époux, l'Église vous confie un immense trésor : elle vous demande d'être les témoins de l'amour même dont Jésus a aimé l'humanité.

Alors, chers amis, courage ! Quand le joug du mariage devient lourd, tout en vous appuyant sur la grâce de Dieu et les secours humains appropriés, souvenez-vous du jour, où, au pied de l'autel, vous avez dit : « Oui, je le veux. »

## 28

### Pourquoi les petits enseignent les grands

(Frère André-Marie Mwanza)

Chers amis,

L'esprit du monde nous fait surtout voir ce qui est grand, ce qui est fort. Nous admirons les personnes riches et puissantes. Mais le Seigneur, dans l'Évangile, attire notre attention sur ce qui est petit, ce qui est faible, ce qui est marginal.

### GÉNÉRIQUE

Il nous invite même à revenir à l'enfance : « *Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas, car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent. Amen, je vous le dis : celui qui n'accueille pas le royaume de Dieu à la manière d'un enfant n'y entrera pas.* » (M 10, 14-15).

### L'enfant, modèle de confiance et d'abandon

On peut se demander pourquoi Jésus veut que nous soyons comme des enfants. En général, ce sont les enfants qui veulent faire comme les adultes. Il se pourrait bien que, pour une fois, ce soient les adultes qui aient quelque chose à apprendre des enfants. Oui, les enfants sont nos maîtres en matière de confiance et d'abandon. Contrairement à ce que dit la déclaration des droits de l'homme, les hommes ne naissent pas libres, à tout point de vue. Ils naissent totalement dépendants de leurs mères, et ils le restent encore de nombreuses années. Et c'est une bonne chose ! Car, sinon, leur vie serait menacée. L'enfant est donc totalement dépendant de ses parents. Il ne peut pas vivre sans eux. Et, d'ailleurs, il ne veut pas vivre sans eux. Il connaît trop sa faiblesse, et il sait qu'il ne peut pas tout faire par lui-même. Alors, il n'a pas honte de réclamer l'aide de ses parents. D'autant plus qu'il est certain qu'ils veulent son bien. C'est pourquoi il a totalement confiance. L'enfant n'a pas non plus de projet pour l'avenir. Il s'en remet totalement à ceux qui s'occupent de lui. L'attitude de confiance et d'abandon que les enfants ont vis-à-vis de leurs parents, Dieu veut que nous l'ayons vis-à-vis de lui. C'est pourquoi le Christ nous a appris à nommer Dieu « notre Père ». En devenant chrétiens, nous devenons enfants de Dieu,

c'est-à-dire volontairement dépendants de Dieu. Si nous savons tout recevoir de Dieu, comme des enfants, nous recevrons aussi son Royaume en héritage.

Tout cela va contre l'esprit du monde, qui veut que l'homme soit totalement libre et autonome. Mais, comme je l'ai dit, les hommes ne naissent pas absolument libres, mais dépendants, et c'est pour leur bien. Dès son entrée dans le monde, l'homme est mis dans une position de dépendance totale, pour lui montrer qu'il ne peut recevoir la vie et le salut que d'un autre. Il est fait pour s'en remettre à plus grand que lui. D'abord ses parents, et finalement Dieu.

Si l'homme retrouve les yeux de son enfance, il peut voir combien le monde est rempli de Dieu. L'enfant a cette capacité à s'émerveiller de tout ce qu'il voit : un papillon, une fleur, un arc-en-ciel, la neige qui tombe du ciel. Pour lui, tout est « magique », tout est « mystérieux ». Rien n'est banal. Tout est surprenant. Mais nous, les grands, nous sommes des blasés de la vie ! Nous croyons avoir déjà tout vu. En fait, nous ne savons plus regarder. Nous plaquons souvent nos idées sur la réalité. Nous n'avons plus la simplicité de voir les choses telles qu'elles sont. Nous les voyons telles que nous voudrions qu'elles soient. Nous sommes enfermés en nous-mêmes. Nous ne sommes plus frappés par le monde qui nous entoure. Et pourtant, c'est là que Dieu veut nous rejoindre. Il est présent en toute chose : les événements, les rencontres, les lectures. Tout est providence divine.

## **Le pauvre, autre modèle de confiance et d'abandon**

Le pauvre est aussi une figure que l'Évangile nous donne en exemple. Comme l'enfant, le pauvre n'a pas toujours les moyens de s'en sortir seul. Plus que tout autre, il est lucide sur le caractère précaire de l'existence humaine. L'homme n'est pas grand-chose. Tout ce qu'il a, et même tout ce qu'il est, il l'a reçu. Et tout peut lui être retiré. Le pauvre en a conscience. Il est beaucoup plus exposé aux malheurs que le riche. Il n'a pas de réserves, de capital, pour faire face aux problèmes imprévus. Et, s'il est victime d'injustices, il n'a pas d'amis haut placés pour le défendre. Il ne peut qu'espérer dans la compassion d'autrui.

Là aussi, donner le pauvre en exemple va contre la mentalité actuelle ; dans ce monde où règne la loi du profit, de l'efficacité, de la jouissance, de l'indépendance. C'est sûr que, dans un monde matérialiste, le pauvre sera toujours le dernier. Mais, dans un monde qui fait place au spirituel, le pauvre peut être premier. Et la bonne nouvelle pour lui, c'est que ce monde a en lui quelque chose de transcendant, de spirituel, que tout le monde peut recevoir, et même gratuitement. C'est « *l'amour de Dieu, répandu dans nos cœurs par le Saint Esprit* » (Rm 5, 5). Celui qui n'est pas satisfait par cette vie terrestre, qui n'y trouve pas son paradis, est le plus disposé à recevoir cet amour. C'est pourquoi le

Royaume de Dieu sera à ceux qui auront été animés par l'esprit de pauvreté. « *Heureux les pauvres d'esprit !* » (Mt 5, 3).

## Dieu s'identifie aux petits

Il ne s'agit pas simplement de vouloir être comme un pauvre. Il faut vouloir être avec les pauvres, les fréquenter. Ce sont eux qui peuvent nous apprendre concrètement ce qu'est la pauvreté, puisqu'ils la vivent déjà. Dans sa belle exhortation apostolique sur l'amour des pauvres, *Dilexi te*, le Saint-Père a rappelé l'importance d'être proche des pauvres. Non pas pour des raisons idéologiques, mais tout simplement parce que le Christ s'est fait l'un d'entre eux, et il continue à s'identifier à eux. Et cela au point qu'au jour du jugement tout ce que nous aurons fait pour les pauvres sera compté comme quelque chose que nous aurons fait pour le Christ (cf. Mt 25, 31-46).

Il y a une tradition ancienne dans les monastères de laisser une place vide à table, pour accueillir un pauvre qui se présenterait à l'improviste. C'est la place du pauvre. Nous pouvons tous nous demander quelle est la place du pauvre dans notre vie ; et quel regard nous posons sur lui. Si notre regard n'est pas un regard de foi et de charité, alors demandons à Dieu de le transformer.

Mes frères, mes sœurs, accueillons l'Évangile comme des enfants, avec simplicité. Ne faisons pas des raisonnements tortueux, pour diminuer les exigences de l'Évangile, et les adapter à nos idées. Soyons ouverts à plus grand que nous, en nous reconnaissant petits. C'est la condition pour entrer dans le Royaume des Cieux.

## 29

### Ce qui vous empêche de suivre le Christ

(Frère Damien-Marie Gallian)

Chers amis,

Un homme accourt vers Jésus, se jette à genoux et lui demande comment accéder au Ciel. C'est un jeune homme droit, un « bon élève » qui a tout observé depuis toujours. Mais il est riche. Alors, à l'invitation de Jésus : « *Viens, suis-moi* », le visage du jeune homme s'assombrit et il finit par s'éloigner.

### GÉNÉRIQUE

Encore aujourd'hui, le sujet de la vocation, c'est un peu comme celui du « manger bio et local ». On est prêt à en vanter les mérites avec beaucoup d'enthousiasme, mais à condition que cela reste dans le champ du voisin.

Pourtant, si la vie religieuse ou le sacerdoce consistent avant tout à vivre dans l'intimité même de Jésus, pourquoi cherchons-nous si souvent à éviter son regard ? Pourquoi cette peur de lui dire enfin « oui » ?

Alors, je vous propose aujourd'hui deux objectifs :

- (1) Écarter quatre mauvaises raisons de croire que le sujet de la vocation ne vous concerne pas.
- (2) Vous donner trois moyens concrets qui vous aideront à mener un discernement efficace, dès aujourd'hui.

### Les quatre mauvaises raisons

(1) « *J'ai toujours ressenti un appel à me marier. La question de la vocation ne me concerne donc pas.* » Erreur fatale, très répandue aujourd'hui malheureusement. Oui, on a tous la « vocation » au mariage, car c'est une vocation universelle. Autrement dit, pas besoin d'un appel spécial de Dieu pour se marier. N'attends donc surtout pas de ne plus avoir de désir de fonder une famille pour enfin te poser des questions sur ta vocation, car tu risques d'attendre longtemps ! Résumons donc : « Je me sens appelé au

mariage. Bonne nouvelle, je suis bien tout à fait humain. La vraie question désormais pour moi est : est-ce que Dieu m'appelle à une vocation spéciale ? »

(2) « *J'arrive à peine à me rendre à la messe tous les dimanches, alors ne me parlez pas de devenir moine, religieuse ou curé !* » Il est vrai qu'à force de lire des vies de saints, le plus souvent religieux, religieuses ou prêtres, on finit par associer le mot religieux ou prêtre au mot saint. Et donc, on ne se sent plus concerné. Or c'est aussi absurde que d'associer le mot université à prix Nobel et finalement renoncer à toute étude universitaire. Ou bien ce serait aussi absurde que d'attendre d'être un virtuose en piano pour s'inscrire à une école de musique. Chers amis, la vie religieuse est avant tout une école pour se perfectionner et non un refuge pour parfaits ! De la même manière, pas besoin d'être déjà parvenu à une haute sainteté pour devenir prêtre. En revanche, il y a un besoin urgent de prêtres pour rendre saints les chrétiens ! Pour résumer donc : n'attends pas d'être un saint pour devenir religieux, religieuse ou pour entrer au séminaire.

(3) « *Je n'ai pas fait un doctorat en méta-tautologie pour me retrouver à traire des laitières dans une abbaye perdue dans la montagne !* » Eh bien, chers amis, voici la réaction du jeune homme riche, dans sa version moderne. Pour certains, leur fortune ne sera pas leur porte-monnaie, mais une belle carrière déjà commencée, des études prestigieuses. Pour d'autres, ce seront leurs parents ou cercles d'amis. Pourtant, nous savons tous parfaitement que ces biens sont passagers. Regardons plutôt le jeune Matthieu dans l'Évangile, confortablement assis à son bureau d'agent du fisc romain, qui laisse tout, se lève et suit Jésus. Soyons donc prêts, chers amis ; soyons prêts à quitter même nos plus grandes fortunes pour le seul bien éternel, Dieu.

(4) « *Tant que je n'aurai pas reçu une visite de mon saint patron pour m'annoncer que Dieu m'appelle, je ne me lancerai pas.* » Nous sommes tous en quête de certitude absolue, c'est vrai. Nous voulons tous qu'un beau séraphin vienne un jour dans notre chambre nous transmettre l'appel de Dieu. Mais Dieu n'agit pas ainsi, d'ordinaire. N'attends donc pas d'avoir ta propre apparition sur un chemin de Damas pour dire oui à Dieu.

Résumons brièvement cette première partie. (1) Tout être humain a « vocation » au mariage. Même saint Jean Bosco, sainte Thérèse de Lisieux l'avaient. Ce n'est donc pas un motif valable pour ne pas discerner. (2) La vie religieuse est une école pour devenir parfait et non un refuge pour chrétiens déjà saints. N'attends donc pas de dire autant de chapelets que Padre Pio pour répondre à l'appel de Dieu. (3) Soyons prêts à quitter nos plus grandes fortunes pour Jésus. La vie est une heure passagère, avant l'éternité. (4) Enfin, n'attendons pas des signes extraordinaires pour nous lancer, on n'a pas tous le destin de sainte Jeanne d'Arc !

## Trois conseils pour bien discerner

Désormais, j'aimerais vous donner trois moyens de vivre un discernement efficace :

**(1) S'entourer, se faire conseiller.** On n'insistera jamais assez sur l'importance d'avoir un père spirituel. C'est bien sûr à moi de décider à la fin, mais mon père spirituel est là pour m'aider à bien décider. C'est en quelque sorte un intermédiaire par lequel Jésus me parle.

**(2) Prie... Prie beaucoup.** Afin de recevoir la lumière du Saint-Esprit. À la suite de l'aveugle de l'Évangile, disons souvent à Jésus : « Seigneur, faites que je voie ! » Faites que je voie votre volonté pour moi. Le père Lacordaire, grand prédicateur dominicain, disait à ce sujet : « Le plus sûr moyen de connaître sa vocation, c'est de se tenir prêt pour tout ce que Dieu voudra. » Or, on le sait bien, cet esprit d'abandon à la volonté de Dieu naît avant tout dans la prière.

**(3) Affronte le réel.** Si tu connais mal une communauté qui t'attire, visite-la quelques jours. Pose-toi des questions : qu'est-ce qu'un prêtre ? Qu'est-ce que la vie bénédictine, carmélitaine, dominicaine ? Ai-je les aptitudes requises pour telle vocation ? Rencontre le père maître des novices, le supérieur du séminaire, ils t'aideront à juger de tes aptitudes et de ton intention. Enfin, ayons le courage de faire un essai, les postulats et noviciats sont justement faits pour discerner ! Un essai de quelques mois n'engage à rien, si ce n'est à avancer d'un pas de géant dans son discernement, quelle que soit l'issue.

Bref, entoure-toi, prie beaucoup et affronte le réel.

## « Viens ! Suis-moi ! »

Pour conclure, j'aimerais vous dire ceci. Un jour, Jésus disait à ses apôtres cette parole : « La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux. » Chers amis, ne voyez-vous pas la moisson qui déjà jaunit et se perd, faute de moissonneurs ? Ne voyez-vous pas, au sein des immenses continents, ces milliers d'âmes qui attendent les bienfaits de la croix de Jésus ? Et chez nous, dans notre beau pays, ne voyez-vous pas nos villes et nos campagnes peuplées de Français qui attendent qu'on leur annonce l'Évangile ? Alors, si tu cherches à ta vie une noble orientation, de grands desseins à réaliser : écoute ! écoute la voix du Seigneur. « Viens ! Suis-moi ! » Que celui qui peut comprendre, comprenne !

## 30

### La vraie grandeur selon Jésus vous surprendra

(Père Augustin-Marie Aubry, prieur)

Chers amis,

Aujourd'hui, on assiste à une querelle au sein du groupe des apôtres ! Une dispute au sein du collège apostolique ? Oui, ça arrive dans tout groupe humain, même parmi les personnes les mieux disposées.

### GÉNÉRIQUE

Et, quand on réalise que les apôtres, pourtant à l'école de Jésus depuis plusieurs mois, sont loin d'avoir rejeté toute ambition humaine, on n'a pas de peine à comprendre qu'il y ait pu avoir des disputes au sein des Douze. Mais ce qui est plus intéressant, c'est de voir comment Jésus résout le différend. Et nous allons voir que, d'une banale altercation, le Seigneur tire une leçon de longue portée, de très longue portée.

### Deux ambitieux

Rappelons la scène en quelques mots. Jésus et ses disciples sont en route pour Jérusalem. Cette destination met tout le groupe dans l'angoisse, car ils imaginent déjà l'arrestation de Jésus, désormais surveillé. Jésus s'adresse en particulier aux apôtres et leur annonce pour la troisième fois sa Passion : « Voici que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme va être livré aux grands-prêtres et aux scribes ; ils le condamneront à mort et le livreront aux païens, ils le bafoueraient, cracheraient sur lui, le flagelleront et le mettront à mort, et trois jours après il ressuscitera » (Mc 10, 33-34).

Il y en a deux parmi les Douze que cette perspective n'effraie pas, loin de là. Ce sont des cœurs impétueux. Jacques et Jean, que Jésus a surnommé « Fils du tonnerre » (Mc 3, 17), entrevoient de la bagarre, la victoire finale du Messie, et donc quelques bonnes places à prendre. « Accorde-nous de siéger, l'un à ta droite, l'autre à ta gauche, dans ta gloire » (Mc 10, 37). Jésus parle de sa Passion, eux débordent d'ambition. Il tâche de les éclairer sur sa mission : il doit boire un calice très amer, être plongé dans un baptême de souffrance.

Les dix autres, qui ont entendu la demande des deux ambitieux, sont scandalisés. Comment ! Jacques et Jean sont à se mettre en avant...

## La réponse du Maître

De cette dispute collégiale, le Maître tire occasion pour les enseigner tous, et notamment sur ce qu'il attend d'un chef selon l'Évangile. Sa leçon est simple, sans détour. De ses apôtres, qu'il enverra un jour en mission dans le monde entier, il attend une seule attitude : l'esprit de service à l'imitation du Fils de l'homme.

« Celui qui voudra devenir grand parmi vous se fera votre serviteur, et celui qui voudra être le premier parmi vous se fera l'esclave de tous » (Mc 10, 44) Cette attitude d'humilité dans la charge de l'autorité tire son exemple du Christ lui-même : « Aussi bien, le Fils de l'homme lui-même n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour une multitude » (Mc 10, 45).

Pour que sa leçon soit bien claire, il a soin de marquer la différence entre l'esprit de service qu'il attend de ses apôtres, et la manière dont le monde de son temps conçoit la charge de l'autorité sur les autres : « Vous savez que ceux qu'on regarde comme les chefs de nations leur commandent en maîtres et que les grands leur font sentir leur pouvoir » (Mc 10, 42). J'ai dit le monde de son temps, mais reconnaissons que ça n'a pas vraiment changé, malgré toutes les révolutions politiques... Bien souvent, l'autorité, au lieu de mener le groupe dont elle a la charge à la réalisation de son bien commun, fait sentir son pouvoir et capte pour elle les bénéfices de sa situation. Elle se sert au lieu de servir. Jésus prévient : « Il ne doit pas en être ainsi parmi vous ! » (Mc 10, 43).

Jésus ouvre là le chemin d'une profonde réforme spirituelle, qui était vraie du temps des apôtres, qui est vraie aujourd'hui et qui sera vraie demain, tant qu'il y aura des hommes chargés d'autres hommes. Or il est impossible à l'homme de vivre sans communauté, et donc sans autorité, quelle que soit la manière dont elle s'organise. À l'occasion de cette querelle d'apôtres, nous pouvons souligner le rapport profond qui existe entre autorité, service et bien commun. L'autorité est au service du bien commun, c'est son nord magnétique. De ce fait, l'autorité doit exercer cette charge – poursuivre et favoriser le bien commun – « en esprit de service », c'est-à-dire au bénéfice de tous ceux qui participent à ce bien commun, sans les écraser ou les ignorer.

Je crois que, dans la période de troubles sociaux, politiques et géopolitiques que connaît le monde aujourd'hui, nous sommes tous sensibles, à divers niveaux, à cette question du rapport entre autorité et communauté, dans la société civile aussi bien que dans l'Église.

## Gouverner, c'est servir

Dans notre vie, nous sommes toujours chefs de quelque chose. Cette situation d'autorité peut être liée à notre métier : untel est chef d'entreprise, unetelle est chef de service dans une administration, tel autre gère une équipe sur un chantier ou à l'atelier, l'institutrice gouverne sa classe, un curé sa paroisse, etc. Certains exercent des responsabilités politiques comme un maire dans son village, un député à l'Assemblée. D'autres peuvent avoir des responsabilités associatives ou syndicales, pour un club de sport, une association professionnelle, que sais-je ? Toutes choses qui font la vie d'un groupe humain et qui, dans chaque situation, supposent une autorité. Même dans la famille, les parents exercent une autorité. Et, *a minima*, même si on pense n'être chef de rien du tout, on est toujours chef de sa propre existence, et ça n'est pas la moindre des responsabilités.

Peut-on et comment appliquer à ces diverses situations le conseil de Jésus ?

En tout cas, dans une matière aussi importante, le conseil mérite d'être retenu. Le cœur humain, marqué par le péché, aura naturellement tendance à rapporter à lui une situation de surplomb, qui peut s'accompagner d'avantages. C'était la pente au cœur de Jacques et Jean : après la bataille, à nous les bonnes places. Jésus donne une autre perspective : l'autorité est un service et ce service peut aller jusqu'au sacrifice.

En France, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, on a cet adage bien sage : « Gouverner, c'est prévoir. » Le Seigneur Jésus, depuis 20 siècles, nous prévient : « Gouverner, c'est servir. » Saint Augustin transcrit cet héritage spirituel dans sa Règle : « Quant à celui qui vous dirige, qu'il n'estime pas que son bonheur est dans le pouvoir qu'il exerce sur vous, mais dans le service de charité qu'il vous rend. »

En bref, vous devez commander ? Mettez-vous au service de la communauté dont vous avez la charge. Jusqu'où doit aller cet esprit de service ? Jusqu'au renoncement complet, l'abnégation totale, sans que le cœur accapare ce qu'il doit servir. Autrement dit : le bien commun prime sur l'intérêt particulier. Cette disposition du chef selon l'Évangile est illustrée par une très belle parole de Jésus, rapportée par saint Paul : « Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir » (Ac 20, 35).

## 1<sup>ÈRE</sup> SEMAINE DE LA PASSION

### 31

## Le jour où Jésus est entré dans sa ville pour mourir

(Frère Simon-Marie Sentis)

Chers amis,

« Vous n’y comprenez rien ! [...] il vaut mieux qu’un seul homme meure pour le peuple. » À cette parole du grand-prêtre, les membres du Grand Conseil prennent leur décision. Il faut tuer Jésus. Pourquoi cette décision ?

### GÉNÉRIQUE

Jésus devenait trop populaire. Depuis plusieurs semaines, on savait qu’il était parti de Galilée, et qu’il s’approchait de Jérusalem. Il guérissait. Il séduisait les foules. Il se cachait de moins en moins. Il y a quelques jours, à Jéricho – Jéricho qui est si proche de Jérusalem ! – Jésus a rendu la vue à Bartimée, l’aveugle mendiant. Et Bartimée l’avait appelé : « Fils de David », ce qui est un titre du Messie. Jésus n’a pas refusé le titre. Et puis, il a ressuscité Lazare. Et cela a bouleversé les foules, jusque dans Jérusalem même. Oui, vraiment cet homme-là se dévoile, il ne laisse plus personne indifférent. On doit l’arrêter tant qu’on peut encore le faire. Le dénouement est inévitable.

### Une entrée messianique

Or voici que Jésus lui-même semble provoquer le dénouement. Ce matin, il est entré à Jérusalem. Il a bien choisi sa manière.

D’abord, il vient avec toute la foule qui l’avait rejoint après la résurrection de Lazare. En arrivant près d’un village, il envoie deux disciples réquisitionner un âne que personne n’a monté... « Que personne n’a monté » : c’est ce que faisaient les rois ! D’ailleurs, nous précise saint Luc, les disciples « font monter Jésus sur l’ânon » (Lc 19, 35). Cela évoque un autre épisode royal. Lorsque David a voulu

désigner son successeur, il a ordonné à ses serviteurs de faire assoir Salomon, son fils, sur son âne, et de lui faire parcourir les rues de Jérusalem jusqu'à Gihon (1 R 1, 32-40). Jésus, par cet acte, se présente donc comme fils de David, et roi.

Et voilà que les foules l'acclament. Elles crient le « Hosanna », un cri messianique. « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Béni soit le Royaume qui vient, de notre Père David ! » Et une autre foule sort de Jérusalem et se joint à la première pour louer Jésus ! On l'acclame comme Messie et comme Roi.

Tout cela, Jésus l'a voulu. C'est lui qui a ordonné à ses disciples de réquisitionner l'ânon. Et, lorsque les pharisiens s'étonnent parce que Jésus ne refuse pas les acclamations, il prétend qu'elles lui sont dues : « Je vous le dis : si eux se taisent, les pierres crieront » (Lc 19, 40).

L'entrée de Jésus est vraiment une entrée royale. Il prétend être celui qui accomplit les prophéties de l'Ancien Testament. Tout Jérusalem est bouleversé. Les membres du Grand Conseil ne s'y trompent pas, et ils cherchent à le tuer.

## Le mystère de l'entrée à Jérusalem

Pourtant, il y a quelque chose de caché dans cette entrée. Jésus n'entre pas à Jérusalem pour s'emparer du pouvoir. Oui, il est le Messie. Mais de quelle manière ?

Regardons d'abord l'ânon. Jésus monte un simple ânon. L'âne était une monture royale dans les anciens temps, c'est vrai. Mais maintenant, ce n'était plus bien glorieux. Pourquoi donc un ânon ? Saint Matthieu et saint Jean rapportent ici une prophétie du prophète Zacharie : « Dites à la fille de Sion, voici que ton Roi vient à toi ; modeste, il monte une ânesse, et un ânon, petit d'une bête de somme » (cf. Za 9, 9). Il monte sur un âne pour montrer sa douceur et son humilité. Il est celui qui est doux et humble de cœur. Jésus ne vient pas conquérir Jérusalem. Il vient lui offrir le salut. Il aime Jérusalem, il veut le bien de son peuple, il veut qu'il se convertisse. Il n'impose pas son pouvoir ; il propose son amitié. Et, pour qu'on lui réponde librement, il vient avec douceur.

Mais la ville va s'endurcir et ne voudra pas de lui. Il se met à pleurer : « Ah ! si tu avais compris, toi aussi, le message de paix ! » (Lc 19, 42).

Écoutons maintenant ce que dit Jésus aux deux disciples qu'il envoie chercher l'ânon : « Allez au village qui est en face de vous, et aussitôt, en y entrant, vous trouverez, à l'attache, un ânon que personne au monde n'a encore monté. Détachez-le et amenez-le. » Jésus annonce à l'avance aux disciples ce qu'ils vont trouver. Il manifeste ainsi sa connaissance surnaturelle. Il est bien plus qu'un roi. Il continue : « Et si l'on vous dit : “Que faites-vous là ?”, répondez : “Le Seigneur en a besoin et

aussitôt il va le renvoyer ici » (Mc 11, 2-3). Jésus se fait appeler « le Seigneur ». C'est un titre divin dans l'Ancien Testament. Le Seigneur, c'est Dieu. Plus tard, dans la journée, au Temple, des scribes et les prêtres entendent les louanges que lui adressent les enfants. Ils sont scandalisés. Mais Jésus répond : « N'avez-vous jamais lu ce texte : par la bouche des tout-petits et des nourrissons, tu t'es ménagé une louange. » Jésus cite le psaume 8, qui parle de la louange due à Dieu. Et Jésus la revendique pour lui-même ! Nous comprenons alors que son entrée à Jérusalem est mystérieuse, ce n'est pas seulement celle d'un roi, c'est celle d'un Dieu.

La gloire qu'on lui rend à ce moment est légitime. Elle est belle. Mais elle est bien peu de choses en comparaison de ce qui lui est dû. En venant humblement, sur un ânon, il manifeste en creux que toute la gloire humaine est impuissante à l'honorer convenablement.

## C'est lui, le Roi de gloire

Retenons deux caractéristiques de cet épisode : Jésus vient dans la gloire ; et il vient dans la douceur.

Il vient dans la gloire. Il est Dieu. Nous lui devons tout. Nous sommes créés par lui. Nous sommes sauvés par son incarnation, par son sacrifice sur la croix.

Jésus mérite notre louange et notre adoration, y compris publique. Cela lui est dû. C'est une question de justice. Pour nous le rappeler, Jésus accepte que la foule l'acclame.

L'Église l'a bien compris. Pendant les offices du dimanche des Rameaux qui comptent parmi les plus développés de l'année, elle honore son Roi en vérité : non plus seulement le roi d'Israël, comme le croyaient les foules, mais le Roi du Ciel et de la terre, le Dieu très saint, le Sauveur du monde.

Jésus veut encore être honoré personnellement par chacun de nous. Il veut régner totalement sur nous. Il veut être l'invité d'honneur, qui siège au fond de notre cœur. Il veut que nous fassions tout pour lui. Mais il veut que cela soit par amour. Il veut notre amour.

C'est pourquoi il vient avec douceur dans notre vie, dans la prière, dans l'Eucharistie. Avec douceur, pour ne pas nous forcer. Pour mendier notre réponse libre. Il s'adresse à notre générosité, à notre esprit chevaleresque. Il n'envahit pas notre âme comme un conquérant, il vient humblement, monté sur un petit ânon.

Chers amis, le Seigneur, le Roi du monde vient. Il s'approche humblement, il frappe à la porte de la cité de notre âme. Il ne veut pas pleurer sur elle comme il a pleuré sur Jérusalem. Non, il veut y

trouver une maison amie, où il pourra reposer, où il pourra renouveler l'offrande de lui-même à son Père. Lui ouvrirons-nous ?

## 32

### Quand commence le plus grand drame de l'histoire

(Père Thomas-Marie Warmuz)

Chers amis,

Nous avons commencé l'œuvre de notre conversion au début de ce Carême. Il faut maintenant achever cette œuvre, car la grande fête de Pâques approche. L'heure sonne où le Christ est livré au pouvoir du démon et aux pécheurs. « C'est maintenant l'heure de la puissance des ténèbres » (Lc 22, 53).

### GÉNÉRIQUE

Nous entrons dans le temps de la Passion. Pendant ces derniers jours de Carême, l'Église prend ses habits de deuil. Elle nous propose de considérer les douleurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ. En quoi consiste ce temps de la Passion ? Quels sont ses caractéristiques et comment bien le vivre ? C'est ce que nous allons voir dans cette vidéo.

### Qu'est-ce que le temps de la Passion ?

Le temps de la Passion correspond aux deux dernières semaines du Carême. La deuxième semaine du temps de la Passion est, vous l'avez compris, la Semaine Sainte ou « grande semaine ». Pendant ces deux semaines qui nous séparent de Pâques, l'Église met sous nos yeux la lutte que soutient Jésus, l'Homme-Dieu, contre les puissances des ténèbres. Il s'agit du combat du Christ contre l'enfer. Jésus lutte contre le diable pour reconquérir les âmes que le Père lui a données.

Ce temps de la Passion commence ce dimanche avec les textes qui présentent les discussions entre Jésus et les pharisiens. La haine des pharisiens va atteindre son paroxysme. Ils l'avaient déjà qualifié de « buveur », de « glouton », de « séducteur » ou de « possédé du diable ». Mais, pendant la Passion, les ennemis de Jésus iront jusqu'à attenter à son corps, à sa personne.

Le caractère des prières et des rites du temps de la Passion est une douleur profonde de voir l'Innocent, le Juste, « le plus beau des enfants des hommes », qui a « passé sur la terre en faisant le

bien » (Ac 10, 38), opprimé par ses ennemis jusqu'à la mort. C'est le drame de la Passion du Christ que l'Église veut nous faire revivre dans ces deux dernières semaines de Carême.

## Caractéristiques liturgiques du temps de la Passion

La liturgie utilise des signes sensibles pour nous faire pénétrer dans le mystère de la Passion et de la mort de Jésus. Dans ses prières, le choix des lectures et les pratiques qu'elle propose, l'Église veut que la Passion du Sauveur soit l'unique pensée qui habite les fidèles.

La couleur des ornements est toujours le violet, couleur de purification et de pénitence, portée pendant tout le Carême. Mais, quand sera arrivé le vendredi saint, le violet ne suffira plus à manifester la tristesse de l'Église. Elle se couvrira d'ornements noirs comme pour le trépas d'un être cher, car Jésus est véritablement mort sur la croix.

Dans l'attente de cette heure terrible du vendredi saint, l'Église se prépare en voilant les images de son divin Époux. Pendant tout le temps de la Passion, dans les églises, les crucifix, les images, les statues de la Sainte Vierge et des saints sont voilées.

Dom Guéranger dit que les croix sont voilées, car Notre-Seigneur, dans l'évangile du dimanche de la Passion, « a dû fuir et se cacher. C'est pour exprimer à nos yeux cette humiliation inouïe du Fils de Dieu que l'Église a voilé la croix. » Cette coutume de voiler les croix au temps de la Passion exprime l'humiliation de Jésus réduit à se cacher pour n'être pas lapidé par les juifs. Il y a une autre raison. L'Église veut manifester sa tristesse. Les églises seront donc plus austères. On cache les belles croix, les statues glorieuses, les images richement ornées. Nous allons suivre pas à pas les derniers jours de la vie du Christ jusqu'à sa mort en croix et, pour cette raison, rien ne doit nous distraire du sacrifice de Notre-Seigneur.

Enfin, les derniers chants joyeux de la messe cessent de se faire entendre : le *Gloria Patri* disparaît de l'introït au début de la messe et dans les répons des heures de l'Office divin. Nous renonçons pour un temps à l'expression de la gloire divine pour nous unir plus pleinement à l'abaissement du Christ dans sa Passion.

Tout nous parle dans la liturgie des amères souffrances de Jésus, des sentiments de son Sacré-Cœur en agonie devant les péchés et l'ingratitude de l'humanité.

## Comment bien vivre le temps de la Passion ?

- **Méditons la Passion de Jésus :**

C'est en méditant sur les souffrances du Christ que je comprends que la Passion est le principal motif du changement de ma vie. Jésus est mort pour moi sur la croix et, moi, je l'ai gravement offensé. C'est mon péché qui a mis Jésus en croix. Jésus a voulu boire toute l'amertume de sa Passion alors qu'il n'était coupable d'aucun crime. Innocent par excellence, il a pris ma place. Il a souffert pour moi, pour me sauver, pour que j'aie au Ciel. Cela montre, d'une part, qu'il m'aime sans limite, et, d'autre part, que le péché est si grave qu'il a défiguré l'Homme-Dieu. C'est l'horreur de cette Passion offerte librement et par amour qui nous rachète de nos fautes.

Paradoxalement, ces souffrances du Christ sont cause de joie, car c'est par elles que nous devenons enfants de Dieu. Le vendredi saint, au moment où on adore la croix, nous chantons : « Voici que par le bois est venue la joie du monde entier. »

Voilà les pensées qui doivent nous animer dans notre méditation pendant ces deux semaines. La voix du Christ souffrant se fait entendre par les lectures des prophètes Jérémie et Daniel qui ont eu à soutenir des combats analogues. Pour aider notre méditation, on peut relire ces prophètes ; mais aussi et surtout les évangiles de la Passion.

▪ **Faisons des sacrifices :**

Intensifions notre Carême ! Le temps de la Passion est le temps dont Jésus a dit : « Quand l'Époux leur sera enlevé, alors ils jeûneront » (Mt 9, 15). Si nous n'avons pas tenu nos résolutions, c'est le moment de les reprendre et même d'ajouter quelques sacrifices selon notre état de vie, nos occupations et notre santé.

En ce temps de la Passion, faisons pénitence pour le plus noble motif qui soit : **s'associer à la rédemption du monde en imitant le Maître**. C'est la raison la plus belle de faire pénitence : associer nos épreuves à celle de notre Roi, car c'est la voie qu'il a empruntée afin de sauver les âmes.

**En plus de notre jeûne, de nos mortifications offertes généreusement, faisons profit de tout ce qui nous arrive et que nous ne choisissons pas.** Ne laissons pas perdre la moindre parcelle de ma vraie croix, celle que Dieu veut concrètement pour moi ; quand ce ne serait que le froid, l'indélicatesse d'un voisin, un trouble dans l'âme, une lassitude dans le corps : à la moindre peine, disons : *Dieu soit béni ! Mon Dieu, je vous remercie ! Je vous offre cette croix !* Dieu ne regarde pas tant la souffrance que **la manière dont on souffre**. Alors nos douleurs, nos souffrances nous rendent image vivante de Jésus.

Que le temps de la Passion nous donne la force d'unir les douleurs de nos croix au Précieux Sang de Jésus pour qu'elles soient répandues sur les âmes pour leur salut éternel.



## 33

### Ce que vous devez à César et ce que vous devez à Dieu

(Père Antoine-Marie de Araujo)

Chers amis,

Les chefs des prêtres et les scribes, accompagnés de partisans du roi Hérode, posent à Jésus une question difficile. Faut-il payer l'impôt à César ?

#### GÉNÉRIQUE

C'est une question piège : si Jésus répond oui, il s'affiche comme collaborateur des Romains, traître à la patrie et à la religion. Mais, s'il répond non, on pourra le dénoncer aux Romains comme un agitateur politique qui incite le peuple à refuser l'impôt.

La réponse de Jésus est souveraine. Elle montre comment respecter les droits de Dieu et les droits de l'État.

#### « Rendez à César ce qui est à César »

Jésus demande aux envoyés des grands-prêtres de lui montrer une pièce d'argent. « De qui est la figure sur la monnaie ? » Ils sont obligés d'avouer qu'elle porte l'image de César – non pas Jules César, mais l'empereur Tibère (les successeurs de Jules César avaient repris son nom dans leur titre impérial).

Alors, « rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ».

Jésus ne dit pas que les Romains occupent légitimement la terre d'Israël, ni qu'il approuve leur façon de gouverner.

Mais le pouvoir établi assure un certain nombre de services qui permettent le bon fonctionnement de la société, et qui profitent à tout le monde. Par exemple, ils battent la monnaie, ce qui permet les échanges et l'achat des biens nécessaires à la vie. L'État assume d'autres fonctions, comme la défense, la police, la justice, la gestion des déchets, les routes et autres services qui permettent à la société de vivre. Tout le monde en profite, les juifs comme les étrangers, et même les grands-prêtres...

Or ces services ont un coût. Il est donc juste que ceux qui en bénéficient participent à leurs frais.

Jésus semble dire à ses adversaires :

« Vous-même, vous profitez du système romain. La preuve, vous utilisez la monnaie romaine.

Soyez cohérents : s'il est illégitime de payer l'impôt à César, alors n'utilisez pas sa monnaie.

Mais, s'il est juste de profiter des avantages matériels apportés par les Romains, alors il est juste de reconnaître l'autorité romaine, et de lui payer l'impôt, toute païenne et illégitime qu'elle soit. »

L'argument de Notre-Seigneur vaut aussi aujourd'hui. Si nous utilisons les services fournis par l'État, il est juste de prendre aussi notre part aux dépenses en payant l'impôt... quand bien même cet État mériterait des critiques par ailleurs, quand bien même ses représentants ne seraient pas à la hauteur de nos attentes au point de vue de la moralité ou de la compétence.

À la suite de Jésus, saint Paul nous demande de reconnaître l'autorité civile et de lui obéir. « Rendez à tous ce qui leur est dû : à qui l'impôt, l'impôt ; à qui les taxes, les taxes ; à qui la crainte, la crainte ; à qui l'honneur, l'honneur » (Rm 13, 7).

Cela étant, Jésus dit-il que César a tous les droits ?

Non. Le rôle de « César » a des limites, spécialement lorsque les droits de Dieu sont en jeu.

## Le pouvoir civil et ses limites

Dieu a créé l'être humain en le dotant d'une nature sociale. Contrairement à l'ours, par exemple, l'homme par nature est un animal social. (Même si vous avez un tempérament d'ours, vous êtes fait pour vous épanouir en communauté). Or le bon fonctionnement d'une communauté requiert une direction qui coordonne les diverses activités des uns et des autres. C'est d'autant plus vrai que l'être humain, étant libre, doit coopérer volontairement avec les autres pour arriver à ce but commun qui est le bien de tous. Il faut donc une autorité qui édicte les règles communes, auxquelles tous se conforment librement. D'après le *Catéchisme de l'Église catholique*, « le quatrième commandement de Dieu nous ordonne aussi d'honorer tous ceux qui, pour notre bien, ont reçu de Dieu une autorité dans la société ».

Les autorités ont la charge de veiller au bien commun temporel, et notamment d'assurer la justice dans le respect du droit de chacun. Le *Catéchisme* explique ensuite que « l'amour et le service de la *patrie* relèvent du devoir de reconnaissance et de l'ordre de la charité ». Les citoyens ont le *devoir* de « contribuer avec les pouvoirs civils au bien de la société dans un esprit de vérité, de justice, de solidarité et de liberté ». Ils se soumettent aux autorités légitimes en vue du bien commun.

« Tout pouvoir vient de Dieu. » C'est pourquoi l'autorité ne peut jamais demander de violer la loi divine. Le *Catéchisme* affirme clairement :

« Le citoyen est obligé en conscience de ne pas suivre les prescriptions des autorités civiles quand ces préceptes sont contraires aux exigences de l'ordre moral, aux droits fondamentaux des personnes ou aux enseignements de l'Évangile. Le *refus d'obéissance* aux autorités civiles... trouve sa justification dans la distinction entre le service de Dieu et le service de la communauté politique. "Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu" (Mt 22, 21). "Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes" (Ac 5, 29). »

## L'exemple de Thomas More

Saint Thomas More, humaniste anglais, avait fait une brillante carrière politique : en 1529, le roi Henri VIII d'Angleterre l'avait nommé chancelier du royaume. Mais ce roi, afin de pouvoir se remarier, décida de faire schisme en séparant l'Église d'Angleterre de l'autorité du pape. Thomas More avait fidèlement obéi au roi, en tout ce qui ne s'opposait pas à la loi divine. Mais il refusa de suivre cette décision schismatique. Il fut jeté en prison, et finalement condamné à mort.

Il surmonte la peur du supplice, et le jour de son exécution, il se montre comme toujours, simple et de bonne humeur. Il demande de l'aide pour monter à l'échafaud. « Pour la descente, dit-il, je m'en tirerai bien tout seul. » Il adresse quelques mots au peuple : « Je meurs loyal à Dieu et au roi, mais à Dieu avant tout. » Il se bande lui-même les yeux, se baisse sur l'échafaud, dégage sa barbe en plaisantant : « Il ne faut pas la couper, car elle n'a pas commis de trahison, elle. » Et la hache tombe.

Le martyr fut pour lui la récompense de son attachement à l'Église, de sa fidélité sans défaillance au devoir. Il servit son pays et son Dieu, mais Dieu avant tout. Thomas More fut canonisé en 1935.

## 34

### Aimer Dieu de tout son cœur

(Frère Alain-Marie Froment)

Au chapitre 12<sup>ème</sup> de saint Marc, Jésus subit un examen sur sa connaissance de la loi. Et de la part d'un scribe, un fin connaisseur de la Bible, qui lui demande : « Quel est le plus grand commandement ? »

### GÉNÉRIQUE

Question naïve, direz-vous, vous qui avez appris les 10 commandements au catéchisme ; mais pour un juif de cette époque, où dominent les pharisiens, tout est matière à préceptes et interprétations. Alors, où est l'essentiel ?

Jésus répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toutes tes forces » (Mc 12, 28-34).

### « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... »

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... » Aimer Dieu, l'expression est rare dans l'Ancien Testament qui lui préfère « craindre Dieu », traduction de la piété et du respect envers la majesté divine. Ici, c'est Jésus, le propre Fils de Dieu par nature, qui parle à son Père, et avec quel élan et quelle tendresse filiale ! Commander l'amour... N'est-il pas plutôt normal, naturel, d'aimer son bienfaiteur ? Et Dieu est un si grand bienfaiteur par la gratuité de ses innombrables bienfaits : la vie reçue, l'univers qui la soutient, sa parole révélée dans la Bible, son pardon inlassable... Hélas, pour notre nature si oublieuse de ces bienfaits, si désireuse de son indépendance, pour notre nature blessée par le péché originel, cet amour pour Dieu n'est plus une évidence d'action de grâces.

Hélas aussi, cet amour pour Dieu nous fait peur, car nous savons notre misère et nos fautes, alors que lui est la sainteté même : va-t-il vraiment accueillir notre amour ? Oui, sainte Catherine de Sienne l'explique, parlant de Dieu : « C'est l'amour qui vous a fait nous créer malgré la prévision que vous aviez de nos offenses. Vous vous obstinez dans l'amour parce que vous n'êtes que foyer d'amour. » L'amour de Dieu pour nous est premier, il est antérieur à tout ce que nous ferons. Le père Perrin, dominicain,

dans une lettre de direction, insiste : « Établissez en vous **à tout prix** cette conviction de l'amour personnel de Dieu sur vous ; tout est guérissable par la conscience d'être aimé de Dieu. » De même, le frère Albéric, futur saint Charles de Foucauld, lors d'un passage à l'abbaye de Solesmes, reçut ce conseil du maître des novices, Dom Delatte : « Souvenez-vous toujours de deux choses : Dieu vous aime, et la vie ici-bas n'est pas éternelle. »

### « ... de tout ton cœur... de toute ton âme... »

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de **tout** ton cœur, de **toute** ton âme, de **tout** ton esprit et de **toutes** tes forces. » C'est la totalité de notre être qu'il faut engager envers Dieu, qui est jaloux d'un amour exclusif. Jésus, en préambule à sa réponse, a redit la profession de foi d'Israël, le *Shema* : « Écoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est l'unique, il n'y en a pas d'autre. » Rien en nous ne doit échapper à l'emprise de cet amour : pas de réserve possible, de jardin secret.

« Tu aimeras de tout ton cœur... » Le cœur, pour les Hébreux, ce n'est pas du sentimental éphémère ; c'est la conviction profonde. Cela s'oppose à la superficialité et à l'hypocrisie, que Jésus a tant reprochées à la fausse piété de son temps.

« Tu aimeras de toute ton âme... » L'âme, c'est le principe de vie, de toutes nos facultés jusqu'à notre sensibilité. Cet amour engage tout notre dynamisme, toute notre affection. Rien en nous ne peut rester indifférent à l'amour. Aimer, ce n'est donc pas « rester dans sa tête », sans jamais que le corps ou le geste y participent, pas plus que ne jamais dire un mot tendre, affectif, à Dieu.

« Tu aimeras de tout ton esprit... » C'est ici l'apport de Jésus : que l'amour doit avoir sa source aux profondeurs de nos pensées, qu'il doit habiter notre mémoire, être éclairé de la parole de Dieu, objet de notre méditation. N'attendons pas un jaillissement spontané d'amour envers Dieu : cet amour doit être cultivé, appliqué, sinon il sera emporté au vent de la première épreuve.

« Tu aimeras de toutes tes forces... » Non le muscle ou la mâchoire tendus pour soulever un poids de misère ou de lassitude qui nous empêcheraient d'aimer. Mais la durée, la persévérance, la fidélité, contre l'inconstance et la tiédeur. « L'amour n'a qu'un mot, fait remarquer le père Lacordaire, et le dire toujours, c'est ne le répéter jamais », jamais comme si c'était du « déjà dit », de la tâche finie.

### Un tel amour est-il possible ?

Une telle totalité d'amour est-elle possible ? D'autant que si, selon saint Bernard, « la raison d'aimer Dieu, c'est Dieu même ; la manière de l'aimer, ajoute-t-il, c'est de l'aimer sans bornes et sans mesure », avouons que ce programme n'est pleinement réalisé qu'au Ciel. Mais, ici-bas, il peut l'être en

tendance, en préparation, de sorte que, la grâce aidant, et par notre prière fidèle, nous produirons des actes de grand amour de Dieu, et de plus en plus.

Car Dieu ne commande pas l'impossible. Et, pour aimer, il n'est pas besoin d'ouvrir la bouche pour chanter un beau cantique, de sortir de chez soi pour aller faire l'aumône, ou d'y rester à faire des préparatifs pour recevoir sa famille. Il suffit de le vouloir, de « s'affectionner à », dirait saint François de Sales, et d'être prêt à faire la volonté de l'aimé, car l'amour **effectif** doit suivre l'amour **affectif**. Il n'y a donc pas d'excuses ou de prétextes possibles pour dire : « Je ne puis aimer Dieu. » À moins que nous ayons cette fausse image de Dieu, d'un Dieu tyran, méchant – et c'est le plus souvent la raison inavouée de l'athéisme – ; image qu'alimente le démon pour détourner notre amour de sa fin légitime. Alors qu'il y a pourtant une évidence naturelle à aimer Dieu, à l'aimer plus que nous-mêmes, puisque, nous dit saint Thomas d'Aquin : « Nous sommes naturellement faits pour aimer la vérité, le bien, la beauté ; et notre âme est donc faite pour aimer celui qui en est la source, Dieu. D'où il est naturel d'aimer Dieu par-dessus tout. » Et c'est pourquoi aimer Dieu est source de bonheur et de joie.

Concluons : Jésus nous fait un aimable devoir d'aimer Dieu par-dessus tout. Et cela est possible grâce à la force de l'Esprit Saint reçu au baptême : nous pouvons aimer d'un amour vrai, profond, spirituel, et surnaturel, c'est-à-dire venant de l'amour même dont notre Dieu trinitaire s'aime. Ce grand commandement d'amour de Dieu appelle un amour semblable, second : l'amour du prochain, que Dieu aime. En effet, aimer, c'est faire « un » avec l'aimé, c'est donc aimer ceux que Dieu aime. Certains découvriront dans ce double précepte de l'amour l'appel à une voie d'excellence de la pratique du premier commandement, sans les retenues du monde et de l'égoïsme : l'appel à la vie religieuse, avec sa pratique des conseils évangéliques.

## 35

### Ces deux pièces qui valent plus que des millions

(Frère François-Marie Petitjean)

Chers amis,

Un quart d'as vaut plus qu'un talent entier ? Loin de moi de proposer ici un nouveau modèle monétaire. Je veux juste vous proposer une nouvelle paire de lunettes qui vous permettra de voir et juger en vérité, derrière les apparences.

*« En vérité, je vous le dis, la pauvre veuve que voici a jeté plus que tous ceux qui ont jeté dans le Trésor ; car tous ont jeté de leur superflu, mais elle a jeté de son indigence, tout ce qu'elle avait, toute sa subsistance. »*

### GÉNÉRIQUE

Notre-Seigneur invite par ce bref enseignement à dépasser la valeur purement matérielle des choses. Jusque-là, rien de très nouveau : les penseurs païens eux-mêmes, comme Aristote, reconnaissaient que la valeur d'un don n'est pas proportionnée à sa valeur marchande, mais aux dispositions de celui qui donne. Cependant, cette philosophie n'a pas été suivie d'élans de générosité extraordinaires dans les sociétés païennes. Le message évangélique est tout autre. Jésus ne formule pas seulement de belles paroles « bateau », comme : « C'est l'intention qui compte »... ; il nous donne un principe de vie qui est le véritable don de soi.

Il est en effet plus facile, et plus rassurant, de donner que de se donner. On tient l'autre à distance, tout en s'achetant une bonne conscience. Or la sainteté et le bonheur ne vont pas consister à être bien rangés, à partager mon goûter avec mon camarade à la récréation... mais à vivre de la vie-même de Dieu et à me donner sans réserve à lui. Nous comprenons alors que le seul don qui importe est celui du cœur. La qualité de l'observance extérieure n'est rien, toute la vertu religieuse est dans l'intention.

Ainsi, même si j'établis, au cours de ce Carême, des records thermiques sur la température de mes douches, ou quantitatifs sur le nombre de sucres que je mets dans mon café le matin ; si je le fais comme une case à cocher pour me donner bonne conscience, sans que cela vienne me transformer en profondeur et en vérité, sans que cela vienne me rapprocher très concrètement de Dieu ; cela n'a que

peu de valeur. Certes, j'aurai appris à rentrer plus rapidement sous une douche froide ou à préserver mes dents des caries ; mais mon âme, la partie principale de mon être, restera au point mort.

## Pourquoi se donner ?

« *Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir* », nous disent les Actes des Apôtres. L'inclination de l'homme au don est un fait. D'abord, parce qu'une personne humaine est toujours précédée d'un don. En effet, l'homme a reçu sa propre nature. Il a reçu l'existence et les grandes orientations de sa nature humaine : la recherche de la vérité, le désir d'engendrer, etc. Or le don reçu appelle le don du receveur. L'expérience nous montre bien qu'il existe un mouvement ancré dans l'homme, qui pousse à remercier le donateur, une fois que l'on a pris conscience du don reçu et de sa gratuité.

Précisons un point : je ne donne vraiment que ce que à quoi je tiens, que ce qui est de moi-même. Si je donne quelque chose à quoi je ne tiens pas véritablement, ce n'est pas donner : c'est me débarrasser d'un objet encombrant. Donner, c'est donc agir avec toute ma personne à l'égard d'une autre personne. Dans le don réel, je m'engage tout entier.

On voit donc qu'il peut y avoir des générosités qui ne sont que des caricatures du don, car elles engagent tout, sauf la personne. Le vrai don n'est pas d'abord un accroissement de l'avoir, de ce qu'une personne possède, mais un accroissement de l'être, autant du côté du bénéficiaire que du côté du donateur. « *Quand je distribuerai tous mes biens en aumônes, quand je livrerai mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien* », nous dit saint Paul dans la première épître aux Corinthiens. La véritable charité est donc au cœur du don et n'a de sens qu'en elle.

## Comment se donner ?

On dit souvent qu'aujourd'hui on veut « tout, tout de suite ». Si cela n'est pas conseillé pour nos exigences à recevoir, c'est en revanche fondamental dans le domaine du don : tout, tout de suite et pour toujours. Les 3 « tout ».

Pour « tout » donner, c'est-à-dire donner pour l'autre, et non pour les bienfaits du don ou en proportion des dons de l'autre. Notre-Seigneur insiste d'abord sur un moyen capital : le secret. « *Quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite... Quand tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte, et prie ton Père qui est là, dans le secret... Quand tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage, pour que ton jeûne soit connu, non des hommes, mais de ton Père qui est là, dans le secret.* » Ainsi, pour le jeûne (qui est don du corps à l'âme), pour l'aumône (qui est don de la personne à autrui) et pour la prière (qui est don de soi à Dieu), Jésus nous enseigne à toujours donner en secret. Dieu veut nous apprendre à refuser la

récompense qui vient des hommes pour ne vivre que du don. Or, si je donne à la lumière des hommes, je risque de chercher ma consolation ailleurs qu'en Dieu, et ainsi de corrompre mon don en un sous-produit.

« Tout » donner signifie aussi donner à tout le monde, sans restriction, même si la personne m'est désagréable, même si elle me fait du mal. Car c'est alors que le don sera total. Regardons Notre-Seigneur dans sa Passion, qui n'a fait qu'aimer et prier pour ses bourreaux, alors qu'ils le torturaient et le blasphémaient. Il ne s'agit pas d'appeler un mal un bien, mais de donner à tout l'homme tel qu'il est en réalité, même dans sa part mauvaise. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus écrivait à propos de la charité, donc du don : « *La charité parfaite consiste à supporter les défauts des autres, à ne point s'étonner de leurs faiblesses, à s'édifier des plus petits actes de vertu qu'on leur voit pratiquer.* »

Donner « tout de suite », car l'amour de don est un amour prévenant, qui prend les devants. Si j'aime véritablement, pourquoi différer ? Cependant, soyons réalistes : la donation totale et sans retard ne viendra pas du jour au lendemain. Il nous faudra petit à petit entrer à l'école du don, qui est aussi une vertu, en plus d'être un acte de la personne. Le don suppose la foi humble, l'espérance confiante et la charité brûlante.

Donner « pour toujours » enfin, car cela tient à la nature même du don qui a un poids d'éternité. Peu importe si l'autre peut dans l'avenir mépriser ce don et me blesser. Ainsi, lorsque je donne, je n'ouvre pas un compte chez la banque de l'autre. Si un jour, ça tourne mal, je serais tenté de reprendre mon dépôt. Pire, je pourrais réclamer des intérêts sur placement ! Le véritable amour, lui, aime à perte.

Ainsi, notre grand don se concrétisera et se purifiera avec tous les petits dons qui parsèmeront notre quotidien. Que la Sainte Vierge nous y aide, elle dont la vie, cachée en Dieu, n'a été que don à Dieu et aux autres.

## 36

### Personne ne connaît l'heure : serez-vous prêt ?

(Père Louis-Marie de Blignières)

Chers amis,

Dans le *Credo*, nous chantons que le Christ « reviendra dans la gloire juger les vivants et les morts ».

### GÉNÉRIQUE

Ce jugement public et universel est annoncé par les prophètes comme un « jour de Yahweh » (cf. Dn 7, 10 ; Jl 3, 4 ; Ml 3, 19) et il est prédit par Notre-Seigneur lui-même (cf. Mt 25, 31-46 et 26, 64). Le jugement général est lié à la fin des temps.

### Pourquoi un jugement général ?

Il convient que *les conséquences sociales du bien et du mal que chacun aura fait soient reconnues pour tous*, et qu'elles reçoivent leur juste rétribution. Il faut que soit *rétablie la vérité sur chaque homme* dans ses rapports avec les autres. Il faut que soit réparé l'honneur bafoué des justes, que soient démasquées les réputations abusives des mauvais. Il faut que, *publiquement, des récompenses soient attribuées aux justes et des châtiments aux mauvais, aussi selon le corps* avec lequel ils ont fait le bien ou le mal. Il faut enfin que *soit rendue manifeste à tous la sagesse de la providence divine*, qui ordonnait les souffrances des bons à leur progrès, et qui tolérait la prospérité des méchants pour que leurs persécutions soient une occasion de progrès pour les bons.

*Le jugement aura lieu lors du second avènement du Christ.* Le retour en gloire du Christ est appelé « parousie », d'un mot grec désignant une visite impériale qu'il fallait soigneusement préparer. Ce retour marquera la fin des temps, la conclusion de l'histoire humaine. Quand sera-ce ? Jésus répond : « Quant à ce jour-là et à cette heure-là, personne ne sait quand ils arriveront, pas même les anges des cieux, pas même le Fils, personne absolument, si ce n'est le Père seul » (Mt 24, 36). Cet événement dépend de la seule liberté de Dieu, non de nécessités cosmiques naturelles ou de processus historiques. Il n'y a pas de prétendu « sens de l'histoire », qui conduirait au Christ, point Omega, comme à un terme inéluctable de l'évolution.

## Les signes avant-coureurs

Dans son discours eschatologique (cf. Mt 24, 1-42), Jésus a fait un parallèle entre la prédiction de la ruine de Jérusalem – qui eut lieu en 70 après Jésus-Christ – et les prémices du jugement dernier – qui aura lieu à la fin du monde. Cela a amené la tradition chrétienne à considérer l'existence de certains signes *avant-coureurs* de la parousie : – la prédication de l'évangile moralement réalisée dans le monde entier (Mt 24, 14) ; – l'entrée dans l'Église de « la plénitude des juifs » (Rm 11, 12) ; – des persécutions culminant dans celle de l'Antéchrist et entraînant l'apostasie de beaucoup (2 Th 2, 8).

Le *Catéchisme de l'Église catholique* enseigne : « Avant l'avènement du Christ, l'Église doit passer par une épreuve finale qui ébranlera la foi de nombreux croyants (cf. Lc 18, 8 ; Mt 24, 12). La persécution qui accompagne son pèlerinage sur la terre (cf. Lc 21, 12 Jn 15, 19-20) dévoilera le “mystère d'iniquité” sous la forme d'une *imposture religieuse* apportant aux hommes une solution apparente à leurs problèmes au prix de l'apostasie de la vérité. L'imposture religieuse suprême est celle de l'Anti-Christ, c'est-à-dire celle d'un pseudo-messianisme où l'homme se glorifie lui-même à la place de Dieu et de son Messie venu dans la chair (cf. 2 Th 2, 4-12 ; 1 Th 5, 2-3 ; 2 Jn 7, 1 ; Jn 2, 18 – 2, 22) » (cf. CEC, n° 675).

Les Pères de l'Église, en s'appuyant sur le discours du Christ sur la fin des temps, font aussi état de catastrophes dans l'ordre de l'univers, qui symbolisent probablement la « théophanie » finale. Et saint Pierre évoque une conflagration générale où l'ancien monde sera purifié et rénové par le feu (cf. 2 P 3, 10).

Contre les tentations de messianisme temporel, l'Église réprouve toute forme, même mitigée, de « millénarisme », cette doctrine qui affirme une longue période de triomphe du bien sur la terre.

« L'Église – dit le *Catéchisme de l'Église catholique* – n'entrera dans la gloire du royaume qu'à travers cette ultime Pâque où elle suivra son Seigneur dans sa mort et sa résurrection (cf. Ap 19, 1-9). Le royaume ne s'accomplira donc pas par un triomphe historique de l'Église (cf. Ap 13, 8) selon un progrès ascendant, mais par une victoire de Dieu sur le déchaînement ultime du mal (cf. Ap 20, 7-10) qui fera descendre du ciel son Épouse (cf. Ap 21, 2-4). Le triomphe de Dieu sur la révolte du mal prendra la forme du jugement dernier (cf. Ap 20, 12), après l'ultime ébranlement cosmique de ce monde qui passe (cf. 2 P 3, 12-13) » (CEC, n° 677).

Et Notre-Seigneur enseigne à ses apôtres : « Prenez garde à vous-même, de peur que ce jour-là ne fonde sur vous à l'improviste » (Lc 21, 34).

Romano Guardini écrit de façon très saisissante : « L'Apocalypse apprend ce que devient le temps quand vient l'éternité. [...] Pour le voyant [saint Jean], tout est toujours sous une pression formidable,

toutes les frontières sont en mouvement. Rien n'est garanti. La réalité terrible entre par tous les pores. Elle jaillit des profondeurs. Elle se précipite d'en haut. [...] Il ne s'agit pas seulement de savoir que telles ou telles choses arriveront à telle époque, de telle ou telle manière ; tout cela est futile. Ce qui importe seul, c'est ce que deviendra notre existence, quand l'éternité se mettra en mouvement. »

## La parousie

Le Père a donné à Jésus « le pouvoir d'exercer le jugement parce qu'il est Fils d'homme » (Jn 5, 27 ; cf. Mt 25, 31 et Ac 10, 42). La dernière partie du discours eschatologique (cf. Mt 25, 31-46) décrit cette scène admirable, où la mesure de notre jugement sera celle de l'exercice concret de l'amour de Dieu présent en nos frères.

« Alors – enseigne le *Catéchisme de l'Église catholique* – seront mis en lumière la conduite de chacun (cf. Mc 12, 38-40) et le secret des cœurs (cf. Lc 12, 1-3 ; Jn 3, 20-21 ; Rm 2, 16 ; 1 Co 4, 5). Alors sera condamnée l'incrédulité coupable qui a tenu pour rien la grâce offerte par Dieu (cf. Mt 11, 20-24 ; 12, 41-42). L'attitude par rapport au prochain révélera l'accueil ou le refus de la grâce et de l'amour divin (cf. Mt 5, 22 ; 7,1-5). Jésus dira au dernier jour : « Tout ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40) » (CEC, n° 678).

« Dans le jugement, Jésus-Christ, dit saint Bernard, selon la diversité des mérites, se montrera doux et bon pour les élus, et terrible pour les réprouvés. En ce jour, chacun aura son juge selon l'état de sa conscience, en sorte que le Christ, restant immuable en sa tranquillité, ne se montrera redoutable qu'à ceux que leur mauvaise conscience accuse » (saint Bernard, *Liber de modo bene vivendi*, c. 71).

L'art chrétien et la liturgie des défunts – spécialement la séquence *Dies iræ* et l'absoute *Libera me* – donnent des points d'appui pour méditer, dans la foi, ces ultimes assises de l'humanité, cette conclusion de l'histoire des hommes, qui sera la victoire définitive du royaume de Dieu et du Christ.

Il est suggestif que, dans son ouvrage de théologie-fiction intitulé *Le Maître de la Terre*, Robert-Hugh Benson place la parousie du Christ à la strophe finale d'un Salut du Saint-Sacrement à Nazareth, auquel, durant l'avancée victorieuse de l'Antéchrist, participent le dernier pape et ses quelques fidèles (cf. R.-H. Benson, *Le Maître de la Terre*, pp. 382-413). Le livre se termine par ces mots : « Et puis ce monde passa, et toute sa gloire se changea en néant. »

« Nous ne croyons pas exagérer – affirme Romano Guardini – en disant que l'idée de la parousie ne joue presque plus aucun rôle dans la conscience chrétienne. On la regarde comme un événement lointain, si lointain qu'on ne s'en occupe pas. [...] La vie chrétienne d'aujourd'hui n'a malheureusement

pas la tension intérieure d'autrefois. [...] Peut-être le christianisme devra-t-il de nouveau être traqué et persécuté, pour que l'on retrouve la conscience de son caractère particulier ? »

Comme les premiers chrétiens, sans désertier l'instant présent où se construit cette victoire, nous devons vivre dans l'attente de cette victoire certaine du Christ : « Viens, Seigneur Jésus ! » (Ap 22, 20).

## SEMAINE SAINTE

37

### Le mystère de celui qui a vendu Dieu pour 30 pièces

(Père Albert-Marie Crignon)

Chers amis,

Nous sommes à Béthanie, au soir du samedi avant le dimanche des Rameaux. Jésus est à table avec ses disciples. Une femme s'approche, tenant un vase de parfum très précieux. Elle en verse le contenu sur la tête de Jésus, puis sur ses pieds et elle va jusqu'à essuyer ses pieds avec ses cheveux. Devant la beauté d'un tel geste, tout le monde reste muet. Tout à coup, une voix aigre s'élève : « À quoi bon ce gaspillage ? Ce parfum pouvait être vendu plus de trois cents deniers et donné aux pauvres » (Mc 14, 4-5).

### GÉNÉRIQUE

C'est la voix de Judas. Judas, « l'un des Douze ». L'un de ceux que Jésus avait choisis pour en faire ses amis intimes. Et c'est juste après avoir rapporté l'épisode du parfum répandu que saint Marc nous dit : « Judas Iscariote, l'un des Douze, s'en alla auprès des grands prêtres pour le leur livrer » (Mc 14, 10). Mes amis, quel contraste ! D'un côté, une femme qui choisit d'aimer Jésus jusqu'à donner tout, en pure perte ; de l'autre, un homme qui refuse d'aimer, qui choisit pour sa part l'argent, le pouvoir, jusqu'à trahir son maître, et quel maître !

La trahison de Judas nous met en face d'un des mystères les plus profonds de la providence divine : la permission du mal. Dieu veut-il le mal, spécialement le mal du péché ? Et s'il ne le veut pas, pourquoi existe-t-il ?

### Dieu n'est ni impuissant ni malveillant

Il faut d'abord écarter certaines erreurs relatives au rapport entre Dieu et le mal.

Tout d'abord, rappelons-nous cette vérité capitale : le mal n'a, en lui-même, aucune consistance, aucune réalité propre. Il est l'absence d'un certain bien. Il n'est donc pas de l'être, mais du non-être. Plus précisément, le mal est une *privation* d'être, il est le manque d'un certain être, d'une certaine réalité, dans un sujet qui devrait en jouir, en vertu de sa nature. Par exemple, pour un homme, ne pas pouvoir voler n'est pas un mal, car voler n'est pas dans sa nature. Pour un oiseau, c'est un mal. En revanche, pour un homme, être aveugle est un mal, car l'homme est fait pour voir.

Mais maintenant, comme se fait-il qu'il y ait, dans le monde, tant de mal physique et moral, tant de souffrances, tant de péchés ? Serait-ce parce que Dieu est impuissant face au mal ? Absolument pas. Le prophète Jérémie déclare : « Ah ! Seigneur Yahvé, voici que tu as fait le ciel et la terre par ta grande puissance et ton bras étendu. À toi rien n'est impossible ! » (Jr 32, 17). Faire quelque chose à partir de rien exige une puissance infinie. Il est donc absurde de parler d'une impuissance de Dieu. Il faut regarder le mystère en face : si le mal existe, ce n'est pas parce que Dieu ne *peut* pas l'empêcher, mais parce qu'il ne *veut* pas l'empêcher.

Alors, me direz-vous, Dieu est donc malveillant ? Il prend plaisir à nos malheurs ? Non, mille fois non ! Dieu est la bonté en personne. Jésus le déclare au jeune homme riche, qui vient de l'appeler « bon maître » : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Nul n'est bon que Dieu seul » (Mc 10, 18). Bien mieux, en Dieu, la toute-puissance, la sagesse et la bonté infinies sont une seule et même chose.

Dieu n'est donc ni impuissant, ni malveillant. Mais il *permet* que le mal existe, dans une certaine limite, parce qu'il juge que cela est conforme à sa sagesse et à sa bonté. Essayons de mieux le comprendre.

## Mal physique et mal moral

Quand on dit que Dieu permet le mal, il faut bien voir que cela s'applique très différemment au mal physique et au mal moral. Le mal physique, qu'on appelle aussi le mal *de peine*, est, en fait, réellement voulu par Dieu, mais indirectement, en tant qu'il accompagne nécessairement un certain bien. Par exemple, Dieu veut que le lion mange l'antilope, parce que c'est bon pour la vie du lion et conforme à sa nature de carnivore. La mort de l'antilope est, pour elle, un mal, mais un monde où existent à la fois des lions et des antilopes est plus riche, du fait de la grande diversité des êtres qui l'habitent.

Mais le cas du péché, qu'on appelle aussi le mal *de faute*, est bien différent. Le péché est un mal moral, c'est-à-dire un mal librement choisi. En choisissant le péché, la créature libre, homme ou ange, se détourne de Dieu. Elle cherche son bonheur ultime en dehors de Dieu et contre Dieu. Cela, Dieu ne

peut absolument pas le vouloir. Il peut seulement le permettre et encore, pourrait-on dire, vraiment à contrecœur. « Ce que tu fais, fais-le vite », disait Jésus à Judas.

Se révolter contre Dieu est tout à fait absurde, mais c'est possible, hélas !, nous ne le savons que trop. En voulant le péché, je joue à être comme Dieu, pour mon malheur. Je dis à Dieu, en quelque sorte : « Ceci est de moi et pour moi, et rien que pour moi. Tu n'as rien à voir ici. Moi aussi, je suis une cause première. » Une cause première, oui, mais une cause de néant. En voulant le péché, que Dieu ne veut pas, je veux le néant, je veux le rien. Comme disait Maritain : « Sans Dieu, nous ne pouvons rien faire ; sans lui, nous pouvons faire le rien. »

Il reste que Dieu pourrait empêcher le péché et que, bien souvent, il ne l'empêche pas. Alors, pourquoi ?

## La permission du mal

Saint Augustin a donné à cette grave question la meilleure réponse : « Le Dieu tout-puissant, puisqu'il est souverainement bon, ne laisserait jamais aucun mal exister dans ses œuvres, si sa toute-puissance et sa bonté n'étaient telles qu'il pût faire sortir le bien du mal lui-même » (*Enchiridion*, c. XI).

Dieu permet le mal du péché parce qu'il sait en tirer un bien immense, un bien assez grand pour justifier une telle permission. Il a permis la trahison de Judas, parce que cette trahison donnerait à Jésus l'occasion de livrer sa vie pour la rédemption du monde. Il permet que l'on pêche contre moi, pour me provoquer à un plus grand amour, pour que je pardonne comme il me pardonne. Il permet que je pêche contre lui et contre mon prochain, pour me rappeler que, sans lui, je ne peux faire aucun bien.

Mes amis, revenons à Judas en face de Marie, la femme au parfum. Ils nous montrent qu'en définitive c'est à moi de choisir entre la vérité et le mensonge, entre l'être et le rien, entre l'amour de Dieu jusqu'au don total de soi et l'amour égoïste de soi jusqu'au rejet total de Dieu. Mais, dans ce choix, je ne suis jamais seul. Jésus est là, avec sa grâce, qui me presse de choisir le bien, d'aimer avec lui et comme lui. Disons-lui donc, maintenant et toujours : « Seigneur, vous êtes la Sagesse, la Bonté, la Puissance en personne. Que puis-je vouloir de mieux ? Ce que vous voulez, je le veux ; ce que vous refusez, je le refuse. »

## 38

### La nuit où Jésus a transformé le pain en son Corps

(Père Augustin-Marie Aubry, prieur)

Chers amis,

Avec cette vidéo, nous entrons dans le drame du Jeudi-Saint, de la Sainte Cène, cette nuit où le Sauveur s'est donné tout entier pour notre salut. Voulez-vous le suivre en ce chemin ardu ?

Aujourd'hui, nous prenons un peu d'avance sur les événements que nous allons commémorer pendant le Triduum sacré : pour mieux les comprendre, mieux les méditer et y rentrer plus profondément, avec le Seigneur.

### GÉNÉRIQUE

« J'ai reçu du Seigneur ce qu'à mon tour je vous ai transmis ». Ainsi parle saint Paul, avant de rappeler aux chrétiens de Corinthe l'ordre et les paroles de la Sainte Cène. Paul transmet ce qu'il a lui-même reçu. Nous-mêmes sommes héritiers de ce que saint Paul et les apôtres ont transmis à leurs successeurs à travers le temps, à travers les lieux, à travers des coutumes et des peuples variés.

De quoi sommes-nous héritiers ? Nous sommes héritiers d'un trésor divin qui fut constitué au soir du Jeudi Saint, d'un testament qui sera signé dans le sang.

### Ce que Jésus nous livre

Regardons ce que Jésus nous livre en cette soirée du Jeudi Saint.

La première réalité que Jésus nous livre au soir du Jeudi Saint, c'est le noyau de la messe, les gestes et les paroles des saints mystères, qui réalisent le sacrifice de la croix. Ces rites sacrés nous donnent la présence réelle du Christ sous les espèces eucharistiques et nous fournissent un gage de la vie future, où les élus goûteront le banquet éternel. Avec la messe, Jésus institue aussi le sacerdoce nouveau, qui devra refaire ses gestes et ses paroles et transmettre la doctrine qui accompagne ses rites.

Mais ce n'est pas tout. Ce soir, Jésus livre deux autres choses, qui entourent le rite eucharistique : un enseignement, un commandement. Un enseignement qui prépare aux saints mystères, un commandement qui découle des saints mystères.

Cet enseignement de Jésus, c'est un exemple de service, d'humilité et d'abaissement. Cet enseignement – « Au milieu de vous, je suis comme celui qui sert » –, nous le rappelons lors de la cérémonie du lavement des pieds.

Quant au commandement que Jésus livre ce soir, vous le connaissez : « Aimez-vous les uns les autres ; comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. »

Voilà les trois choses que Jésus livre ce soir : un exemple d'humilité, le rite de la messe, le commandement nouveau.

Est-ce tout ? Non.

Ce que je viens de rappeler ne dévoile qu'une partie du mystère du Jeudi Saint. Sa part aimable et lumineuse. Mais il faut avoir le courage de regarder l'autre partie, la part obscure.

Vous savez que, dans le rite de la messe du Jeudi Saint, on ne donne pas le baiser de paix. En souvenir du baiser de Judas, qui a fait de ce signe d'affection un signal de mort. C'est bien cela qui est au cœur du drame de cette nuit. Satan est entré dans le cœur de Judas, le mal est à l'œuvre, les méchants complotent, la mort rôde...

Nous imaginons peut-être ce dernier repas comme une belle soirée entre amis, pleine de poésie, de discours et de bons sentiments.

Il faut plutôt reconnaître que la Cène fut un bien curieux repas. Les disciples se chamaillent pour savoir qui est le plus grand. Pierre refuse de se faire laver les pieds. Judas s'éclipse pour aller trahir. Et bientôt le groupe des apôtres va se disloquer et abandonner son maître.

Non, la Cène ne fut pas un aimable repas fraternel, mais un repas d'adieu qui se termine de la pire façon. Un repas produit normalement communion et vie ; il restaure les forces et renforce les liens. Par quoi la Cène est-elle suivie ? Trahison, arrestation, abandon, condamnation, crucifixion. Curieux repas qui précède la division et la mort.

Jésus sait tout cela, il le voit. Et j'ajoute : il y consent.

## Jésus se livre

Car, cette nuit, Jésus ne livre pas seulement son ultime message. Il se livre lui-même. Dans les trois réalités qu'il a livrées, il le fait déjà comprendre.

En faisant l'office du serviteur – tablier, bassine, serviette –, Jésus montre qu'il vient accomplir une mission au service de l'humanité et de sa purification. Les chrétiens le chanteront quelques années plus tard dans cette hymne rapportée par saint Paul : « Lui, de condition divine, / ne retint pas jalousement / le rang qui l'égalait à Dieu. // Mais il s'anéantit lui-même, / prenant condition d'esclave, / et devenant semblable aux hommes. // S'étant comporté comme un homme, / il s'humilia plus encore, / obéissant jusqu'à la mort, / et à la mort sur une croix ! »

Dans son commandement de l'amour, Jésus laisse entrevoir la portée de son propre amour : « comme je vous ai aimés ». Les disciples ne sont pas encore conscients du poids de ce « comme ».

Et, dans le sacrement de « l'alliance nouvelle et éternelle », Jésus, très clairement, se livre tout entier : corps et sang. Mais cette parole est encore enveloppée de mystère pour les apôtres...

Saint Paul a écrit : « [...] j'ai reçu du Seigneur ce qu'à mon tour je vous ai transmis : le Seigneur Jésus, **la nuit où il était livré**, [...] »

Dans cette nuit confuse, il y a comme un combat et une convergence de volontés opposées : Jésus, Judas, les prêtres, les soldats.

Jésus est livré par Judas aux grands-prêtres. Jésus est livré par Pilate aux fouets des soldats. En se laissant saisir par ces mains impies, le Sauveur se livre et entre dans son Heure.

Saint Paul nous dit encore : « Suivez la voie de l'amour, à l'exemple du Christ qui vous a aimés et s'est livré pour nous, s'offrant à Dieu en sacrifice d'agréable odeur » (Ep 5, 2). Jésus se livre par amour et obéissance au Père.

En dépit des apparences, Jésus se livre volontairement. Il l'avait annoncé : « C'est pour cela que le Père m'aime, parce que je donne ma vie, pour la reprendre. Personne ne me l'enlève ; mais je la donne de moi-même. J'ai pouvoir de la donner et j'ai pouvoir de la reprendre ; tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père » (Jn 10, 17-18).

## Jésus nous délivre

Jésus se livre et, ainsi, il nous délivre.

Jésus, par le culte nouveau qu'il institue, nous délivre de l'ancien culte, des sacrifices sanglants, impuissants à réconcilier l'homme avec Dieu. Le Jeudi Saint, Jésus institue le sacrifice non sanglant, qui scelle en son sang l'alliance nouvelle et éternelle, « pour la rémission des péchés ».

Ce sacrifice nous délivre de l'orgueil, qui empoisonna l'humanité dans nos premiers parents. Le Nouvel Adam, Jésus-Christ, « sachant que le Père lui avait tout remis entre les mains et qu'il était venu

de Dieu et qu'il s'en allait vers Dieu, il se lève de table, dépose ses vêtements, et prenant un linge, il s'en ceignit. »

Il vient de Dieu et il se met à tes pieds. Il retourne à son Père et il se met en peine pour te purifier. Et toi, tu regimbes ?

Jésus nous délivre enfin du poison de la haine qui s'est répandu dans l'humanité depuis la chute de nos premiers parents. « À ceci, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (Jn 13, 31).

Au soir du Jeudi-Saint, Jésus livre les derniers trésors de son cœur, Jésus se livre lui-même tout entier en rémission des péchés, Jésus nous délivre de l'antique condamnation et nous rend capables de participer à sa résurrection.

Pendant cette semaine, suis-le jusqu'au bout !

## 39

### Gethsémani, l'heure des ténèbres

(Père Louis-Marie de Blignières)

Chers amis,

Lors du repas de la dernière cène, Judas sort, sans éveiller les soupçons, rejoindre ceux qui trament dans la nuit la mort de Jésus. « Les hommes, écrit Romano Guardini, formant un contraste infernal avec la communauté d'amour voulue par lui, s'unissent pour se tourner contre lui. »

### GÉNÉRIQUE

Jésus et les apôtres partent vers le lieu de refuge en dehors de la ville, ils descendent par la grande voie maccabéenne, et sortent de la ville par la porte de la Fontaine. Puis ils remontent la vallée du Cédron et entrent, au pied de la colline, dans un jardin familial muni d'un pressoir : Gethsémani. C'est une exploitation d'oliviers appartenant à un ami. Jésus recommande la prière et s'éloigne avec les trois disciples préférés.

### Gethsémani

C'est la nuit, la pleine lune découpe sur le ciel les formes irrégulières des oliviers et le vent fait frémir leurs feuilles argentées. L'ombre du Temple, là-bas, au-delà du torrent, s'étend comme une menace jusqu'à Gethsémani. Il y a le murmure lancinant du Cédron, et le silence du ciel. Tout est froid et angoisse. Quel contraste avec la chaude intimité du cénacle ! Dans le cœur des disciples, alors que Jésus s'éloigne pour prier, remontent certaines des paroles que le Maître a dites tout à l'heure, après le repas : « Où je vais, vous ne pouvez venir... Vous me laisserez seul... Je ne m'entretiendrai plus guère avec vous, car le Prince de ce monde vient et il n'a rien en moi » (Jn 13, 33 ; 16, 16 ; 14, 30).

C'est la nuit de la trahison, « l'heure et la puissance des ténèbres » (Lc 22, 53). C'est l'agonie du Fils de Dieu. Il est là, librement prostré sous l'effroi, l'abattement et une tristesse mortelle (Mc 14, 23 ; Mt 26, 37). Il sent contre sa face le souffle de l'éternellement triste, l'immense puissance de l'ange déchu qui, après la tentation au désert, ne l'avait quitté que « jusqu'au temps marqué » (Lc 4, 13). Satan a plein congé. Jésus, pour notre salut, se rend sensible à tous ses coups. « Jésus souffre dans sa passion les

tourments que lui font les hommes, dit Pascal, mais dans l'agonie il souffre des tourments qu'il se donne à lui-même. C'est un supplice d'une main non humaine, mais toute-puissante, car il faut être tout-puissant pour le soutenir. »

## L'horreur du calice

Le Tout-Puissant livre combat en la toute-faiblesse où il s'est anéanti. C'est lui-même qui livre sa vie. Il sent peser sur lui le contact de la mort qu'il a désirée d'un si grand désir, en baptême pour notre salut (cf. Lc 12, 50). Elle se présente, atroce, au fond du calice d'amertume. Jésus n'est pas un stoïcien qui prétend dominer le mal, c'est le fils de Marie et l'auteur de la vie. Il se laisse envahir par le dégoût de ce qu'il doit souffrir pour accomplir toute justice. Il laisse le cri de sa nature, intègre et vierge, monter vers son Père, et mourir en un acquiescement d'amour à la volonté sainte qui va le crucifier... pour nous : « Abba ! Père ! Tout vous est possible : éloignez ce calice de moi ! Mais... pas ce que je veux, mais ce que vous voulez » (Mc 14, 36).

Cette plainte de la Vie qui va mourir doit nous bouleverser. Elle réveille Pierre, Jacques et Jean, qui somnolent à la distance d'un jet de pierre. Comme il nous est facile d'entendre, deux mille ans après, ce cri résonner au fond de notre âme ! Ne sont-ce pas nos péchés qui tuent Jésus ? N'est-ce pas notre ingratitude qui le rejette dans l'infinie solitude du Juste délaissé ? N'est-ce pas l'abus que nous faisons du sang de sa passion qui est la lie de l'infâme calice ? Combien de temps avons-nous veillé avec lui dans la grâce et la prière ? Ce sont nos chutes, l'horreur de nos aversions pour la face du Père, qui broient l'humanité sainte de Jésus jusqu'à en exprimer la sueur « comme des caillots de sang qui coulaient jusque sur le sol » (Lc 22, 44). Nous voyons le Fils de l'homme tour à tour prosterné et agenouillé, suppliant, gémissant, bouleversé. Nous l'entendons crier tout haut sa prière. Pourquoi faut-il qu'il boive l'infection de tous les péchés du genre humain, et de toutes nos iniquités, lui qui est l'innocence ?

## L'héroïsme de l'amour

Jésus, en cette lutte suprême, s'abandonne totalement à la vérité de son propre mystère. Il est « celui qui n'a point connu le péché et que Dieu a chargé pour nous du péché, afin qu'en lui nous devenions justice de Dieu » (cf. 2 Co 5, 21). Il est celui qui, « pour nous racheter de la malédiction », « est devenu pour nous malédiction » (Ga 3, 13). Prodigieuse substitution de l'amour pour payer la justice. Comme dit Isaïe, « il a plu au Seigneur de le broyer dans la souffrance » (Is 53, 10), afin de réparer nos offenses et panser nos plaies. « Pour soigner notre misère, écrit saint Augustin, il n'y avait

pas de voie plus convenable que la passion du Christ ». La voilà, l'immense charité du Père : pour racheter l'esclave criminel, il livre le Fils de ses complaisances !

Il faut qu'en cette nuit s'accomplissent les Écritures écrites par Jésus, avec le Père et l'Esprit. Elles tracent le plan de la miséricorde, arrêté avant les siècles. Le conseil divin a décrété, non seulement de *libérer* l'homme pécheur, mais de le *racheter* par la passion du Verbe incarné, afin qu'éternellement la Trinité recueillît de sa création plus d'amour et de gloire qu'elle n'en reçoit de haine et d'offense. « Il était possible à Dieu de choisir pour nous quelque autre forme de délivrance, écrit saint Thomas d'Aquin. Mais elle n'eût été qu'une délivrance. Elle n'eût pas été une rédemption ; car nous eussions été délivrés sans que la dette fût acquittée. »

Ce qui est écrit est écrit : il faut que s'accomplisse en Jésus le plan d'amour du Père. Il faut qu'il se charge de nos péchés pour les clouer au bois. Il faut que l'immense douleur submerge, comme les flots nombreux, son âme sainte qui pourtant, en sa cime, voit Dieu. « La première cause de la douleur du Christ, dit saint Thomas d'Aquin, fut tous les péchés du genre humain, pour lequel il satisfaisait en souffrant : d'où il voulut se les attribuer pour ainsi dire à lui-même, empruntant à son compte le mot du psaume : “le cri de mes péchés”. »

Pour Jésus, le Ciel paraît fermé et, de la terre, il ne reçoit aucun secours. Trois fois, il revient vers ses disciples : ils dorment ! En tendant l'oreille pour saisir les reproches qu'il leur adresse, une question doit nous venir à l'esprit : comment consolerais-je Jésus ? C'est la pensée de sa Mère qui nous suggère la réponse. Quand l'ombre du tentateur couvrira notre âme, nous nous réfugierons auprès de lui au jardin de l'agonie. Nous mendierons quelques gouttes de sa sueur de sang, et sa grâce qui nous suffit. Nous nous unirons à sa déréliction et à la solitude de son amour. Nous communierons à son abandon, veillant et priant avec lui dans le silence. N'est-ce pas d'ailleurs la seule consolation qui vaille pour quiconque gît, délaissé au fond de la nuit ? N'est-ce point ce que fit Marie en cette nuit tragique, où son Fils devait « fouler seul au pressoir » (cf. Is 63, 3) de Gethsémani ? Jésus l'avait déjà accoutumée à être renvoyée à cette grande solitude, aux heures cruciales de sa vie publique. « Et il apparut un ange du ciel, qui le réconfortait » (Lc 22, 43).

Mais déjà résonne le bruit de la cohorte qui approche, nous devinons l'éclat des torches, nous entendons la voix de Judas qui conduit les soldats romains et les gardes du Temple... c'est l'heure et la puissance des ténèbres.

## 40

### Ce que votre souffrance devient unie à celle du Christ

(Père Louis-Marie de Blignières)

Chers amis,

Pour réfléchir sur le sens chrétien de la souffrance, il faut partir de la grâce que nous avons reçue au baptême : celle d'un Sauveur crucifié ! Jésus est venu pour prendre notre nature sans aucune tricherie. Il a assumé nos infirmités et notre durée, avec ce qu'il y a de plus terrible dans la condition humaine : la souffrance et la mort.

### GÉNÉRIQUE

Depuis le péché, l'homme partage de fait avec les autres animaux la condition mortelle. Mais il a un privilège dramatique : il sait qu'il va mourir. Son esprit, immatériel et aspirant à l'éternité, appréhende la seule certitude absolue relative à notre histoire terrestre : elle aura un terme.

### La grâce du Christ assume les maux

Dans toute guerre, les soldats doivent connaître le but de leur mission. Faute de quoi ils manqueront de motivation et, surtout, de courage. Car personne n'accepte de risquer sa vie s'il ne sait pas ce qui est en jeu.

Le Fils de Dieu a voulu être homme totalement. Il a voulu – sans assumer le péché lui-même – partager la condition humaine dans l'état dramatique où l'a plongée le péché. Il a désiré vivre humainement. La souffrance et la mort sont ce qui est le moins humain, car l'homme a une aspiration incoercible à la béatitude. Jésus a voulu assumer ces maux pour en faire un instrument de rédemption. La grâce capitale du Christ englobe en elle tout ce qui est nécessaire pour que l'homme vive dans l'amour de Dieu : les privations, les manques, les frustrations, les souffrances et, finalement, la mort. Pour que l'homme fasse de tout ce « négatif » un chemin positif de salut, en union avec le mystère pascal de la mort et de la résurrection de Fils de Dieu.

Saint Athanase a ce passage magnifique sur la cause de l'incarnation : « Le Verbe de Dieu s'est fait homme pour que nous devenions Dieu ; il s'est rendu visible dans le corps pour que nous ayons une idée du Père invisible, et il a lui-même supporté la violence des hommes pour que nous héritions de l'incorruptibilité » (*Oratio de incarnatione Verbi*, n. 54).

La grâce baptismale nous fait vivre en communion avec le « temps du Christ », cette durée où – sauf durant le bref épisode de la Transfiguration – il retenait la gloire dans la pointe de son âme, afin de pouvoir souffrir pour notre salut. La grâce de notre baptême est comme une horloge électronique qui synchronise notre cœur avec celui du Verbe sauveur : elle fait entrer l'Église dans les « états de Jésus », les dispositions de son âme. Une fois entré dans la gloire, le Christ nous laisse cependant dans son temps de combat. Nous avons sa présence en nous et, nous dit saint Paul, « nous achevons ce qui manque dans notre chair aux souffrances du Christ pour son corps qui est l'Église » (Col 1, 24).

C'est une grâce qui est au contact de l'être blessé du monde pécheur. La grâce de notre baptême est au contact de la réalité tout entière, c'est une grâce qui affronte le mal et la souffrance. Le Christ de gloire touche en fait l'Église par les plaies de sa passion. Et cela est particulièrement vrai dans l'Eucharistie. Le Christ y renouvelle mystiquement son sacrifice de la croix, mais il est immergé dans la gloire qu'il a conquise définitivement. C'est à partir de cette gloire cachée que la grâce salvatrice jaillit pour nous du sacrement.

## La grâce du Christ nous conforme au Christ

La grâce baptismale nous configure à la passion et à la résurrection du Christ, elle est christique. « Elle n'est pas donnée principalement – écrit magnifiquement Journet – pour *éliminer* de notre vie présente la douleur et la mort, les conflits intérieurs de la concupiscence, les meurtrissures du monde extérieur : elle est donnée principalement pour permettre de triompher de ces épreuves dans la nuit de la foi et de l'amour, pour les *illuminer* et les sanctifier. »

Ce n'est donc pas une grâce comme celle qu'avait reçue Adam, qui préservait du mal et éliminait l'épreuve. C'est une grâce meilleure que celle de l'innocence. D'une part, parce qu'elle est la grâce d'un Homme-Dieu ; et, d'autre part, parce que nous l'intériorisons personnellement dans notre participation à la croix. La grâce baptismale illumine notre souffrance, elle ne l'élimine pas. Saint Léon le Grand n'hésite pas à écrire : « Nous avons reçu davantage [des biens meilleurs] par la grâce ineffable du Christ que nous n'avions perdu par la jalousie du diable » (*Sermon* 60, n. 4, cité par CEC, n° 412).

L'itinéraire suivi sur cette terre par le Christ est imprimé en son corps mystique. La grâce conforme nos vies à celle du Christ. Elle est, non seulement christique par son origine, mais – pour

employer le néologisme évocateur forgé par le cardinal Journet – « christoconformante » par sa modalité et sa finalité.

Pourquoi le Christ a-t-il différé la gloire, pour lui et pour les baptisés ? C'est afin que la gloire fût engendrée en lui par la croix et la résurrection. Et qu'elle fût ensuite le partage de l'homme, comme sortant aussi de lui, homme, lorsqu'il agit comme cause seconde sous la motion du Christ. L'originalité incroyable du christianisme, dans le plan concret de rédemption voulu par Dieu, c'est que la gloire que les élus découvrent et reçoivent à leur entrée dans la béatitude, a été *tissée par eux*, en tant qu'elle provient de leur mérite plongé dans le mérite du Sauveur.

« La grâce du Christ, écrit Cajetan, nous est communiquée de façon plus merveilleuse – s'il est vrai qu'étant notre tête, il va jusqu'à *mériter et souffrir en nous et par nous*, qui sommes ses membres – que si le mérite personnel du Christ nous atteignait seulement de l'extérieur » (*De fide et operibus*, 1532, ch. XII). Les membres vivants du Christ reçoivent une participation finie, selon la mesure du don de Dieu pour chacun, à sa satisfaction et à son mérite infinis.

## La grâce reçue au baptême nous associe à la rédemption

Enfin, la grâce baptismale, grâce d'un Sauveur crucifié, conforme au Christ ceux qui la reçoivent à tel point que, de sauvés, elle en fait des sauveurs. Les membres rachetés sont aussi des membres « corédempteurs ». Le pape Pie XII a exposé magistralement cette doctrine dans son encyclique sur l'Église :

« Comme le Sauveur dirige invisiblement l'Église par lui-même, il veut recevoir l'aide des membres de son Corps mystique pour accomplir l'œuvre de la rédemption. Cela ne provient pourtant pas de son indigence et de sa faiblesse, mais plutôt de ce que lui-même a pris cette disposition pour le plus grand honneur de son Épouse sans tache. Tandis qu'en mourant sur la croix il a communiqué à son Église, sans aucune collaboration de sa part, le trésor sans limite de sa rédemption, quand il s'agit de distribuer ce trésor, non seulement il partage avec son Épouse immaculée l'œuvre de la sanctification des âmes, mais il veut encore que *celle-ci naisse pour ainsi dire de son travail*. Mystère redoutable, certes, et qu'on ne méditera jamais assez : le salut d'un grand nombre d'âmes dépend des prières et des mortifications volontaires, supportées à cette fin, des membres du Corps mystique de Jésus-Christ et du travail de collaboration que les Pasteurs et les fidèles, spécialement les pères et mères de famille, doivent apporter à notre divin Sauveur » (*Mystici corporis*, 29 juin 1943).

Et Pie XII de citer ce beau texte de Clément d'Alexandrie : « À partir d'un seul et par un seul, nous sommes sauvés et nous sauvons les autres » (*Les Stromates*, VII, ch. II, 9, 3).



## 41

### Avec Marie au pied de la croix

(Père Joseph-Marie Gilliot)

Chers amis,

« Près de la croix de Jésus, se tenait sa mère. » Les disciples se sont enfuis, même Pierre ne suivait Jésus que « de loin ». Il ne reste, au pied de la croix, que quelques femmes, dont la Sainte Vierge. Que fait Marie au pied de la croix ? Elle compatit, elle souffre avec Jésus. Sa douleur est bien sûr celle d'une maman qui voit souffrir atrocement la chair de sa chair, le fruit de ses entrailles. Le lien si intime qui unit une mère à son fils explique que les souffrances de Jésus retentissent dans le cœur de Marie.

### GÉNÉRIQUE

Mais la sainte Vierge n'est pas simplement la mère d'un homme. Elle est aussi le Mère de Dieu, la *Theotokos*. Elle a conçu et enfanté un homme qui est Dieu en personne, la deuxième Personne de la Sainte Trinité. Sa maternité ne s'arrête pas à Noël, mais elle se poursuit, elle se prolonge dans sa participation unique à l'œuvre rédemptrice de son Fils. Oui, Marie est la Mère du Rédempteur.

### Marie, nouvelle Ève

Écoutons l'Évangile : « Jésus donc, voyant sa mère et, se tenant près d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : "Femme, voici ton Fils." Puis il dit au disciple : "Voici ta mère." Dès cette heure-là, le disciple l'accueillit chez lui. »

Ce passage célèbre de saint Jean peut surprendre. Comme expliquer que Jésus s'adresse à sa mère en l'appelant Femme ? En fait, ce n'est pas la première fois que Jésus l'appelle ainsi. Lors des noces de Cana, souvenez-vous, alors que la Sainte Vierge lui faisait remarquer que les convives n'avaient plus de vin, Jésus lui avait répondu : « Femme, que me veux-tu, mon heure n'est pas encore venue. » L'heure de Jésus désigne sa Passion, les noces entre le Christ et l'Église, où il vient racheter le monde du péché d'Adam et Ève. Les Pères de l'Église ont donc vu dans cette appellation « femme » un parallèle entre Marie et Ève : Ève est la première femme, que Dieu avait donnée à Adam comme épouse. Et, de même que le Christ, comme dit saint Paul, est le nouvel Adam, Marie est la nouvelle Ève. Au pied de l'arbre de

la connaissance du bien et du mal, Adam et Ève ont failli à leur mission : ils ont désobéi à Dieu, entraînant tout l'humanité dans leur chute.

Au calvaire, au pied de l'arbre de la croix, on retrouve un homme et une femme. Ce n'est plus un mari et son épouse, mais une mère et son Fils, vrai Dieu et vrai homme. Et, alors que Jésus offre sa vie en sacrifice pour le rachat des péchés, Marie se tient debout, et elle coopère, en union intime avec lui, au sacrifice de son Fils. Si bien que saint Irénée peut écrire : « Par son obéissance elle est devenue, pour elle-même et pour tout le genre humain, cause du salut. »

Marie, comme nouvelle Ève, accomplit deux missions : elle s'associe, d'une façon unique, au sacrifice de son Fils ; elle dispense, en union avec le Christ, les fruits de la rédemption.

## Marie, associée du Rédempteur

L'Église enseigne que la Sainte Vierge a coopéré, d'une façon unique, à l'œuvre de la rédemption. Pour bien comprendre cette doctrine, il faut distinguer, dans le sacrifice du Christ, deux aspects : la rédemption objective et la rédemption subjective.

La rédemption objective désigne l'acte par lequel le Christ, par son sacrifice sur la croix, nous mérite le don de la grâce, et satisfait pour nos péchés. La rédemption subjective désigne l'acte par lequel les grâces méritées par le Christ nous sont appliquées. Tout chrétien doit participer à la rédemption subjective : comme dit saint Augustin, « Dieu, qui t'a créé sans toi, ne te sauvera pas sans toi » : en d'autres termes, nous devons accueillir librement les fruits de la rédemption.

En revanche, nous n'avons aucune part à la rédemption objective : nous ne coopérons pas à l'acte rédempteur lui-même, nous nous contentons d'en recevoir les bienfaits.

C'est là qu'apparaît la grande différence entre la Sainte Vierge et nous : par une disposition de la providence, la Vierge Marie a été associée à l'acte même de la rédemption objective. Comme l'écrit saint Alphonse : « Dieu n'avait pas voulu que son Fils devînt le Fils de Marie, sans qu'elle y eût expressément consenti, il ne voulut pas non plus que Jésus sacrifiât sa vie sans le consentement de Marie, afin que dans un seul et même sacrifice fussent immolés à la fois la vie du Fils et le cœur de la Mère. »

Certains théologiens et certains papes ont exprimé cette participation unique de la Sainte Vierge par le titre de co-rédemptrice. Une note récente du dicastère de la Doctrine de la foi a estimé inopportune l'utilisation de ce terme, en soulignant qu'il pouvait être mal compris. En effet, si on comprend par ce terme un partage des tâches, on en viendrait à nier un élément central de la foi chrétienne, à savoir que Jésus est l'unique Rédempteur. La coopération de la Sainte Vierge ne doit donc

pas être comprise comme si son action devait s'ajouter à celle du Christ pour que la rédemption soit complète.

Quel est donc le rôle de la Sainte Vierge ? Marie est la première des rachetés : par la grâce de l'Immaculée Conception, elle a été préservée du péché originel par les mérites prévus de Jésus-Christ, afin de devenir la Mère de Dieu. Le mystère de Marie ne se comprend qu'à la lumière de celui du Christ. Un théologien explique ainsi le rôle unique de Marie dans la rédemption : « En union au sacrifice de Jésus-Christ et en totale dépendance de celui-ci, Marie mérite et satisfait pour nous, contribuant ainsi à racheter avec le Christ les péchés des hommes. La souffrance du Christ rachète d'abord la Vierge, puis elle s'adjoint la souffrance et le mérite de Marie pour racheter l'ensemble du genre humain. » Saint Jean-Paul II, qui a utilisé à plusieurs reprises le titre de co-rédemptrice, a fort bien résumé le cœur de cette doctrine en disant : « En union avec le Christ et soumise à lui, Marie a collaboré pour obtenir la grâce du salut à toute l'humanité. »

## **Marie, mère de la divine grâce**

C'est le deuxième aspect de la mission de la Sainte Vierge : associée de façon unique à l'acte rédempteur, Marie participe à la dispensation aux hommes des fruits de la rédemption. Toutes les grâces que nous recevons ont été méritées par le Christ, mais elles ont été aussi méritées, en totale dépendance avec lui, par sa Mère. Oui, quand Jésus dit à saint Jean : « Voici ta Mère », il s'adresse aussi à nous. Marie, qui avait enfanté Jésus sans douleur le jour de Noël, nous enfante comme fils spirituels dans la douleur de sa compassion. Cette maternité de grâce s'exerce envers tous, mais on peut penser qu'elle s'exerce avec une attention toute particulière envers ceux qui souffrent. La Sainte Vierge est, en effet, salut des malades, consolatrices des affligés, secours des chrétiens, refuge des pécheurs.

Jésus, le fils de Dieu, est venu au monde par Marie. Il veut que nous allions à lui par Marie.

## 42

### Samedi Saint : l'attente de la Résurrection

(Père Augustin-Marie Aubry, prieur)

Chers amis,

Dans cette vidéo, nous vivons, après le drame de la Passion, l'attente de la Résurrection. Comme vous suivez cette *lectio divina* dans l'évangile de saint Marc, vous avez remarqué que cet évangéliste ne dit rien sur les événements du Samedi Saint.

### GÉNÉRIQUE

Seul saint Matthieu évoque la demande des grands-prêtres et des pharisiens à Pilate au sujet de la garde du tombeau. Pilate les reçoit sèchement : « Voici une garde ; allez et prenez vos sûretés comme vous savez faire » (Mt 27, 65). C'est tout ce que nous savons sur les événements qui se sont déroulés ce sabbat, ce samedi qui a suivi le Vendredi Saint.

### L'œil et la pierre

Pourtant, Marc nous laisse un indice pour entrer dans la spiritualité du Samedi Saint. La dernière chose qu'il nous dit sur la journée du vendredi concerne deux Marie, qui ont suivi avec une attention tragique tous les soins donnés au corps mort de Jésus, après son supplice sur le calvaire. Joseph d'Arimathie, « ayant acheté un linceul, descendit Jésus, l'enveloppa dans le linceul et le déposa dans une tombe qui avait été taillée dans le roc ; puis il roula une pierre à l'entrée du tombeau » (Mc 15, 46). C'est à ce moment que Marc évoque les deux Marie, d'une phrase toute simple, mais d'une grande portée : « Or Marie de Magdala et Marie, mère de Joset, regardaient où on l'avait mis » (Mc 15, 47).

Le verbe grec employé pour ce « regard » exprime intensité et continuité. Il ne s'agit pas d'un coup d'œil, mais plutôt d'un regard qui scrute. Que scrute ce regard ? Une pierre, énorme, qui ferme l'accès au tombeau où repose le corps du Maître.

Ce regard, saint Marc l'évoquait déjà un peu avant dans la journée du Vendredi Saint, quand il décrivait la scène, horrible, du calvaire : « Il y avait aussi des femmes qui regardaient à distance, entre

autres Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques le petit et de Joset, et Salomé, qui le suivaient et le servaient lorsqu'il était en Galilée ; beaucoup d'autres encore qui étaient montées avec lui à Jérusalem » (Mc 15, 40-41).

Dans le regard soutenu de ces femmes, depuis la croix jusqu'au tombeau, nous relisons toute la vie publique du Christ. Autour de ce maître pas comme les autres, toute une compagnie s'était constituée. Elle était faite d'hommes et de femmes, attirés par sa doctrine, ses miracles, sa personne. Jésus organisera ces foules qui l'accompagnent : il en appellera douze et mettra Simon-Pierre à leur tête, il missionnera soixante-douze disciples. Mais, avec lui, il a aussi toutes ces femmes qui le suivent et le servent. Elles l'ont suivi jusqu'à Jérusalem et son supplice, elles veulent le servir jusqu'au tombeau pour rendre les derniers honneurs à son corps.

Elles attendent que passe le sabbat, qui a dû leur paraître interminable, pour revenir embaumer le corps de Jésus. Entre le coucher du soleil, au soir de ce vendredi terrible et le lever du soleil au matin du dimanche de Pâques, il y a le regard, dur, sur la pierre du tombeau. Dialogue interrompu, désormais impossible. La Parole qui avait enflammé les foules s'est éteinte à jamais. Il n'y a plus qu'un étourdissant silence, le silence de la mort, qui impose le travail du deuil. Le deuil, c'est la douleur de l'âme qui perd un être cher.

## L'épreuve du deuil

L'expérience des femmes au tombeau, nous la connaissons tous. L'affection que nous portons à une personne ne trouve plus que le vide, le silence, l'absence. Dans ce regard sur la pierre du tombeau à Gethsémani, dans le regard sur la tombe d'un être cher, dans le regard sur une photo d'un proche qui nous a quittés, nous entrons dans une œuvre de mémoire. Elle remet dans notre esprit les souvenirs marquants, les joies, les épreuves partagées, quand il, quand elle était encore là... Le regard sur l'absence fait venir aussi à l'âme toutes les occasions manquées, ce qu'on aurait souhaité dire, entendre : ce sont tous les « merci », les « pardon », les « je t'aime », que nous n'avons pas eu le courage, le temps, ou la présence d'esprit d'exprimer, quand notre ami, notre proche, était présent, vivant.

Ces femmes, amies de Jésus, regardant la pierre muette du tombeau, revoient tout ce beau rêve, dans lequel il les a embarquées : la bonne nouvelle du Royaume, l'amitié entre les hommes, l'intimité avec Dieu... elles y ont cru. Depuis sa prédication flamboyante en Galilée jusqu'à son entrée triomphale à Jérusalem, elles ont participé à la plus extraordinaire épopée spirituelle qui soit. Mais, en quelques jours, en quelques heures, le triomphe a viré à l'échec complet, total. Arrestation, jugement, condamnation, crucifixion, tombeau.

Le Samedi Saint est un jour de deuil. Et le deuil est dur comme cette énorme pierre qui ne répond pas.

## Souvenirs et espérance

Dans ces souvenirs qui remontent, ces femmes entendent, au-delà du silence de la pierre, une étrange musique intérieure. Oui, ce qui est arrivé est terrible. Mais le plus étonnant est qu'il l'avait prédit, et plusieurs fois. Trois fois, Jésus avait annoncé aux Douze une suite d'événements invraisemblables : le Fils de l'homme serait livré, condamné, tué ; « et après trois jours, il ressuscitera » (cf. Mc 8, 31 ; 9, 31 ; 10, 33-34). Ce scénario, qui avait scandalisé Pierre (cf. Mc 8, 32), était devenu un tabou parmi les disciples : « Ils ne comprenaient pas cette parole et ils craignaient de l'interroger » (Mc 9, 32). Tout cela se répétait à demi-mot : parmi les disciples, bien sûr, dans l'entourage féminin de Jésus aussi.

Devant la pierre, les plaintes cessent, les larmes sèchent, le regard se durcit, comme pour percer le secret du Maître. Qu'a-t-il voulu dire ? Tout s'est déroulé comme il l'a dit. Et aussi, ce scénario que nous refusions tous. Il nous a convaincus qu'il dit vrai par ses miracles, par son esprit prophétique à la manière d'Élie, par la vérité de sa personne.

Et si nous avons foi en sa parole : après trois jours, je ressusciterai ? Les femmes ne comprennent sans doute pas la portée de cette parole, mais elles sentent grandir dans leur âme l'espérance d'une issue autre que le silence perpétuel de la mort et la douleur inconsolable de l'absence.

« Il fut véridique en tout. Il a promis qu'il y aurait quelque chose après sa mort. J'ai foi dans sa parole. Seigneur, je crois que vous allez ressusciter ! Je ne sais – pas encore – ce que cela signifie. Mais je crois ! »

Chers amis, au terme de notre longue marche de Carême, à l'école de saint Marc, laissons-nous bouleverser par la finale de son évangile. Comme à son habitude, il y est direct, rapide, presque brutal.

La mort est brutale, la pierre est énorme, le silence est insupportable, mais nous avons reçu du Messie l'assurance que l'histoire ne s'arrête pas avec un tombeau fermé. Cultivons, en ce jour d'attente de la Résurrection du Sauveur, la douleur de son sacrifice et la joie de l'espérance, qui monte dans nos âmes !